Jean Paul Barbier

# EN PAYS TOBA:
## les lambeaux de la tradition

ÉTUDES ET MONOGRAPHIES
publiées par le
MUSÉE BARBIER-MÜLLER

Frontispice :
Grand caveau de pierre, avec rehauts de peinture, d'un lignage de la *marga* Situmorang sur les hauteurs dominant Dolok Martahan (côte est de l'île de Samosir), édifié en 1927. Sur l'autre rive, on aperçoit le golfe de Si Gapiton (Septembre 1978).

Couverture :
Urne à ossements en pierre sur la côte est de Samosir. (Voir fig. 62).

Sauf mention contraire, les photos sont de l'auteur. Elles peuvent être reproduites, à condition de mentionner la source.

© Musée Barbier-Müller, Genève 1982

ISBN 2-88104-001-2

(ISBN 2-88104-004-7 édition anglaise)

# EN PAYS TOBA:
# LES LAMBEAUX DE LA TRADITION

Jean Paul Barbier

# EN PAYS TOBA:
# LES LAMBEAUX DE LA TRADITION

Publication du
MUSÉE BARBIER-MÜLLER
GENÈVE

Les flèches portant les numéros 7 à 15 et 17 à 19, donnent la position de la caméra pour les photographies en couleurs des pages 17 à 23.

DE PARAPAT A PORSEA: 44 KM
SIMALUNGUN
PARAPAT
TIGA RAJA
ROUTE
AEK NATOLU
MONTAGNES
HORSIK
LUMBAN JULU
SI PANGAN BOLON
LUMBAN BAGASA
LUMBAN PEA
LUMBAN SITORUS
HUTA BARU
HUTAGAOL
FALAISE ABRUPTE
SI GAPITON
ROUTE
LUMBAN BINANGA I
LUMBAN BINANGA II
ULUAN
FALAISE ABRUPTE
LAC TOBA
HUTA SIBISA
ROUTE
LUMBAN GARAGA
HUTA RUNGKUNGKUNG
LUMBAN NAPULTAK
PLAINE
LUMBAN TABU
LUMBAN HATTINGIAN
LUMBAN NA BOLAK
LUMBAN SI BINBIN
LUMBAN SI MARIASONAK
N
FALAISE ABRUPTE
ULUAN
ROUTE
SONGKEAN
ROUTE DES CHUTES DE LASAHAN
ILE DE SAMOSIR
(voir carte page 6)
AGGLOMÉRATION DE LUMBAN KUALA
PORSEA
RIVIÈRE ASAHAN
PARPAREAN
SIREGAR
LAC TOBA
TAMPU-BOLON
LUMBAN NATTINGGIR
LAGUBOTI
BALIGE
SI BORONG BORONG (23 KM) et TARUTUNG

MEDAN
DÉTROIT DE MALACCA
TEBING TINGGI
BRASTAGI
PEMATANG SIANTAR
SIDIKALANG
LAC TOBA
PARAPAT
ILE DE SAMOSIR
MONT PUSUK BUHIT
PORSEA
LUMBAN NAIPOSPOS
LAGUBOTI
LAC TOBA
BALIGE
DOLOK SANGGUL
AEK GODANG
SIBORONG BORONG
BAHAL BATU
BARUS
TARUTUNG
LUMBAN PAGARAN
OCÉAN INDIEN
SIBOLGA

# INTRODUCTION

Ce livre est avant tout un carnet de notes, prises au cours de mes cinq voyages dans le nord de Sumatra, de 1974 à 1980. L'île de Samosir (superficie: environ 400 km²) y tient une place considérable, comme on le verra.

Ce haut lieu de la civilisation toba est en fait une presqu'île, rattachée à la côte ouest du lac Toba (dimensions: environ 80 km sur 26 km) par une langue de terre où l'administration coloniale s'était empressée de percer un canal. On a raconté que les indigènes s'effrayaient de ce travail, dont ils croyaient qu'il priverait Samosir de son support, de telle sorte que cette dernière s'abîmerait dans l'eau profonde.

Un plateau accidenté, dont certaines parties s'élèvent d'environ sept cents mètres au-dessus de la rive (le lac est lui-même à environ 900 mètres d'altitude), occupe l'intérieur de l'île. Sur la côte, dans le sud et sur la côte ouest, de nombreux villages ont pu se développer dans une sorte de plaine en pente douce et en terrasses, car les collines annonçant le plateau central sont parfois lointaines. Au sud-est, en dessous de Tomok, la falaise est proche du lac, ne laissant souvent aux indigènes qu'une étroite langue de terre cultivable (à Lontung, à Si Tamiang, par exemple), et plus loin tombant si abruptement dans les eaux noires que de très rares villages — comme Ampang — parviennent difficilement à s'accrocher sur une minuscule plate-forme.

Une petite route fait le tour de Samosir, tracée en fonction des accidents du terrain. Si elle est à peu près correctement goudronnée dans le nord et l'ouest, certains tronçons ne sont praticables que pour des camionnettes n'ayant plus de

boulons à perdre, ou des motos. Je m'en suis peu servi, et seulement pour des déplacements de moyenne durée, préférant frêter une barque indigène où j'avais installé un lit de camp.

A Nainggolan, Tomok, Ambarita ou Tolping, la route longe la côte, à une distance variable. Ailleurs, au sud de Tomok, elle quitte résolument le lac, grimpe en lacets jusqu'au rebord du plateau central (quelque six cents mètres plus haut) et redescend vers la rive au sud-est de l'île, où elle est interrompue, paraît-il.

Peu de cartes, surtout pas celle qui est éditée par le gouvernement et que l'on vend à Médan, sont exactes. Une des moins erronées date du siècle dernier. Elle se trouve dans l'ouvrage de l'explorateur von Brenner[9] sur les «cannibales de Sumatra». Celle de Joustra[22] est excellente en ce qui concerne la découpe des côtes du lac Toba; toutefois, elle ne contient aucun nom de village.

N'ayant aucune disposition particulière pour la géographie, je me suis contenté de corriger ce qui était visiblement faux (comme l'oubli fréquent du golfe de Si Gapiton) et d'indiquer au mieux de mes possibilités la position des agglomérations mentionnées dans mes notes. Il m'a toujours paru très insupportable, en effet, de trouver la photographie d'un monument, d'un village, sans que l'on me dise comment s'appelle ce dernier, ni où il se situe.

M'étant fixé pour tâche de montrer le visage du pays toba dans les années soixante-dix, j'ai recueilli un certain nombre de documents sans les interpréter et sans vouloir me prononcer sur l'authenticité des déclarations de mes informateurs par rapport à une civilisation qu'aucun d'entre eux n'a connue intacte, ne l'oublions pas.

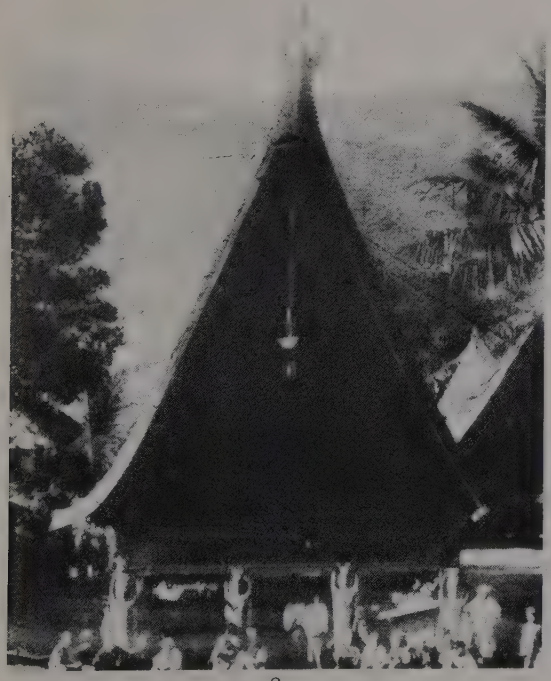
Une chose est certaine: les *datu* (sorciers-devins) que rencontraient encore

1. Lumban Si Mariasonak, village en Uluan. A gauche, les maisons d'habitation. A droite, des *sopo* (greniers à riz et dortoirs pour les célibataires) transformés en logements pour des familles. (Février 1980)

2. Maison du chef du village de Lumban Julu, photographiée par Schnitger[45, pl. 83, fig. X]. Peut-être est-ce le Lumban Julu qui se trouve à 12 km de Parapat sur la route de Porsea. Si tel est le cas, la maison a été détruite.

3. Femme occupée à écraser le riz dans un mortier de pierre à Sakkar ni Huta, près de Balige. (Septembre 1978)

1



2

3

Winkler ou Bartlett dans le premier quart de notre siècle, ont bel et bien disparu. Leur science, acquise au cours d'un apprentissage difficile (incluant la rédaction des livres de magie) n'a apparemment pas été transmise. Il ne reste donc plus que quelques «witch-doctors», plus guérisseurs que magiciens, quoique la magie noire préoccupe chacun. En automne 1980, les membres et amis d'une famille toba fixée à Médan, capitale musulmane du nord de Sumatra, furent bouleversés par la découverte d'un œuf empaqueté dans des feuilles, qui avait été déposé nuitamment devant la porte de leur maison. L'on se repasse donc l'adresse du bon fabricant d'amulettes, du *guru* ou du *dukun* qui sait confectionner des charmes protecteurs efficaces.

J'ai cru nécessaire de compléter cette introduction, non pas par une description du pays toba, mais simplement par une vingtaine de photos qui devraient permettre au lecteur de commencer à faire connaissance avec ses habitants et avec la région superbe qui passe pour le berceau du peuple batak entier, région encore inconnue de nos géographes au milieu du siècle dernier, puisque le savant Junghühn[23, p. 288] écrivait hardiment en 1847: «On a entendu beaucoup de fables à propos d'un lac. Aucun étranger, même batak, ne l'a vu. Il ne doit pas offrir un coup d'œil très pittoresque»...

Enfin, le lieu d'où sont prises certaines de mes vues est indiqué au moyen de numéros sur la carte des pp. 6-7, avec une flèche pour marquer la direction de mon objectif.

Le pays toba proprement dit est culturellement prolongé par le Daïri des Pakpak, l'Asahan et les régions anciennement islamisées du sud (Angkola surtout), où l'on rencontre les représentants de nombreuses *marga* toba émigrées. Ce n'est toutefois que dans l'île de Samosir et au sud du lac que l'on trouve encore les grandes maisons traditionnelles aux façades sculptées et peintes, encadrées par des têtes énormes de l'animal mythique, mi-buffle et mi-serpent, auquel les Toba avaient donné le nom royal du lion, inconnu à Sumatra: *singa* (du sanscrit *simha*).

Certains villages ont conservé une demi-douzaine de ces prestigieuses demeures (fig. 1) qui stupéfient le spectateur. Bien d'autres merveilles architecturales devaient exister, qui ont disparu depuis longtemps; j'en veux pour preuve cette ancienne photographie, montrant une maison dont le faîte du toit est terminé par une paire de cornes (de tels ornements ne se voient plus) et dont les piliers (fig. 2) sont remplacés par quatre atlantes.

Mais ce qui est étonnant, ce n'est pas que tant de choses du passé aient été anéanties. On doit plutôt être surpris de voir qu'un si grand nombre d'édifices, de monuments et de coutumes sont restés intacts, malgré le colonialisme et l'abandon des traditions.

Ce n'est pas faire preuve d'acrimonie, que d'exhumer quelques passages des rapports établis par les missionnaires allemands du siècle dernier. Ces religieux, assistant à l'incendie de dizaines de villages par les soldats hollandais venus à leur rescousse, se lamentaient naïvement de voir leurs méthodes si mal comprises des indigènes. «C'étaient de tristes heures pour nos cœurs», écrit sans sourciller le célèbre pasteur Nommensen[36, p. 170], «pour nous, qui étions venus en messagers de la paix...».

Un peu plus tard, il rend compte du comportement des troupes venues imposer la parole du Christ, en des termes qui révèlent bien son état d'esprit: «Beaucoup de soldats exhalaient leur aigreur de voir un peuple de païens aussi répugnants posséder un si beau pays»[36, p. 378]. Et de conclure paisiblement: «Nos frères (les missionnaires), n'ont véritablement pas à avoir honte du rôle qu'ils ont joué dans toute cette affaire. Ils ont pu faire œuvre de pacificateurs, même au plus fort de la guerre, et c'est précisément pour cela que ce conflit servira à préparer le chemin de la diffusion de l'Evangile et à gagner le cœur du peuple, comme nous le souhaitons sincèrement pour le Seigneur»[36, p. 369]. Le Seigneur avait bon dos!

Il est exact que mes coreligionnaires ont aussi fondé des hôpitaux, fait cesser d'horribles pratiques, comme les sacrifices humains, et libéré les Batak de cette terreur des esprits malfaisants qui empoisonnait leur existence. Mais rien ne justifie jamais la soumission d'un peuple par un autre peuple mieux armé. Toute idéologie est haïssable dès qu'on l'exporte et dès qu'on prétend rendre autrui meilleur en la lui imposant.

L'âme de la résistance contre les Européens était le Singa Mangaraja, sorte de magicien-roi, qui régnait sur la vallée de Bakkara, au sud-ouest du lac Toba et étendait surtout son autorité sur les clans issus de la fraction Sumba (l'autre fraction toba est nommée Lontung. Elles descendent des deux fils de Si Raja Batak).

Par l'intermédiaire de prêtres élus, nommés *parbaringin* (*baringin* = arbre sacré), les Singa Mangaraja dominaient le rituel des villages au sud-ouest de Samosir et jusqu'en Uluan. On racontait qu'ils avaient la langue velue, qu'ils étaient

invulnérables, et mille autres merveilles auxquelles les Toba d'aujourd'hui croient encore dur comme fer.

Le 30 avril 1878, les troupes hollandaises, accompagnant les missionnaires, marchèrent sur Bakkara et le Singa Mangaraja s'enfuit. La vallée fut livrée aux soldats qui brûlèrent 30 à 40 villages. A la suite de ces destructions, beaucoup de Toba émigrèrent vers le sud[30, 1878, p. 381]. Le chef batak fit alors venir des mercenaires musulmans du nord de Sumatra. Il savait être plus magnanime que ses adversaires, puisque l'explorateur Modigliani put traverser sans dommage le territoire qu'il contrôlait, guidé par le fameux *guru* Somalaing (voir notes 77 à 79).

Au début de ce siècle, la guérilla continuait; mais la lutte était trop inégale. En 1907, Si Singa Mangaraja XII était tué dans un engagement et son corps fut exposé publiquement, ce qui n'empêche pas les vieillards de murmurer que le légendaire personnage n'a pas succombé, qu'il a choisi de se retirer dans les montagnes, ou à Aceh, chez ses alliés musulmans. Une grande avenue de Médan, où vit son descendant (voir note 79), porte aujourd'hui le nom du Singa Mangaraja.

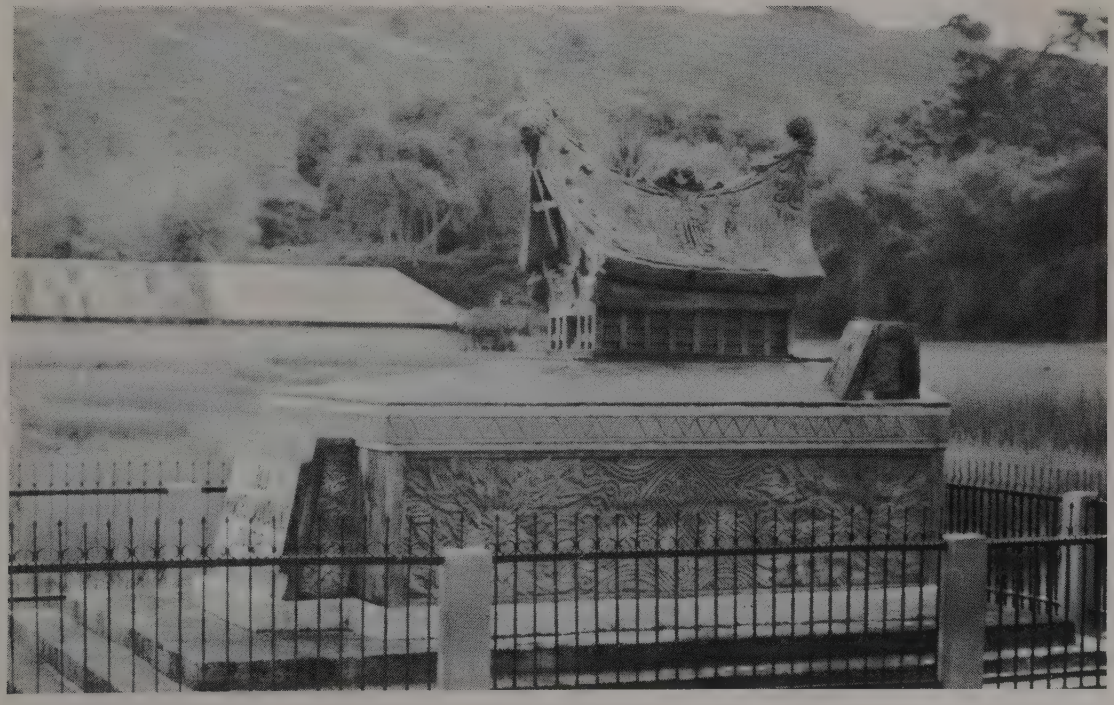
Depuis plus de cinquante ans, presque tout le pays vit donc à l'heure chrétienne. Néanmoins, sur les tombes, le *singa* voisine avec la croix (fig. 4 et 5) et les «medicine-men» font toujours recette, cependant que dans les rizières le repiquage des plants s'effectue au rythme millénaire, et cependant que dans les villages le riz est toujours écrasé dans les antiques mortiers de pierre (fig. 3).

Les jours de marché, chacun se rend dans la bourgade la plus proche. C'est un lieu et une circonstance de réunions importantes que le marché, l'*onan* des Toba. Les premiers voyageurs l'ont déjà remarqué. Les gens de Si Gapiton apportent leurs oignons, ceux de Huta Sibisa leurs poulets, ceux de Lontung leurs haricots... Les barcasses bondées et les petits bus délabrés, bariolés, font des affaires d'or ce jour-là, disparaissant sous les paniers. C'est aussi l'occasion, hélas, de vendre un objet précieux, légué par quelqu'ancêtre illustre: il faut bien vivre. Et puis, bien que les clans patronymiques ne se divisent plus pour créer de nouvelles *marga*, bien que la structure sociale toba se soit figée au moment où l'autorité

4. Tombe moderne, voisinant avec une urne de pierre et un antique sarcophage à Si Alangoan (nord de Samosir). (Novembre 1980)

5. Tombe en ciment moderne en forme de maison à Sosor Hogan, près de Muara. (Novembre 1980)

4



5

hollandaise a interdit les grandes fêtes et le sacrifice des buffles, l'on n'a jamais cessé de célébrer divers événements au moyen de cérémonies appropriées, parmi lesquelles les *horja turun,* au cours desquelles les ossements d'un grand ancêtre sont placés dans quelque prestigieux tombeau de ciment, cette pierre artificielle donnée par les Européens...

Ce sont quelques aspects d'une vie paysanne, où les traditions amputées tiennent une large place, que j'ai tenté de fixer et mon ouvrage est forcément anecdotique, puisqu'il se veut un hommage à la fierté distante du peuple batak et à la beauté du paysage toba (fig. 6 à 19). A cet égard, on le considérera surtout comme un commentaire extensif des photographies présentées ici.

Je ne puis terminer cette introduction sans dire ma gratitude à tous ceux qui, d'une certaine manière ou à un certain moment, ont partagé, excusé ou encouragé ma curiosité. Au premier rang, je citerai mon fidèle compagnon Anthony Pardede (fig. 20).

Durant plusieurs années, Anthony, qui appartient à une célèbre *marga* de la région de Balige, a été mon assistant, mon interprète, mon professeur de langue toba et l'organisateur remarquable d'expéditions, dont les dernières eurent lieu à bord d'une grande barque indigène, confortablement transformée en chambre à coucher par ses soins! Pendant mon absence, il faisait parler les vieilles gens et trouvait le moyen de délier les langues pour s'apercevoir souvent que l'imagination de nos interlocuteurs les égarait et les faisait se contredire à quelques mois d'écart. Par ailleurs, avec l'aide de membres âgés de sa *marga,* Anthony travailla à établir sa généalogie, que je reproduis ici (p. 25) telle qu'il me l'a remise. On verra que cette liste commence avec le descendant des dieux, Si Raja Batak, et qu'elle finit avec ma filleule Jeanny-Pauline Pardede...

Quant à mes informateurs et amis du pays toba et de Médan, je ne puis les nommer tous. Qu'ils trouvent ici le témoignage de ma reconnaissance pour leur gentillesse et leur inépuisable patience.

Les chiffres arabes placés dans le texte se réfèrent à la bibliographie que l'on trouve à la page 233. Les notes sont groupées à la fin du livre, p. 201.

6

7

8

9

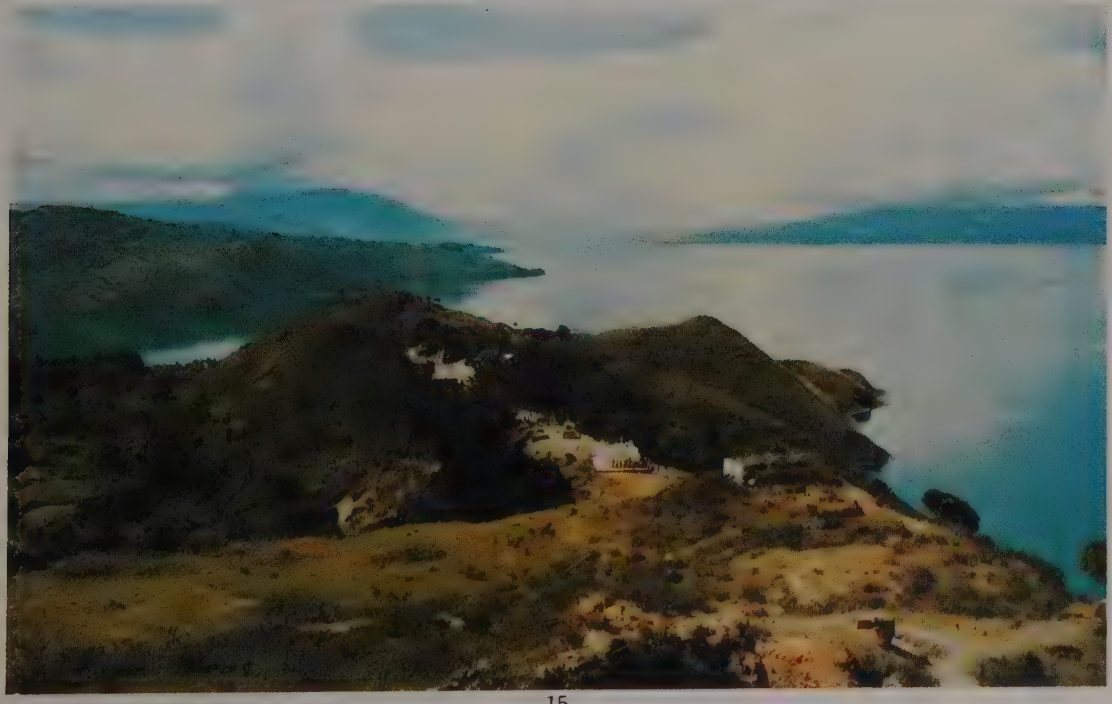
10

11

12

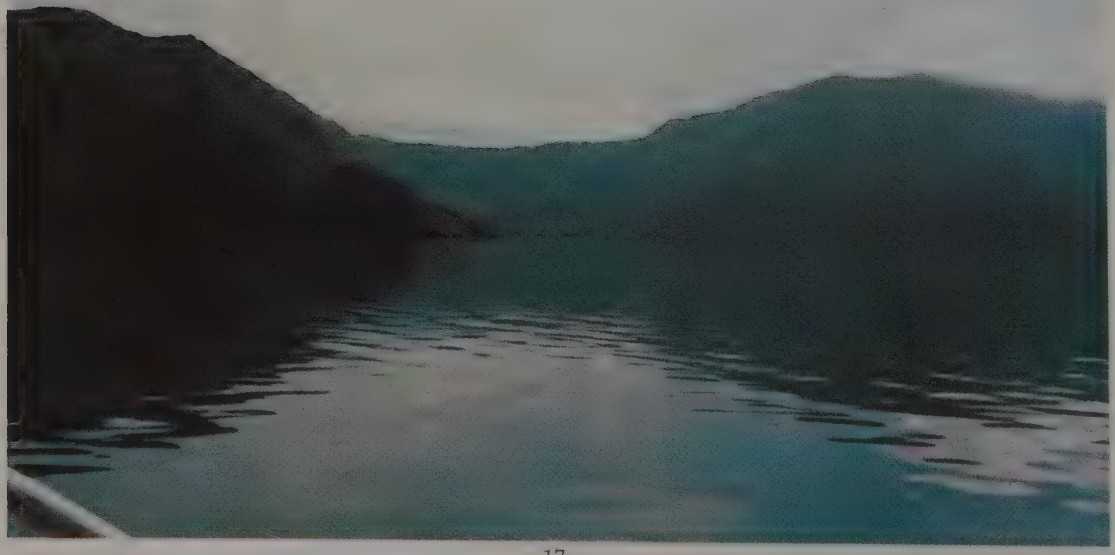
13

14



15

16



17

18

19

20

20bis

6. Colonnade de pierre d'un ancien hangar à bateaux à Panjomuran, près de Lontung. Côte est de Samosir. (Février 1980)

7. Isthme de Pangururan : le début du canal, côté nord. (Février 1980)

8. Pulo Pasir (l'île de sable), en face de Tolping. Elle ne recèle qu'une ancienne urne funéraire en pierre, recimentée, consolidée et soclée. Au fond, les falaises de la côte du Simalungun. (Février 1980)

9. Presque tous les soirs, de gros orages éclatent sur le lac. Ici, près d'Ambarita, un pêcheur tire sa ligne en fin d'après-midi. (Septembre 1978)

10. Vue sur la presqu'île de Tuktuk ni Asu et sur Tomok, depuis les contreforts du plateau central de Samosir, au-dessus de Huta Bolon. En face, la côte du Simalungun et ses falaises. (Novembre 1980)

11. La côte d'Uluan, en face de la rive est de Samosir, au niveau de Tuktuk Pasir. Un bateau indigène se rend à Parapat, en provenance de Songkean. (Septembre 1978)

12. Vue sur la falaise continentale, dont la fig. 11 donnait une vue rapprochée, face à la côte centre-est de Samosir. Photo prise à Sabungan ni Huta. (Février 1980)

13. Vue de la falaise sur Huta Si Pollung (à gauche). A l'arrière-plan les falaises continentales d'Uluan. Le village de Rungkungkung se loge au fond d'un repli de la côte. Au fond, les montagnes du Simalungun. (Septembre 1978)

I. AU VERSO : généalogie autographe de Anthony Pardede.

14. Depuis Huta Buntu Raja, vue sur la pointe de Siregar, face à l'objectif. Samosir est invisible, à gauche. Le golfe qui s'ouvre au fond à droite mène à Porsea. A droite on voit l'amorce du golfe de Balige. Quant à la crique aux pieds du photographe, elle n'abrite aucun village. (Novembre 1980)

15. Vue sur le village de Huta Tingka-Tingka depuis le pied du promontoire où se trouve Huta Buntu Raja. Le grand golfe au premier plan à gauche abrite le village de Huta Si Tongkor. Tout au fond à gauche, on voit la pointe noire de l'île de Sibandang. A droite : Samosir. (Novembre 1980)

16. Village de Lumban na Bolak en Uluan (*marga* Sitorus). La plupart des maisons ont conservé leur couverture de feuilles sèches, mais elles ont perdu leur décoration sculptée. A gauche, la construction traditionnelle est un *sopo* dont la façade a gardé ses *singa*. (Septembre 1978)

17. Le golfe de Sabulan, en face de la côte ouest de Samosir. Le village ne contient plus de maisons traditionnelles décorées. (Novembre 1980)

18. A l'ouest de Samosir, au large de Palipi, on voit au nord la montagne sacrée Pusuk Buhit. Remarquer à gauche la falaise abrupte qui fait face à l'île. Au premier plan à droite, le golfe de Simbolon. (Novembre 1980)

19. Grand monument funéraire de Pansur Duggul, à 2 kilomètres au nord de Simbolon. La colline qu'il domine est couverte de tombes, simples tertres herbeux. Au-delà du lac, on voit les falaises de la côte continentale. Derrière la tête du principal *singa* : le golfe de Sabulan (voir fig. et légende 127). (Novembre 1980)

20. Anthony Pardede, interprète et collaborateur de l'auteur, en costume traditionnel. (Septembre 1981)

20bis. Raja Tonggo Tua Sinambela (Si Singamangaraja XV) à Médan à l'âge de 9 ans en 1982 (voir note 79) (Photo A. Pardede)

# LES MÉGALITHES DE LONTUNG ET LE PROBLÈME DES MORTIERS DE PIERRE

Dans les années qui viennent de s'écouler, le tourisme a complètement changé l'aspect de Tomok, un village que le hasard a pourvu du plus beau tombeau de pierre que jamais chef toba se soit fait sculpter (fig. 131 et 132).

Situé commodément sur la rive orientale de l'île de Samosir, en face de Parapat, où de petits hôtels égrènent leurs bungalows le long d'une baie agacée par la couleur criarde des façades, Tomok est visité journellement par des barques qui déversent la clientèle d'agences de voyages organisés du monde entier.

Japonais, Allemands et Américains sont guettés par les vendeurs à la sauvette. Des échoppes se serrent au bord du chemin qui mène de la rive au célèbre monument. D'incroyables «souvenirs» sont proposés au mauvais goût des voyageurs, qui dédaignent de jolies bagues en bronze, des fermoirs de sac anciens et de beaux fragments sculptés, arrachés à la façade des maisons traditionnelles, devenues très rares dans l'île, mais nombreuses encore dans la plaine toba, autour de Balige et de Porsea.

A Parapat même, ce ne sont pas des échoppes, mais de véritables magasins où s'entassent les vieux coffres, les éléments d'architecture, mêlés à des rangées de fausses statues et de «bâtons magiques» maladroitement noircis. Tous les marchands sont batak, comme le vieux Napitupulu, toujours assis sur le seuil de sa boutique, qui passe pour avoir été un magicien talentueux et qui vend encore distraitement des médecines, car il s'intéresse surtout aux barques à touristes dont il est propriétaire et dont il tire autant de profit que de prestige...

Dans les arrière-boutiques, des antiquaires venus de loin s'approvisionnent

régulièrement. Certes, il ne reste plus guère de belles sculptures anciennes dans le pays toba, mais il arrive que le chef d'un village éloigné décide de vendre un lourd bracelet d'argent ou quelque pot à magie dont le couvercle s'orne d'un personnage chevauchant une bête fantastique. Il se rend alors en ville, à moins qu'il ne cède aux offres d'un de ces rabatteurs qui parcourent la campagne pour le compte de négociants chinois ou minangkabau de Médan, que cinq heures de voiture séparent du lac Toba. De cette façon, bon an mal an, beaucoup d'authentiques merveilles s'en vont perpétuer de par la mer le souvenir de la grandeur du peuple batak, dont l'art raffiné est bien moins connu que ses anciens exploits anthropophagiques, complaisamment colportés par les voyageurs européens du siècle dernier.

Mais les touristes qui se ruent à Tomok ne se soucient pas plus de l'art batak que du cannibalisme heureusement rassasié de leurs hôtes (note 1). S'ils s'intéressaient à ces derniers et si le lac Toba représentait pour eux autre chose qu'un nom sur un itinéraire, ils loueraient un petit bateau — pour une somme modique — et s'en iraient le long des côtes de l'île de Samosir, hors des sillages battus qui conduisent invariablement à Ambarita, à Simanindo (où la danseuse de service porte un collier karo!) et à l'affreux îlot nommé Tao, dont le pavillon en ciment est une offense au bon goût.
Tournant le dos à Tomok et voguant vers le sud, on entre dans un large détroit où, miraculeusement, règne le calme le plus complet. Rarement, un canot à l'horizon et pas un village au pied de la falaise escarpée (fig. 11) qui fait face à Samosir. Sur celle-ci en revanche, on remarque un assez grand nombre de hameaux entre le rivage et la crête de la falaise bordant le plateau central de l'île.

Toujours cap au sud, on navigue en se rapprochant de la côte insulaire. A six kilomètres de Tomok, on entre dans le territoire dominé par des lignages issus du clan Situmorang. C'est d'abord Tuktuk Pasir (note 67), puis Panjomuran et Dolok Martahan, avant d'arriver à Lontung, qui porte le nom d'une des deux grandes phratries originelles dont sont issus tous les clans toba.

Lors de ma première visite à Lontung en 1977, je n'ignorais ni le récit coloré des démêlés de von Brenner[9] avec le «raja pieux» de cette localité, ni la parenté des villageois avec les Situmorang de Parmonangan, ce clan formant la *marga raja* (note 2) dans tous les hameaux du district.

En mettant le pied sur l'embarcadère cimenté, mon étonnement s'éveilla. Je

n'apercevais, sur l'étroite langue de terre que la falaise semble repousser vers le lac, qu'une maison traditionnelle au toit recouvert de tôle ondulée (à droite sur la fig. 21). Où était donc le riche village, Lontung na Godang, Lontung le Grand?

Quelques pas suffirent à me prouver que je n'étais pas la victime d'une illusion: il ne reste de l'ancienne agglomération que quelques bicoques de type malais (on les nomme *emper*) le long du rivage, et deux maisons traditionnelles, tournant le dos au lac, dont une seule est décorée, celle du chef, ou plutôt des anciens chefs, que leur descendant habite toujours (la maison non décorée se voit sur la fig. 45).

Ce personnage se nomme William Situmorang. Plutôt timide, il laisse volontiers parler sa femme, et n'est pas souvent chez lui, apparemment, puisque j'ai visité six fois son village entre 1977 et 1980, ne le rencontrant finalement qu'à mon avant-dernier passage. Je voulais connaître son lien de parenté avec le chef de Lontung que connut P. Voorhoeve[61], Raja Tuan Surta, fils de Raja Ompu Somba Debata (le «fromme Raja» de von Brenner!) (note 3). Or, en son absence, les langues ne se déliaient guère...

Il me fallut pas mal de patience pour démêler l'écheveau d'une généalogie où plusieurs habitants du village voulaient ajouter des fioritures. C'est ainsi que l'on me parla beaucoup d'un certain Tuan Rim, dont la femme de William tenait à faire le constructeur de la maison de son mari, mais que personne ne savait comment placer dans l'arbre généalogique de ce dernier.

Finalement, je pris une nouvelle feuille de papier. Nous dressâmes une liste bien propre que chacun approuva fortement, à grands hochements de tête. William était le fils de Raja Panji, fils de Raja Tuan Surang, lui-même frère de Ompu Tuan Surta, mort sans enfants. Un autre frère de Tuan Surta, Hermann, avait fait souche. Les noms de Somba Debata et de Gumuntam étaient cités dans un ordre qui confirmait les renseignements recueillis il y a quarante ans par Voorhoeve (voir généalogie p. 57). Personne à Lontung ne savait le nom des ascendants de Panggapang, fondateur du village et de celui, voisin, de Pagar Batu.
Chacun insistait sur l'ancienneté de la dynastie et du bâtiment qui symbolise sa notoriété. La maison aurait été construite il y a sept *sundut* (générations, note 4), et Raja Panggapang, dont la tombe vide se voit encore sur la colline de Pagar Batu, aurait vécu il y a quinze *sundut!* J'eus beau compter les noms alignés sur ma feuille et les neuf générations séparant William de son lointain ancêtre, rien ne put modifier la conviction de mes interlocuteurs...

Nous laisserons là ces questions généalogiques et j'inviterai sans tarder mon lecteur à visiter la maison de William Situmorang (fig. 22), ce bel édifice doté (fig. 23) de deux *singa* de façade d'un style étranger à Samosir, les seuls ornements de cette espèce qui subsistent sur toute la côte orientale de l'île. Le toit est encore recouvert d'*ijuk* (note 5) et toute la structure est en excellent état, fait remarquable si ces murs virent réellement les angoisses de von Brenner, il y a près de cent ans.

A gauche, en entrant, à côté de la fosse d'escalier, se trouve le foyer (fig. 24). Au dessus de l'escalier, le pilier soutenant le faîte du toit est sculpté et orné d'une paire de cornes (fig. 25). Dans le sens de la longueur, une énorme poutre renforce l'édifice; elle porte en son milieu, fixée latéralement (du côté du lit), une petite tête d'animal en bois (note 6) recouverte de peau de chèvre et dotée de vraies cornes (fig. 26). Mes questions concernant cet objet mettaient mal à l'aise la maîtresse de céans, et, finalement, quelqu'un déclara que c'était un *pagar*, pour éloigner la maladie.

Mais le meuble inoubliable de la maison de Lontung, celui qui transporte le visiteur imaginatif à l'époque des guerres tribales et des sacrifices humains, c'est le formidable coffre *(hompung)* qui sert encore aujourd'hui de couche (fig. 27) au descendant du «raja pieux» et qui a parfaitement pu appartenir à celui-ci. Les deux *singa* (fig. 28) qui ornent ses flancs sont tournés contre le mur de droite (note 7), très difficiles à photographier. A en croire la femme de William, ce lit-coffre a été mis en place lors de la construction du bâtiment et elle affirme également que les *singa* de la partie antérieure ont toujours été placés contre la paroi.

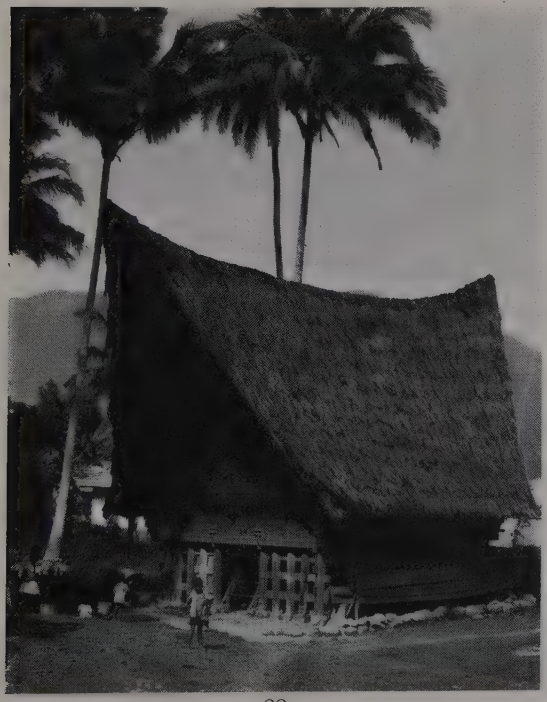
En sortant de la maison, on prend à gauche le sentier qui conduit à la colline toute proche de Pagar Batu (note 8), où Raja Panggapang construisit un village, et au sommet de laquelle on plaça ses ossements. La traversée d'un champ (il sépare le village de la maison isolée, située à gauche sur la vue publiée ici fig. 21), ne dure

21. Le village de Lontung, à droite. A gauche, à l'arrière-plan, derrière la maison isolée : la colline boisée de Pagar Batu. On notera la faible largeur de la plaine côtière. Le toit de tôle à droite est celui de la deuxième maison traditionnelle du hameau, non décorée. La demeure noble de la fig. 22 se trouve encore un peu plus à droite, en dehors de la photo. (Septembre 1978)

22. Maison de l'ancien *raja* du village de Lontung, aujourd'hui propriété de William Situmorang. Il ne subsiste dans le village qu'une seule autre maison traditionnelle, non décorée. (Février 1980)

23. Détail de la maison noble de Lontung : le *singa* que l'on voit ici appartient au style «continental» de la région d'Uluan (en face de Lontung). Le décor est entièrement géométrique (spirales foliacées) sans les frises de personnages peints que l'on ne trouve pas chez les Toba de Samosir. (Février 1980)

21



22

23

que quelques minutes ; le visiteur se trouve bientôt au bord d'un petit ravin qui se transforme en torrent quand vient la saison des pluies.

Quelques mètres plus loin, sous les arbres, surgissent deux rangées de colonnes de pierre d'apparence antique. On en comptait douze à l'origine (note 9), mais il en reste bien peu d'intactes. Seule la première est ornée (fig. 29), en relief, d'une tête de *singa,* portant une coiffure foliacée, dont un lézard touche la bouche de son museau. Quand je dis : la première, on doit comprendre : celle de la rangée de gauche, que dessina peut-être von Brenner (fig. 30). La colonne qui commandait à la rangée de droite a disparu : sans doute est-ce le cadeau que fit jadis le chef du district au musée de Jakarta (alors Batavia) dans les années 30[57, p. 291] ? Les autres colonnes, qui mesurent entre 1,50 et 2 mètres, sont lisses et munies à leur extrémité supérieure d'un tenon identique à celui que l'on voit sur les piliers de bois de l'infrastructure des maisons (fig. 31). Nous savons d'ailleurs qu'en 1887 Joachim von Brenner[9, pl. 24] (note 10) vit le monument (ou celui de Panjomuran, plus au nord), couvert d'un toit et abritant trois canots.

Aucun mystère ne semble entourer ce bel ensemble mégalithique. Les habitants de Lontung confirment qu'un célèbre *raja,* Ompu Tarhuak, y remisait son canot de guerre *(solu),* un genre d'embarcation dont aucun spécimen ne subsiste, qui permettait commodément d'effectuer des raids contre les villages ennemis. Et nous apprenons par la généalogie des chefs locaux (p. 57) qu'Ompu Tarhuak était le frère du quadrisaïeul de William Situmorang. En admettant même qu'il ait utilisé la colonnade construite par son père Panggapang, fondateur des villages de Lontung et Pagar Batu, cela ne donne toujours que cinq *sundut* (générations) depuis l'érection de ces monuments, soit 150-180 ans, peut-être ? Or, à les voir, on jurerait qu'il s'agit de sculptures extraordinairement anciennes. La pierre est une sorte de basalte d'une grande dureté, et les motifs en faible relief sont très usés, si on les compare avec les sculptures qui ornent le sarcophage de Tomok, datant du milieu du siècle dernier, donc à peine plus jeunes.

Ayant visité plusieurs fois les côtes de l'île de Samosir, sur tout le pourtour de celle-ci, je crois pouvoir affirmer qu'il n'existe plus qu'une seule autre colonnade

24. Foyer, en entrant à gauche, dans la maison des Situmorang de Lontung. (Septembre 1978)

25. Pilier au-dessus de l'entrée de la maison de Lontung. (Septembre 1978)

26. *Pagar* (fétiche) sur la poutre maîtresse de la maison de Lontung. (Septembre 1978)

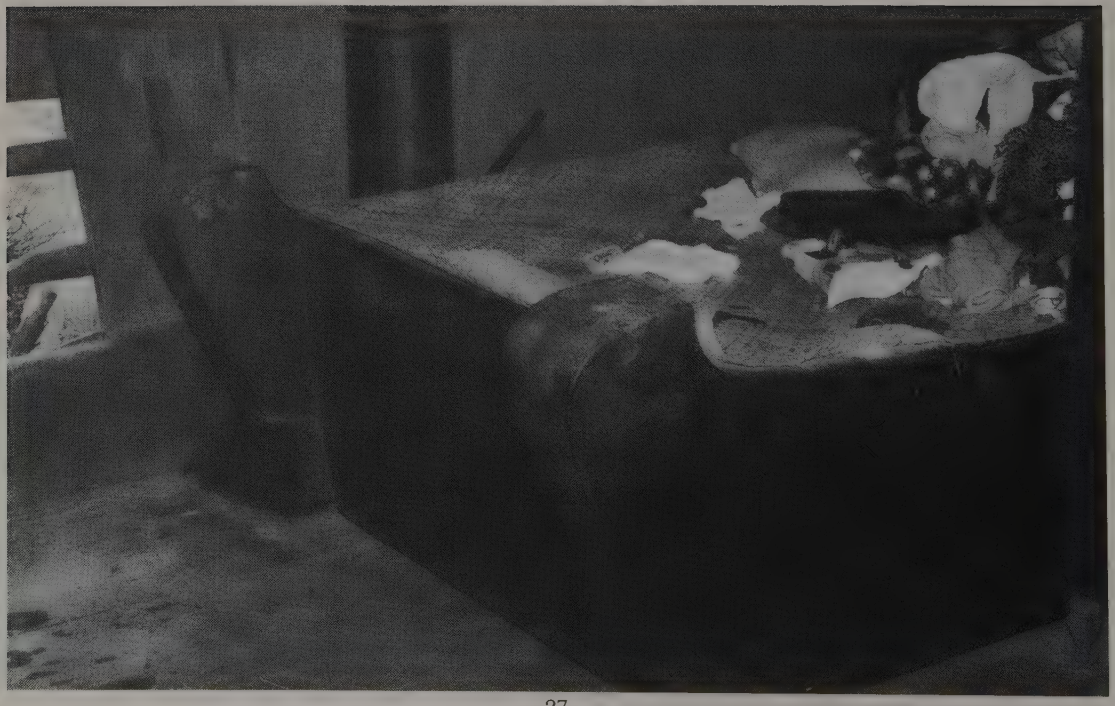
24

25

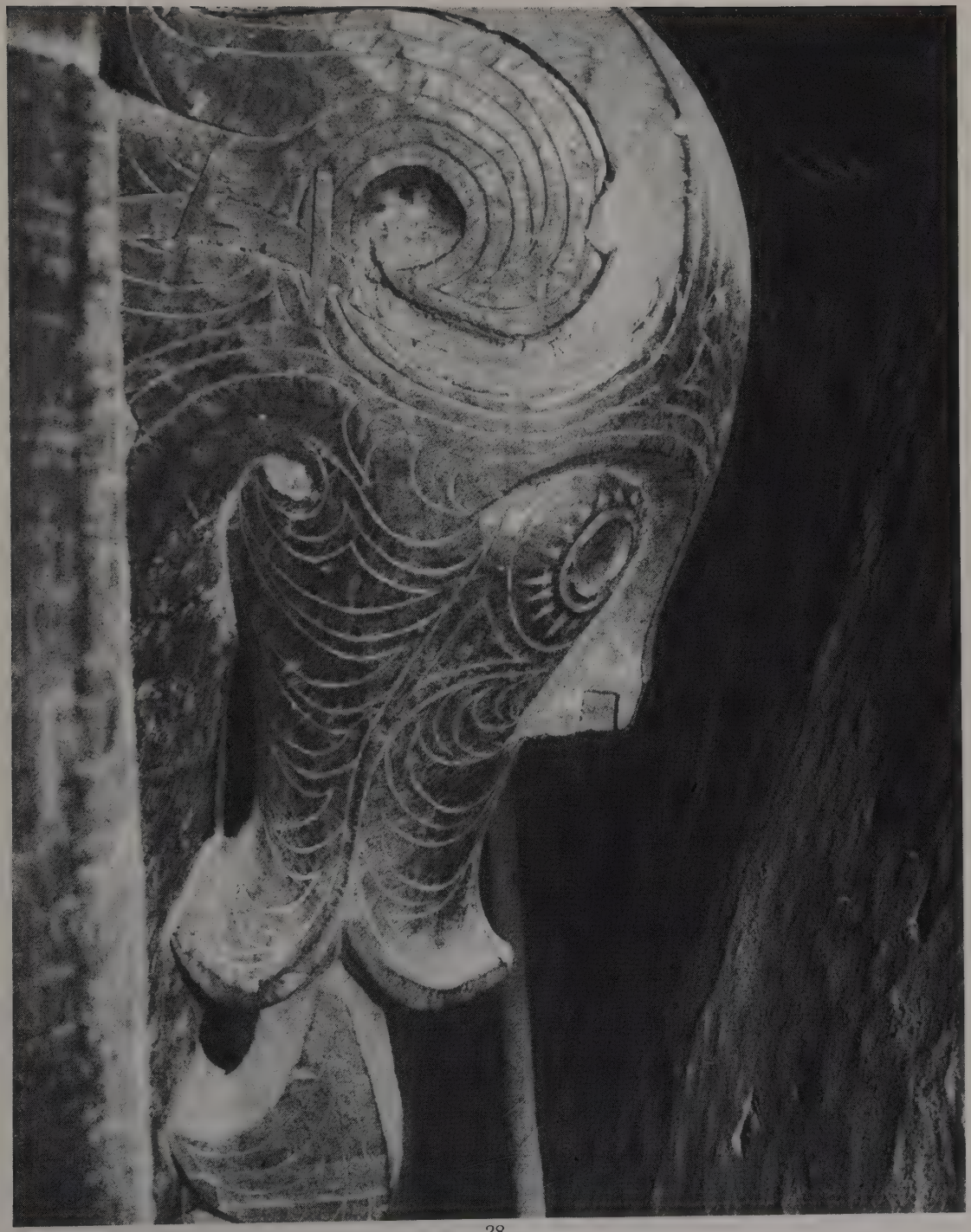
26

27. Partie arrière du lit-coffre *(hompung)* de la maison de Lontung. (Septembre 1978)

28. Partie avant du lit-coffre de Lontung : détail du *singa* de droite dont le nez est à quelques centimètres de la paroi sud de la maison. (Septembre 1978)



27



28

de pierre, déjà mentionnée plus haut, comparable à celle de Pagar Batu. Pourtant, il devait y en avoir davantage; Volz[59], au début de ce siècle, a vu sur la côte ouest du lac, à Sabulan (fig. 17) un grand hangar à bateaux sur la plage, contenant «deux canots capables d'emporter 30 à 40 hommes». Ce bâtiment a aujourd'hui disparu et nul ne peut dire si ses piliers étaient en bois ou en pierre. Quant à la deuxième colonnade mégalithique, elle est située entre les villages de Dolok Martahan et Panjomuran (fig. 33), à environ un kilomètre et demi au nord de Lontung. Les deux hameaux sont dominés par la *marga* Situmorang, mais les gens que j'ai vus ne savent rien du constructeur de cet autre hangar à bateaux, dont les douze colonnes — plus petites — sont intactes, les deux premières portant le décor que nous connaissons: tête de *singa* et lézard (fig. 32 et 33).

Plusieurs habitants de Panjomuran déclarent que le champ aux colonnes — qui est leur propriété — se trouvait autrefois au bord de l'eau, dont le niveau était plus élevé. De fait, la distance en pas, de la première colonne à la rive, est la même pour les deux ensembles mégalithiques. Il y a donc là une question qui intéresse les géologues... Je ne sais s'ils pourraient déterminer à quel moment le lac aurait pu se trouver à fleur de colonnes? Cela nous permettrait de savoir si l'érosion identique de ces dernières est le fruit d'un hasard, ou si les Situmorang ont déjà trouvé ces piliers en place quand ils ont fondé les villages du district de Lontung? Cette question semble importante, en raison de l'apparence très antique de ces monuments.

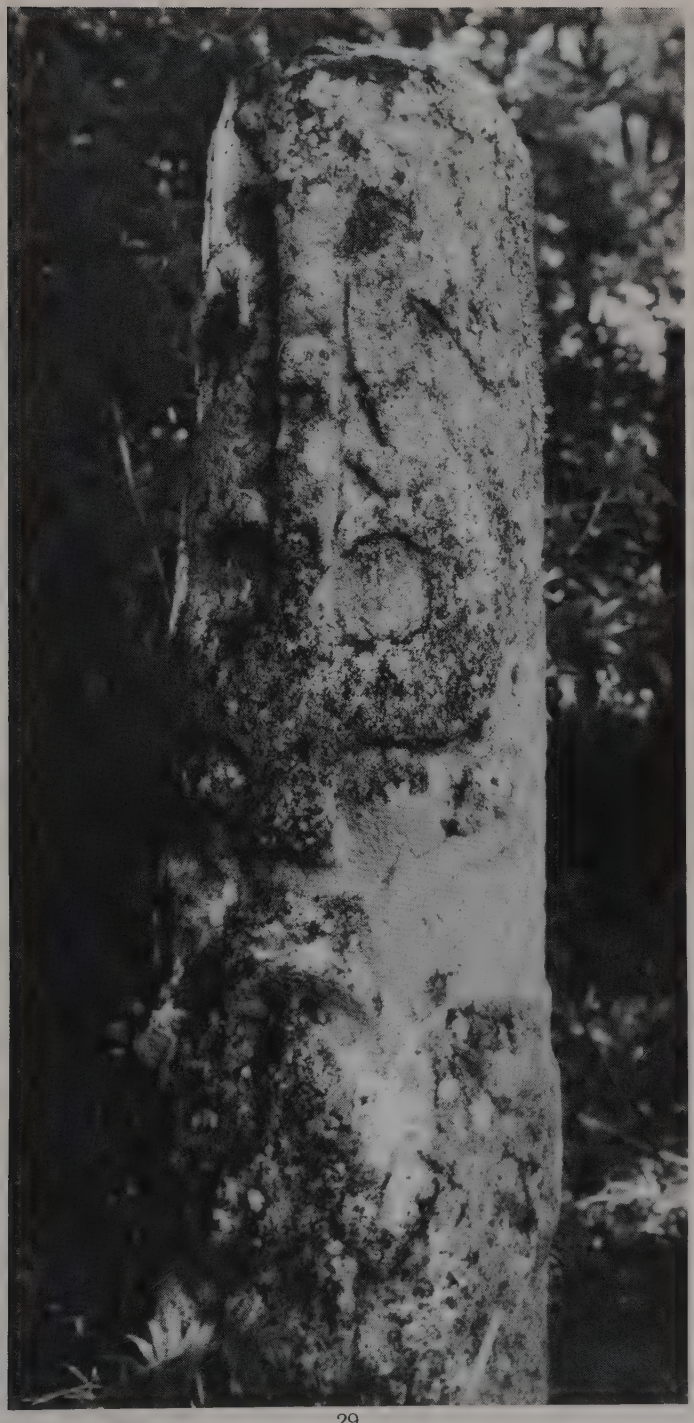
Un détail encore: la grève (fig. 34), devant la colonnade de Panjomuran, est un lieu interdit, que l'on m'a poliment demandé de ne pas fouler du pied. Je n'avais pas remarqué l'épais fourré de buissons aux petites fleurs jaunes, que l'on trouve

29. Premier pilier, seul orné, de l'ensemble de douze colonnes qui soutenaient jadis un hangar à canots appartenant au chef de Pagar Batu (voir p. 32), village entièrement disparu peu après la Première Guerre mondiale. (Septembre 1978)

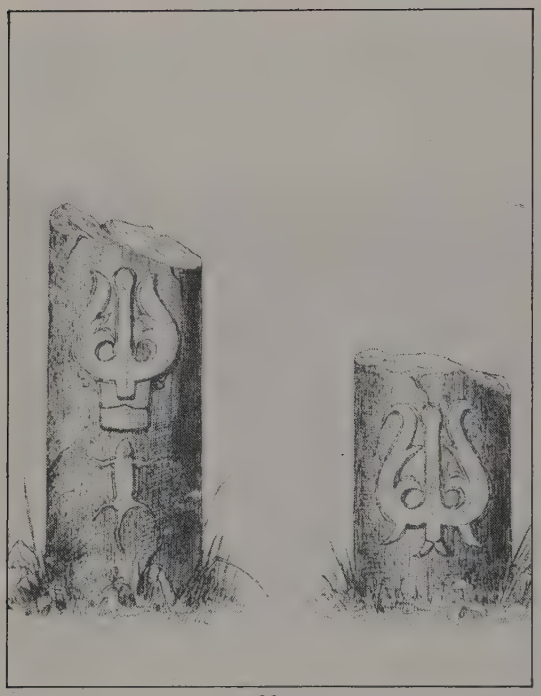
30. Dessin des colonnes de Lontung publié par l'explorateur autrichien, J. von Brenner, en 1894[9, p. 285]. Von Brenner eut de sérieux démêlés avec le *raja* de Lontung. Les gens des villages alentour se rappellent qu'autrefois ce chef était le *raja na bolon*, le supérieur des autres chefs du district.

31. Une colonne de Pagar Batu, dont le sommet est façonné en forme de tenon, comme les colonnes de bois qui supportent les maisons toba. (Novembre 1980)

32. Première colonne de la rangée de gauche de l'ensemble mégalithique de Panjomuran, non loin de Lontung. Ce pilier mesure 1,50 m de hauteur contre 2,13 m pour son homologue de Pagar Batu. A l'arrière-plan, on voit le bosquet qui entoure le village de Dolok Martahan. On notera que le champ est planté de petits haricots. (Septembre 1978)



29



30

31

32

33

34

35

40

33. La colonnade de Panjomuran au début de l'année 1980. A droite, le bosquet de Dolok Martahan. Le champ était alors aménagé en terrasses, et exploité en rizière. (Février 1980)

34. Vue sur les villages Situmorang de Dolok Martahan (dans le bosquet de gauche) et de Panjomuran (dans celui de droite). On distingue les colonnes qui sont plus rapprochées du premier des deux villages. On devine aussi les buissons bordant le rivage sacré. (Septembre 1978)

35. Ancienne maison de Raja Pardoling, autrement dit Doli Situmorang, en 1978, démolie en 1980. Hameau de Pagar Bolak, au pied de la colline de Pagar Batu. L'arbre sec, au milieu de la place, n'a aucune fonction traditionnelle, paraît-il... On voit que le toit vermoulu est soutenu par une poutre oblique. (Septembre 1978)

36. Nouvelle maison de Doli Situmorang, construite au même emplacement en 1980. On notera la grosse pierre devant la façade, qui n'a pas été touchée, pas plus que l'arbre sec et tordu planté au milieu de la place du hameau et qui sert de support à une corde à linge. (Novembre 1980)

36

aussi autour des tombes; c'est une des plantes sacrées les plus communes. Pour Anthony Pardede cependant, la présence de ces plantes n'impliquait pas forcément que le terrain alentour soit interdit.

Mais retournons à Lontung et aux colonnes de Pagar Batu. Le sentier qui les départage en deux rangées s'éloigne du lac et se faufile entre les grands arbres contournant la colline. A l'ouest de celle-ci, une enceinte de pierres entassées sans grand soin cerne un verger de bananiers et les trois bicoques d'un hameau. Son nom est Pagar Bolak (note 11), que l'on peut traduire à peu près par: le «grand-fétiche-magique». Quant au maître de céans, Doli Situmorang, ou mieux Raja Pardoling Situmorang, c'est le descendant direct d'Ompu Tarhuak (note 12). Il était âgé d'environ 80 ans à mon dernier voyage.

Intelligent, peu loquace, courtois, sans être entièrement amical, Doli ne s'étonne plus de me voir franchir le portail de son royaume. Pour me faire plaisir, il a interminablement répété la scène de l'accueil spontané que réserve un *raja* toba de bonne souche aux nobles étrangers, devant la caméra de la télévision suisse! Et pour se faire plaisir, il a démoli sa demeure traditionnelle (fig. 35) (non décorée, mais élégante, peut-être un ancien *sopo* transformé?) afin de reconstruire une petite maison moderne au même emplacement, sans toucher au tronc tordu qui supporte la corde à linge, ni à la grosse dalle de pierre qui sert de seuil (fig. 36).

Ces notes n'auraient qu'un intérêt mineur s'il n'existait, sur la place de Pagar Bolak, un monument extraordinaire (note 13). Il s'agit d'un bloc de pierre basaltique ayant vaguement la forme d'un losange (fig. 37), épais de quelque quarante centimètres, long d'environ un mètre cinquante et large d'autant, dont l'extrémité nord est sculptée en forme de visage humain (fig. 38) — mais il s'agit sans doute d'un *singa* à tête d'homme — et dont la surface est creusée de trois dépressions, deux de celles-ci étant bordées de bourrelets qui marquent les arcades sourcilières et le nez d'un deuxième visage, énorme celui-là, occupant toute la surface de la dalle, où trois cavités rondes figurent les yeux et la bouche (fig. 37).

37. Grand mortier à riz à trois trous à Pagar Bolak, orienté à peu près nord-sud. La pointe en haut de la photo correspond à la «figure de proue» illustrée ci-après (fig. 38). (Septembre 1978)

38. Tête de monstre mi-homme, mi-*singa*, qui constitue la «proue» du mortier de la photo précédente (et regarde donc vers le nord). Le style est archaïque. (Novembre 1980)

39. Mortier en pierre à trois trous logés dans trois dépressions délimitées par des arêtes bien marquées. Ce monument de Pasemah (Sud Sumatra) ressemble étrangement par sa conception au mortier de Pagar Bolak. (Photo d'après van der Hoop[19, fig. 99])

37

38

39

Le bâton que l'on voit au premier plan est un pilon à riz, qui témoigne de la fonction actuelle de ce monument, si élaboré, que l'on doit se pencher sur lui quelques instants, ne fut-ce que pour le comparer à un autre mortier à trois trous, très semblable, reproduit voici une cinquantaine d'années par un auteur hollandais (fig. 39) (note 14).

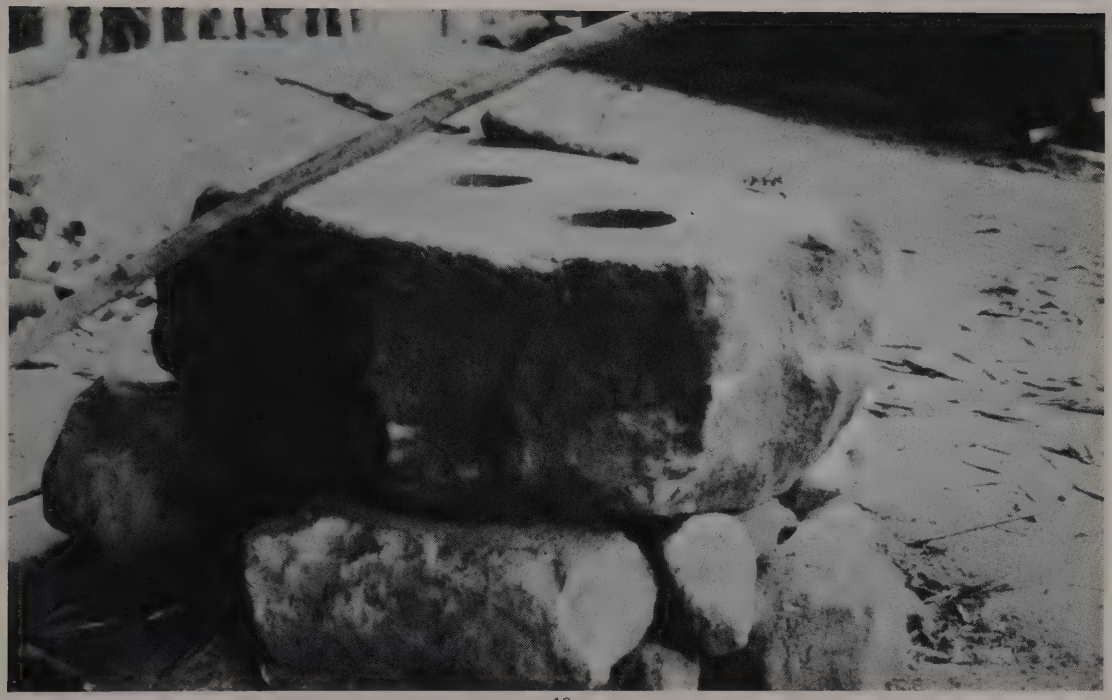
Cette ressemblance plaide pour la théorie selon laquelle une civilisation mégalithique passablement uniforme se serait développée à Sumatra, avant que l'hindouisme et le bouddhisme ne s'y implantent. Il se pourrait toutefois que la construction de certains monuments, comme les mortiers, n'ait pas été interrompue par l'hindouisation ou l'islamisation (j'ai aussi photographié des mortiers-dolmen en pays minangkabau), de telle sorte qu'il serait prématuré de mettre l'étiquette «préhistorique» sur le *losung* de Pasemah, et à plus forte raison sur celui de Pagar Bolak.

Doli Situmorang ignore évidemment qui a sculpté ce meuble remarquable. Il sait seulement que son quadrisaïeul, Ompu Tarhuak, qui était un puissant *datu*, l'a transporté ici par la puissance de sa magie, en le faisant voler dans les airs (note 15). Au contraire de son petit-cousin William, Doli connaît le nom du père de son ancêtre Panggapang: Raja Ompu Souaon, et il sait aussi que ce dernier descendait de Raja Purbatua, fondateur de Parmonangan. Bien sûr, il donne sans hésitation la liste des successeurs d'Ompu Tarhuak. La généalogie des Situmorang de la côte orientale de Samosir commence donc, grâce à lui, à prendre forme. Elle ne sera présentable, toutefois, qu'après ma visite à Parmonangan... (voir p. 57).

Quittant Pagar Bolak, nous gravissons maintenant l'escalier, composé de blocs vaguement équarris, qui mène à une sorte de terrasse envahie par les arbres, à quelque dix mètres au-dessus du mortier à trois trous. La végétation équatoriale forme une voûte fraîche, déchiquetée par les rayons du soleil. Du village de Pagar Batu qui se trouvait sur cette terrasse, il ne reste strictement rien, pas le moindre vestige. La maison du chef a été démolie la dernière, il y a une soixantaine d'années, quand Doli Situmorang avait seize ans, et rien ne permet de déceler les emplacements des anciennes demeures, même si l'on retrouve les monuments qui accompagnent si souvent les villages toba. Ici, c'est un grand mortier qui

40. Mortier de pierre *(losung batu)* à Dolok Martahan (est de Samosir). (Septembre 1978)

41. Sarcophage avec couvercle à deux pans, sur la première terrasse de Pagar Batu. (Septembre 1978)



40

41

42

43

42. Mortier de pierre gigantesque en forme de bateau, dans le village de Lumban Pangaloan (Sihotang), près du Pusuk Buhit (*marga* Simarmata). Il aurait été sculpté voici dix générations, sous le règne de Ompu Raja Bulhap Simarmata. A gauche, au fond, on distingue le sarcophage de pierre de la fig. 138.
(Photo J. Gabriel Barbier-Müller, 1982)

43. Mortier de pierre *(losung batu)* évolué. Le lourd bloc de pierre est soigneusement taillé pour obtenir une silhouette en trapèze. A l'avant, une protubérance représente la tête du *singa*. Plutôt que délibérément schématisé, je crois ce monument non terminé. (Village de Tampu Bolon Lumban Natinggir, entre Porsea et Balige.) (Septembre 1978)

44. *Losung ni datu* ou *pepene*. Mortier domestique qui aurait appartenu à un *datu*, selon Esro Sirait, car le décor est particulièrement riche. Le lézard, selon le même informateur, évoque Boras pati ni Tano, divinité de la terre. Ces renseignements ont été obtenus sur la base d'une photographie, car le mortier a été acheté à San Francisco, USA, preuve de l'internationalisation du marché des antiquités batak, dont seule l'Indonésie fait peu de cas. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3167. Longueur: 44 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

devait se trouver non loin d'une habitation (fig. 40) ; là, c'est une tombe (fig. 41), un sarcophage comme nous en rencontrerons d'autres sur la colline, tous caractérisés par un couvercle à deux pans dont l'arête est rectiligne, et non incurvée en son milieu à l'image du toit des maisons (c'est plus souvent le cas).

D'autres dalles gigantesques, où sont creusés des trous (note 16), se voient ici et là, cependant que se poursuit l'ascension au sommet. Et comme le paysage est encombré de pierres naturelles de toutes tailles, il faut brosser la surface des blocs pour distinguer celles qui furent façonnées et transformées en *losung,* de celles qui doivent leur forme de dolmen à la seule nature. Enfin, voici le tertre où s'achève notre escalade. La tombe de Raja Ompu Panggapang est vide. Les franges d'ombre formées par les arbres m'empêchent de fixer convenablement l'image de Doli Situmorang assis devant le caveau de son ancêtre. Pour prendre cette photo, je m'accroupis sur une dalle immense et soudain, je sens mon talon s'enfoncer. Nous brossons l'épaisse couche de feuilles, enlevant les racines qui se sont fixées dans cet humus : cinq trous apparaissent en ligne. Ce *losung,* le seul de la région à posséder cinq trous, est situé à un emplacement où aucune maison ne pouvait être édifiée, ce qui permet de s'interroger sur sa fonction comme mortier à riz... Je n'en ai pris que de mauvaises photos, malheureusement, à cause de la lumière défaillante et du manque de recul.

Les *losung* batak n'ont pas été scientifiquement étudiés (note 17) et s'ils ont été comparés aux monuments identiques se trouvant dans d'autres îles de l'archipel, c'est surtout pour étayer des théories relatives à une civilisation mégalithique indonésienne, dont l'existence est aujourd'hui mise en doute par les spécialistes, qui se refusent assez justement (en l'absence de tout document archéologique) à rattacher les uns aux autres les mégalithes confectionnés par des peuples disparus et ceux qu'érigent des peuples contemporains.

Plusieurs types de mortiers monumentaux coexistent dans le pays toba. J'en ai mentionné quelques-uns et je résume ainsi mon inventaire :

1. Les grandes dalles de pierre plates (fig. 40), de dimension variable, généralement posées sur quatre (ou plus) petites pierres, ce qui leur donne l'aspect d'un dolmen. Le nombre des cavités varie de 1 à 5. Les trous n'ont pas un diamètre inférieur à 15 cm et sont parfois profonds de 25 cm, avec un fond ogival pointu. Très souvent, on les trouve là où existent des blocs ayant naturellement la forme d'une dalle. Quelques-uns de ces *losung* portent des entailles,

ayant servi de pierre à aiguiser. Les Toba eux-mêmes déclarent qu'ils appartiennent à deux catégories distinctes: les mortiers d'usage normal, et les mortiers magiques, susceptibles d'être déplacés par les airs, nommés *losung na boi habang*, qui pouvaient être utilisés pour détruire un village ennemi, tels nos obus... (voir note 15).

Ces derniers étaient consacrés par un sacrifice humain et ils recevaient des offrandes régulières (le fait m'a été confirmé par une lettre d'Anthony Pardede du 22 février 1981, après enquête prolongée à Samosir).

2. Les mortiers monumentaux, en forme de barque, dont il ne semble subsister que l'exemplaire de Lumban Pangaloan, dans la région de Sihotang (fig. 42).
3. Les grands mortiers de pierre en forme de cuve trapézoïdale ou arrondie (d'environ 1 mètre de long et 80 cm de haut), rappelant la forme des sarcophages, dotés d'une tête de *singa* plus ou moins stylisée à l'avant. Fort peu subsistent (fig. 43, 45).
4. Les mortiers usuels en pierre, de faibles dimensions, enchassés dans un bloc de bois *(losung batu kayu)*.
5. Les mortiers usuels (parfois énormes et dotés d'une tête de *singa*) taillés dans une poutre de bois.
6. Les petits mortiers domestiques appelés *pepene* (fig. 44), utilisés dans beaucoup de foyers ainsi que pour le broyage des plantes et ingrédients magiques, d'où leur autre nom de *losung ni datu* (mortier du *datu*).

Après cette digression sur les mortiers, nous reviendrons à Pagar Batu. Le dernier contrefort de la colline est bordé par une sorte de mur envahi de lianes; près d'un gros arbre, ce mur est interrompu par deux blocs espacés, recouverts d'une dalle, guère éloignés l'un de l'autre, mais assez pour ménager un vide où le corps mince d'un Batak pourrait se faufiler. Voilà un dernier mystère de la colline-de-la-pierre-magique: aux dires de Doli et de ses parents, un souterrain permettait autrefois de s'échapper des maisons construites sur la hauteur, et de gagner le large...

Supposant que les mégalithes décrits ici ne devaient pas être les seuls à meubler l'horizon des Situmorang de Lontung, je fis des recherches dans la région. Le beau mortier à deux trous qui se trouve près de la maison du chef de ce village (fig. 45), même s'il fait davantage figure d'ustensile que celui de Pagar Bolak, confirmait le soin apporté par Raja Panggapang et par ses héritiers à s'entourer de

belles choses, et j'espérais trouver des tombeaux de pierre plus élaborés que ceux de Pagar Batu. Hélas, mon enquête s'avéra infructueuse. A force de chercher, je découvris sur les hauteurs dominant Dolok Martahan, un très grand caveau de pierre sculpté (frontispice) dont l'édification eut lieu, dit-on, avec un faste tel, que la date précise de cet événement, 1927, s'est conservée dans les mémoires. Selon mes informateurs, on y aurait regroupé au cours d'une grande fête les ossements contenus dans les urnes et sarcophages des alentours, qui auraient été détruits à ce moment. Dans un chapitre consacré aux monuments funéraires, je reviendrai sur ce tombeau moderne et unique, peut-être bien le dernier à avoir été taillé dans la pierre, à une époque où commençait à fleurir l'usage du ciment.

45

45. L'auteur à côté du *losung batu* de Lontung, proche de la maison de William Situmorang. La protubérance visible à l'avant du monument est presque lisse. Peut-être l'usure a-t-elle fait disparaître les yeux et le nez d'un *singa* sommairement indiqué? (Septembre 1978) (Photo Thierry Barbier)

# LA MAISON ANCESTRALE DES SITUMORANG A PARMONANGAN

J'ai mentionné l'article du Dr. Voorhoeve[61] sur la superbe maison dont il a reproduit quelques vues, prises avant la dernière guerre. La beauté du décor, la rareté des *singa* ailés (note 18) et l'ornementation unique de ce bâtiment me poussaient à le retrouver, s'il existait encore, puisqu'en 1939 son état de délabrement était avancé, paraît-il (fig. 46).

En 1977 et 1978, mes recherches chez les Situmorang de la région de Lontung s'avérèrent décevantes. Ils connaissaient le nom de Parmonangan, le village fondé par leur ancêtre Raja Panggapang, qu'ils situaient quelque part sur la crête de la falaise dominant leurs propres hameaux. Ils parlaient de plusieurs heures de marche et ne savaient rien de la maison dont je leur montrais les photographies.

A Dolok Martahan comme à Panjomuran (également des fiefs Situmorang), c'était la même chanson. A Tuktuk Pasir, le sympathique Sinton Situmorang avait entendu parler du village d'origine *(huta parserahan)* de sa famille, sans l'avoir jamais visité.

Quand je fis sa connaissance en 1980, j'espérais beaucoup de la science de Ferdinand Silalahi de Tomok, mais une fois encore je fus déçu. Finalement, trois ans après mes premières recherches, la cinquantième personne à qui je posai ma question réagit positivement. C'était à Huta Janji Marapot, tout près de Tomok. L'homme, membre de la *marga* Sidabutar, alla chercher un de ses amis, propriétaire d'une sorte de fourgonnette délabrée, et nous partîmes, sautant de bosse en bosse sur la petite route qui conduit de Tomok au sud de l'île.

A quelques centaines de mètres de Huta Janji Marapot, la voie caillouteuse

s'éloigne de la côte et commence à gravir la falaise, faisant parmi les rizières de larges lacets qui se resserrent à mesure que l'on approche du sommet. Quelques grands villages se succèdent le long du chemin: Huta Bolon, Lumban Rondang, Lumban Simarmata... Plusieurs d'entre eux possèdent des maisons traditionnelles, rarement décorées de motifs foliacés peints, mais sans aucun *singa* sculpté. Ici et là, des tombes en ciment, parfois immenses, dominent le paysage et se reflètent dans le miroir des rizières.

A Huta Singarantung, au pied de la falaise, mon guide improvisé parut perplexe. Il nous fit nous arrêter, alla interroger un homme, et quand nous repartîmes, la minuscule fourgonnette était pleine d'une demi-douzaine d'adolescents excités qui bousculaient le chauffeur. Je jugeai plus prudent de me tenir debout sur le marchepied qui s'avançait sous la porte arrière du véhicule, tandis que nous frôlions le bord glissant de ravins assez impressionnants, franchissant des ponts de fortune, sautant toujours sur les grosses pierres jonchant la chaussée étroite. Lorsque nous arrivâmes au sommet (voir fig. 10), le chauffeur déclara que nous avions couvert une distance de 18 kilomètres, ce qui me sembla excessif, mais le compteur du véhicule était détraqué et je ne pus vérifier cette indication. Le deuxième guide était perdu à son tour et deux femmes qui passaient nous indiquèrent notre chemin: une voie en terre battue où la fourgonnette cahota vers le nord, sur une distance d'environ deux kilomètres, avant de s'arrêter pour de bon. Tout le monde s'égailla dans la nature. Je désespérais de mon entreprise, quand un petit homme se présenta, attiré par les piaillements de ma troupe. C'était Tahi Situmorang, surnommé Ama Jamulatua (note 19), le propriétaire de la maison ancestrale si longtemps cherchée. Malgré sa petite taille (fig. 49), l'homme en imposait par son calme réfléchi. La conversation fut brève: quelques instants plus tard, nous nous dirigions à pied vers l'intérieur du plateau qui occupe le centre de Samosir, traversant un marécage entre des roseaux hauts comme de petits arbres, esquivant d'énormes flaques.

Je me retrouvai bientôt sur une sorte de prairie, formant une clairière dans la végétation des marais. Le talus entourant jadis le village se devinait à peine. L'herbe était rase comme si des moutons l'avaient tondue et là, sa façade regardant le lac invisible, se dressait la vieille demeure (fig. 47), la *jabu porsantian* des Situmorang (*parsantian*, ou *porsantian* est composé du mot *santi*, nom de la fête

46. L'ancienne maison des Situmorang à Parmonangan photographiée en 1938 par P. Voorhoeve. Noter les piliers en forme de balustre. (Photo P. Voorhoeve)

46

qui réunit les membres d'une grande unité généalogique pour effectuer certains sacrifices et célébrer l'ancêtre commun) (note 20).

J'interrogeai sans tarder le propriétaire de cette merveille solitaire. Au contraire de ses lointains cousins de Lontung, Ama Jamulatua connaissait par cœur la longue lignée de ses ancêtres. Je l'entendis réciter les noms rapportés par Voorhoeve[61, p. 291], lequel s'arrêtait à Ompu Taronggal, et disait seulement que ses descendants (non nommés) habitent encore la *ruma* ou *jabu porsantian*. Puis ce furent d'autres patronymes, inconnus, grâce auxquels je pus compléter la généalogie du lignage Situmorang issu de Raja Purbatua, qu'il m'était facile, dès lors, de rattacher à Si Raja Batak, puisque Hutagalung[20] nous donne dans son ouvrage la liste des descendants du fondateur de la *marga* Situmorang, s'arrêtant précisément à Purbatua!

Au premier regard jeté sur la maison ancestrale de Parmonangan, j'avais relevé plusieurs modifications intervenues depuis que Voorhoeve l'avait photographiée vers 1938, la plus frappante étant la disparition des *singa ni ruma* flanquant de part et d'autre la façade. N'ayant pas les anciennes prises de vue sous la main, je me contentai de noter les explications données par Ama Jamulatua: à une date déjà ancienne, une rafale de vent fit s'écrouler l'antique demeure, que l'on reconstruisit avec toutes les poutres et parties utilisables, et parmi celles-ci, la planche principale de la façade où se trouve sculptée une femme, les bras levés. Quant aux *singa*, ils étaient si vermoulus qu'on dut les jeter.

Je photographiai la maison soi-disant restaurée, visitai l'intérieur pour me rendre compte qu'il était absolument vide, si l'on excepte quelques boîtes de conserves et des bouteilles de bière cassées abandonnées par des bergers, et je m'en retournai, content de ma journée.

Plusieurs semaines passèrent. Je rentrai en Europe et là, je pus comparer mes photographies avec celles de Voorhoeve. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je constatai qu'il ne s'agissait pas du même édifice!

Tout était différent: la maison actuelle (fig. 47) est construite sur des piliers parfaitement cylindriques, alors que l'ancienne (fig. 46), avait des piliers en forme de balustre. La découpe de sa façade et son ornementation — sous le toit — n'était plus la même (fig. 46 et fig. 48). Outre la disparition des *singa*, le toit est aujourd'hui bordé d'un virevent avec un décor peint (fig. 50), qui n'existait pas

II. AU VERSO : généalogie du lignage Purbatua de la marga Situmorang, établi à Parmonangan et Lontung, sur la côte est de Samosir.

Seuls les descendants directs ont été mentionnés ici, en règle générale. Mes informateurs connaissaient très souvent les noms de tous les frères de leurs ancêtres, et pouvaient me dire où leurs descendants se trouvaient. Il y en a un peu partout dans le sud de Samosir, sans compter ceux qui sont allés vivre dans diverses villes.

Il est évident que le lignage Purbatua des Situmorang se préparait à devenir une *marga* indépendante. On peut imaginer que le lignage Panggapang de Lontung aurait fait de même un peu plus tard. Mais dans les deux cas, les Situmorang émigrés ailleurs auraient conservé leur appartenance à la *marga* originelle, mes informateurs sont formels à ce sujet. Cela explique comment une *marga* conserve des représentants quand des lignages se détachent d'elle pour se constituer en clan autonome (voir notes 20 et 22).

47. L'actuelle maison des Situmorang à Parmonangan. (Novembre 1980)

48. Détail de la façade de la maison actuelle des Situmorang. (Novembre 1980)

49. La maison ancestrale *(jabu porsantian)* du lignage Purbatua de la *marga* Situmorang à Parmonangan. L'auteur est ici en compagnie de Ama Jamulatua (Tahi Situmorang), propriétaire de la maison et descendant direct de Purbatua, à la huitième génération. (Novembre 1980) (Photo A. Pardede)

47

48

49

autrefois (fig. 51). Quant à la petite femme, au-dessus de la porte, jadis surmontée d'un *singa* (fig. 52), elle est actuellement dominée par deux figures humaines assez grossières (fig. 53). D'ailleurs, le visage de cette femme aux bras levés a une expression nettement changée, etc.

La question se posait de savoir si quelques éléments provenant de l'ancienne maison avaient été incorporés dans la nouvelle. L'examen à la loupe des photographies de Voorhoeve et des miennes ne permet pas de répondre catégoriquement à cette question. Indéniablement, certaines parties du décor ont été refaites. Il n'est que de comparer les mains de la femme aux bras levés (fig. 52 et 53) pour voir que les pouces de la sculpture actuelle sont plus courts, alors que tous les doigts de l'ancienne effigie étaient de la même longueur (pour ne donner que cet exemple).

Certaines planches ornées de dessins curvilinéaires, en faible relief, laissent néanmoins l'examinateur indécis. Les volutes paraissent identiques, mais je crois que le nouveau décor a été fidèlement copié sur l'ancien.

On admettra finalement que la maison actuelle est entièrement refaite, ce qui apparaît surtout dans la décoration du haut de la façade (fig. 54), où se trouvent des *singa* «ailés» dont le style et la facture rappellent beaucoup les ornements de la façade des maisons nobles de Lumban Simarmata et Huta Bolon (fig. 55, 56).

Ces deux villages voisins sont dominés respectivement par les *marga* Sidabutar et Simarmata, appartenant toutes deux à la fraction Sumba, au contraire des Situmorang, qui sont Lontung. Le recours à un même sculpteur est une hypothèse

50. Détail de la façade de la maison actuelle des Situmorang. Noter l'absence de *singa* sculpté. (Novembre 1980)

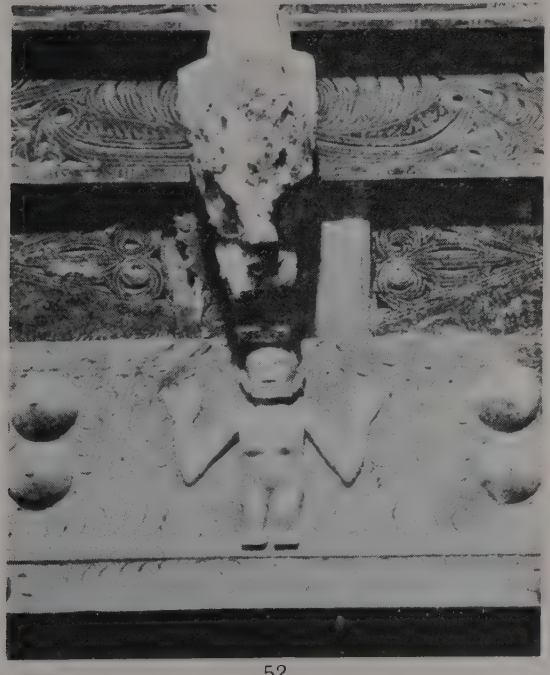
51. Détail de la façade de la maison des Situmorang en 1938. On compare plus loin ce *singa* avec d'autres, stylistiquement semblables (fig. 81 à 88). (Photo P. Voorhoeve)

52. Entrée de l'ancienne maison des Situmorang telle qu'elle se présentait en 1938. Noter le *singa* au-dessus de la petite femme aux bras levés. (Photo P. Voorhoeve)

53. Entrée actuelle de la maison. Au-dessus de la femme aux bras levés ont été placés deux sculptures en haut-relief, représentant des personnages accroupis. Le style de ces personnages est intéressant, quand on pense qu'ils datent des années quarante, très probablement. (Novembre 1980)

50

51



52

53

plausible, en raison de la proximité géographique des deux hameaux en question et de Parmonangan.

Il resterait à savoir quand ont été édifiées les maisons des chefs de Huta Bolon et de Lumban Simarmata. Or, les renseignements que j'ai recueillis sont vagues : ces bâtiments dateraient des deux premières décades de ce siècle, au plus tôt. Elles sont plus probablement contemporaines de l'actuelle *ruma porsantian* de Parmonangan, sans doute construite dans les années quarante, si l'on admet qu'elle s'est écroulée peu après la visite de Voorhoeve. La comparaison de certaines parties sculptées qui pourraient résulter d'un remploi, et de parties indéniablement nouvelles (comme les deux personnages surmontant la femme qui garde l'entrée) n'infirme pas une telle supposition.

Il me reste à examiner brièvement le motif de la femme-aux-bras-levés (fig. 57), dont Voorhoeve soulignait le caractère exceptionnel. Winkler[66] reproduit le détail d'une maison qu'il ne situe pas, mais que l'on peut presqu'à coup sûr attribuer à Samosir, en raison du décor foliacé gravé et de l'absence de toute frise peinte (fig. 59). Un personnage asexué est adossé au motif bien connu des quatre seins, ici groupés, et fait pendant à un lézard. Une main sur le bas ventre et l'autre levée dans un geste rappelant la femme de Parmonangan, ce personnage est d'une meilleure facture que l'image à laquelle nous nous intéressons. Le modelé du corps, les jambes bien dégagées du support de bois et légèrement fléchies, le visage expressif avec ses yeux largement ouverts et sa petite bouche pincée, tout indique l'intervention d'un véritable artiste...

Nous n'en sommes pas plus renseignés sur la signification symbolique du personnage aux bras levés. Etant donné sa situation, au-dessus de la porte, il semble raisonnable de penser que la femme fait un geste de bénédiction à l'intention de l'arrivant, ou qu'elle est là pour écarter les mauvais esprits. De telles conjectures, toutefois, dépassent le cadre de ce livre. Je me contenterai de signaler que j'ai acquis d'un brocanteur de Parapat un petit récipient de bronze, un minuscule

54. Maison des Situmorang en 1980. Détail du haut de la façade. (Novembre 1980)

55. Façade de la maison du chef de Lumban Simarmata (*marga* Simarmata) près de Huta Bolon (Tomok). (Novembre 1980)

56. Façade de la maison du chef de Huta Bolon (*marga* Sidabutar), au-dessus de Tomok (ne pas confondre avec Huta Bolon, près de Nainggolan). (Novembre 1980)

54

55

56

flacon, qui porte d'un côté l'image d'un coq (note 21) et de l'autre côté un personnage asexué dont la posture est exactement celle de la femme de Parmonangan (fig. 58). L'auteur du flacon avait-il vu la maison des Situmorang? Ou bien le thème appartenait-il à l'iconographie toba? Peut-être serions-nous renseignés en dépouillant les livres de magie conservés dans nos bibliothèques?

Quoi qu'il en soit de la réutilisation éventuelle de certaines parties sculptées (que je crois pouvoir écarter), un fait important se dégage de la reconstruction de la maison des Situmorang: bien que ceux-ci soient chrétiens depuis plus d'un demi-siècle, un certain nombre d'entre eux ont uni leurs ressources financières, à une date qui doit se situer au début de la Seconde Guerre mondiale, pour maintenir la demeure sacrée qui témoigne de l'indépendance de leur lignage, sans que cette coûteuse entreprise ait un apparent caractère religieux. En effet, l'autel suspendu carré *(raga-raga)* n'a pas été conservé (note 22), et cela montre à l'évidence que la religion et l'ordre socio-politique ne forment pas le bloc indivisible que certains spécialistes prennent pour base de leurs travaux.

La question de savoir si le lignage entier s'est réuni pour l'occasion de la reconstruction, et par conséquent, si une fête traditionnelle a eu lieu après 1939, reste ouverte. La chose me semble extrêmement probable, car les quelques Situmorang habitant le plateau de Parmonangan n'eussent sans doute pas pu assumer seuls les frais élevés de l'érection de la nouvelle maison.

57. Façade de la maison actuelle des Situmorang à Parmonangan. (Novembre 1980)

58. Petit flacon en bronze. Noter la posture du personnage asexué, identique à celle de la femme de Parmonangan. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3172. Hauteur: 4,3 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

59. Détail de la façade d'une maison dans un village toba non-identifié. Une photo du même bâtiment est publiée par Collet[11, p. 225]: il s'agit en réalité d'un *sopo* et le motif du personnage près des quatre seins et du lézard est répété symétriquement sur le côté droit de la façade. (Photo d'après Winkler[66, face p. 49]).

57

58

59

# UNE FÊTE FUNÉRAIRE EN 1978

Dans le sud-est de Samosir, à une douzaine de kilomètres au sud de Lontung (note 23), se trouve le village de Si Tamiang, reconnaissable aux grands tombeaux modernes que l'on a érigés sur la plage, qui reproduisent fidèlement une maison traditionnelle toba (voir fig. 120). C'est, comme les hameaux avoisinants, un fief de la *marga* Gultom. A moins d'un kilomètre au nord de Si Tamiang, se trouve Huta Liangkas. Aucun des deux villages (pas plus que ceux qu'occupent les Gultom plus au sud, jusqu'à Huta Si Pollung), ne renferme de maison décorée et dotée de *singa,* même si les demeures traditionnelles aux grands toits y sont nombreuses et même si les anciennes coutumes y sont tenaces, comme en témoignent ces cercueils en attente sous un auvent (fig. 60).

Dans un bouquet d'arbres, à quelques minutes de marche, au-dessus de Huta Liangkas, une urne à ossements en pierre est enterrée dans l'humus jusqu'au couvercle (fig. 61) et non loin de là, des hommes qui sarclaient un champ de manioc caillouteux ont découvert un crâne, quelques jours avant mon passage (septembre 1978).

Une certaine effervescence s'est emparée des villages voisins. Le *raja* de Si Tamiang s'est rendu dans l'intérieur de l'île pour conférer avec d'autres chefs apparentés. J'apprends finalement qu'une fête funéraire sera organisée à Huta Si Pollung, à environ deux kilomètres au sud de Si Tamiang, le samedi suivant et que l'on placera le crâne de cet ancêtre inconnu dans un sarcophage existant. Or, le samedi en question, les cameramen de la télévision suisse doivent me rejoindre à Parapat et j'imagine aussitôt de faire filmer la fête. En conséquence, il me faudrait obtenir des renseignements complémentaires.

Ces renseignements, personne ne me les communiquera! Jamais je n'ai reçu autant d'informations contradictoires, jamais je ne me suis entendu conter de telles fables. Celui-ci affirme que l'on attend la venue d'un célèbre *guru* qui doit fonctionner comme *suhut* (organisateur de la cérémonie), et celui-là dit qu'un prêtre chrétien officiera sur la plage, près d'une autre urne funéraire superbement située au milieu des rizières, à quelques centaines de mètres au sud de Huta Si Pollung (couverture et fig. 62). Tout le monde s'accorde à désigner ce village comme l'emplacement choisi pour la fête.

Le samedi suivant, embarqués de grand matin, nous arrivons à Huta Si Pollung avant midi: le village est désert. Nous remontons jusqu'à Si Tamiang, d'où tous les hommes sont absents. Une vieille femme nous répète qu'ils sont partis pour Huta Si Pollung... Revenus sur nos pas, nous rencontrons un jeune garçon qui (naïveté ou manque de respect pour la cérémonie) nous renseigne enfin: tout le monde a gagné un village nommé Si Gurung Gurung, loin dans les collines, sur le plateau central qui domine le littoral. Le garçon s'offre à nous conduire et nous voici sur un sentier dont le départ se situe non loin de l'urne des rizières (fig. 62). Une marche d'une heure et demie environ nous amène à Si Butar (quelques pauvres maisons et une petite église). Il nous reste à gravir un dernier raidillon pour nous trouver sur le plateau. Déjà, les bruits de la fête parviennent à nos oreilles et nous débouchons enfin sur la place de Si Gurung Gurung, entourée par les grands arbres qui marquent tous les villages toba.

La seule maison traditionnelle (visible sur les fig. 63, 64), se trouve à gauche en arrivant, pour celui qui tourne le dos au lac (note 24). Elle est parallèle au rivage de celui-ci, face au nord. Il s'agit d'une construction moderne, récemment enlaidie encore, sans décor ni sculptures, peinte de couleurs criardes. Un haut-parleur a été fixé au coin du toit (fig. 63). Quelques bicoques de type malais la flanquent, sans qu'aucune demeure permanente n'occupe le côté droit de la place, où l'on a édifié trois abris et installé des tables et des bancs à l'usage d'une foule joyeuse. Des caisses de bière, de boissons gazeuses sont empilées un peu partout. Des cuisiniers improvisés font griller des brochettes de viande, cuire du riz, et cette

60. Cercueils en bois en attente sous un auvent, derrière la maison du chef de Huta Liangkas, près de Si Tamiang (*marga* Gultom, Samosir). (Septembre 1978)

61. Urne à ossements près d'un champ de manioc au-dessus du village de Huta Liangkas. Le terrain est en pente et la pluie a accumulé des déchets et rejeté de la terre autour de l'urne, dont seul le couvercle émerge. Il paraît que plusieurs crânes sont déposés là. (Septembre 1978)

60

61

kermesse n'aurait rien pour la distinguer d'un mariage provençal, si le milieu de la place n'était occupé par une assistance attentive, rangée en carré devant la maison peinturlurée.

Les personnages qui semblent les plus importants sont assis à l'est (côté lac) sur des nattes (note 25), cependant que d'autres sont debout à l'arrière-plan. Plusieurs portent un vêtement traditionnel, un *ulos* (fig. 67) jeté sur l'épaule ou drapé autour de la taille, comme un sarong. Ils regardent un jeune homme muni d'un microphone (le haut-parleur est derrière lui), qui crie de toutes ses forces, récitant une litanie où j'entends revenir régulièrement les noms d'autres *marga,* alliées aux Gultom (voir à nouveau la note 20, à propos des fêtes funéraires).

Devant ce *suhut* qui se tient au sud du carré, se trouvent les plats remplis des morceaux cuits d'un cochon abattu la veille (fig. 63). A la fin de chaque tirade, quand il a rappelé les liens familiaux existant entre la *marga* Gultom (ou simplement son lignage?) et la *marga* dont un représentant est présent, l'homme brandit un morceau de viande soigneusement choisi (fig. 64) qu'il dépose sur un plateau porté par un personnage chargé de remettre ce *jambar,* cette offrande, à son destinataire (fig. 65). Mais le speaker et son acolyte au plateau ne sont pas seuls actifs. Parfois un assistant se lève, traverse la place et s'incline devant quelqu'un d'autre ; un palabre s'ensuit, l'homme donnant une pièce de tissu (fig. 66) ou de l'argent à son interlocuteur et revenant à sa place. Il arrive que la discussion soit vive : j'ai même vu une sorte de marchandage s'établir, l'homme debout cherchant dans sa poche et rajoutant quelques piécettes, jusqu'à ce que l'invité se déclare satisfait, à la joie des autres assistants qui se moquaient. Parfois encore, le donateur est accompagné d'une femme âgée ; après que le cadeau soit accepté, celle-ci caresse de ses mains les joues du bénéficiaire. Tous les détails sont d'ailleurs fixés dans le film de la télévision suisse romande.

M'asseyant à part sous un des abris, je fis la connaissance d'un *raja* nommé Jotarim Si Tindaon (note 26). C'était le chef du district de Siriaon, et la noblesse, la distinction de son maintien détonnaient dans cette foule passablement avinée et excitée. J'essayai, bien sûr, d'obtenir quelques renseignements supplémentaires, sans succès. Jotarim se récria : « Tous ces braves gens sont chrétiens, et il n'y a pas

62. Urne à ossements de la *marga* Gultom, au sud de Huta Si Pollung (sud-est de Samosir). Le sentier escarpé qui conduit dans l'intérieur de l'île et à Si Gurung Gurung, se trouve dans le dos du photographe. Cette urne serait vieille de vingt générations. (Septembre 1978)

62

de *guru* parmi eux. Demain, ils se rendront tous à l'église et prieront pour l'âme de celui dont le crâne n'avait pas reçu de sépulture convenable».

Toujours est-il que le lendemain, dimanche, un *lumbu* (bœuf) devait être sacrifié et sa viande rituellement partagée comme l'avait été celle du cochon. Mais cette cérémonie était prévue pour l'après-midi, la matinée étant réservée au culte chrétien...

63. Fête de Si Gurung Gurung (Samosir). Le *suhut* rend hommage aux représentants des *marga* invitées. Il rappelle les généalogies et les liens de parenté. (Septembre 1978)

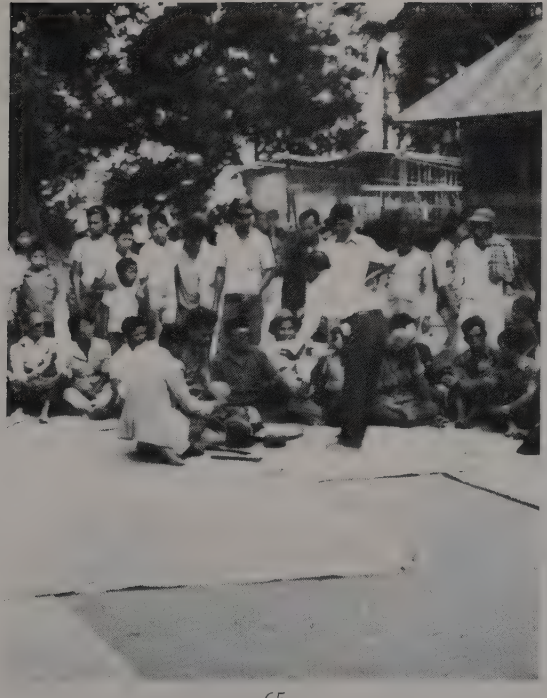
64. Le *suhut* brandit un morceau de viande de porc déterminé, qui est le lot d'un invité. (Septembre 1978)

65. L'assistant du *suhut* va apporter l'offrande de viande, le *jambar*, à un invité de marque, assis à droite (est) par rapport au *suhut*. (Septembre 1978)

66. Des membres de la *marga* organisatrice font des cadeaux (tissus, argent) aux invités, rappelant les cadeaux nuptiaux échangés jadis. De véritables marchandages s'engagent. (Septembre 1978)

63

64



65

66

67

67. Les participants, assis à la gauche du *suhut* (ouest). (L'homme debout porte un *ulos* sur l'épaule, jeté sur sa veste européenne.) (Septembre 1978)

# LE *SINGA* ET LA DÉCORATION DES MAISONS TRADITIONNELLES TOBA

Il n'est nullement dans mon intention d'épiloguer sur l'origine et la signification symbolique du monstre populaire dont la tête disproportionnée orne non seulement les façades des demeures, mais les tombeaux, les bracelets et la plupart des objets appartenant au passé des Batak (note 27).

Selon toute vraisemblance, le *singa* décorant la façade des maisons, que les Batak nommaient aussi *naga* (note 28) s'identifiait d'une manière depuis longtemps oubliée au grand serpent cosmique, peut-être d'origine indienne, dont les Toba croyaient qu'il portait le monde. On comparera utilement le détail de la paroi latérale d'un édifice sacré de l'Asahan (une région peuplée de Toba émigrés, fig. 68) avec une vue de la paroi latérale de la maison du chef de Huta Raja, au nord de Pangururan (fig. 68 bis). Il est évident que la grande poutre horizontale *(pandingdingan)* qui soutient l'édifice est le corps du *singa-naga* dont la tête se voit en façade, dans l'un et l'autre cas.

La statuaire de bois ayant pratiquement disparu du pays, je me suis intéressé à la morphologie des *singa* de maisons, espérant accumuler des observations permettant ultérieurement de faciliter un essai de classification des divers styles locaux.

Il serait faux de croire que le *singa* n'orne que la façade des maisons appartenant à un chef ou à un descendant de chef tribal (note 29). Si cela est vrai aujourd'hui dans l'île de Samosir (où un tout petit nombre de maisons décorées et sculptées subsiste), en revanche, de nombreux villages d'Uluan et de la plaine autour de Balige (Toba Holbung) conservent chacun plusieurs maisons dotées de *singa,* comme Parparean que je donne pour exemple en raison de son accès facile au

bord de la grande route (note 30, fig. 70). Cette décoration n'est que la preuve de la richesse du propriétaire de jadis (note 31).

Aucune règle n'est valable en ce qui concerne le décor des maisons, pour permettre de les dater ou de les classer en fonction des motifs employés, si ce n'est celle-ci: les maisons de Samosir ont généralement une façade entièrement gravée de motifs curvilinéaires foliacés (fig. 71), comme d'autres dans les environs de Tarutung (fig. 69) alors que les maisons de la région de Balige-Porsea ont un décor plus fermement inscrit dans des rectangles que séparent des planchettes verticales portant souvent une tête de *singa* de face, en faible relief (fig. 72), et surtout elles présentent une frise peinte à la hauteur du motif des deux ou quatre seins, où l'on peut voir de petits personnages à pied et à cheval, encadrant le motif central du sacrifice du buffle lié au poteau sacré *borotan* (fig. 108 et 109), ce qui n'est jamais le cas dans l'île (note 32).

On trouve de très anciennes maisons dépourvues de *singa ni ruma* comme celle de Sosor na Bolon, au nord de Tomok, que le *guru* Silalahi affirme être vieille de huit générations, soit plus de deux siècles (fig. 73 et 91) et il en existe des «modernes» qui possèdent des *singa,* telle que celle de Huta Gaol, entre Parapat et Porsea (fig. 74) ou celle encore plus récente de Huta Baru, guère éloignée de la précédente (fig. 76), qui a été édifiée vers 1945.

Il est intéressant de rapprocher les *singa* dégénérés de la fig. 74 de celui qui est visible sur un document publié par Winkler[66, face p. 108], montrant un sculpteur au travail dans les premières années de ce siècle (fig. 75). Dans les deux cas, et à divers degrés évidemment, les côtés plats de l'énorme tête, l'absence de courbes bien rythmées pour représenter les cornes feuillues et la langue enroulée, s'opposent aux rondeurs aimables et vigoureuses du *singa* de cette maison de Lumban na Bolak (fig. 78) ou au dessin nerveux d'un autre *singa* (sans doute un peu plus récent) à Lumban Tabu (fig. 77), toujours dans la plaine d'Uluan.

68. Tête de monstre *(naga)* sur un «temple» *(joro)* des Batak de l'Asahan, d'origine toba. (Photo d'après Bartlett[6, pl. V])

68bis. Monstre *(singa-naga)* sur la maison du chef de Huta Raja (*marga* Simarmata) dans le district de Lumban Suhi Suhi, entre Pangururan et Parbaba (Samosir). (Février 1980)

69. Maison décorée sans frise peinte, à Bahal Batu (Lumban Holbung) près de Tarutung. Les *singa* portent la marque du «style de Samosir». (Photo A. Pardede, 1982)

68

68bis

Le lecteur aura sans doute remarqué que le *singa* de la fig. 77, comme celui de la fig. 78, ne représentent pas seulement la tête d'un animal fabuleux aux yeux en soucoupe, à la langue tombant d'une bouche ouverte, aux deux cornes encadrant un appendice pointu dans lequel on hésite à reconnaître une troisième corne. Ces sculptures montrent un personnage tout entier, dont les jambes minuscules, aux genoux fléchis, sont peut-être mieux visibles sur un exemplaire, sans doute originaire d'Uluan, se trouvant dans les collections du Musée Barbier-Müller (fig. 79). Ce motif du *singa* humain est beaucoup plus développé dans Samosir que chez les Toba continentaux : parmi les constructions encore existantes dans l'île, il n'y a guère que la maison de Lontung dont les sculptures pourraient avoir été l'œuvre d'un artiste venu d'Uluan (fig. 80).

Que ce soit dans le nord de l'île à Huta Raja (fig. 81) ou dans le sud à Sipinggan (fig. 82), à Huta Bolon (fig. 83), à Huta na Godang-Nainggolan (fig. 84), on se trouve toujours en présence d'un personnage à tête disproportionnée, au corps ramassé, en position accroupie (note 33). Il ne lui manque même pas les bras (fig. 83).

Les photographies prises par P. Voorhoeve[61, fig. 5 et 6] de l'antique maison des Situmorang à Parmonangan permettent de constater que le motif du *singa*-personnage accroupi ne résulte pas d'une évolution tardive. La ressemblance entre le *singa* de gauche (fig. 85) de Parmonangan, démuni des «ailes» que celui de droite a gardées et son homologue de Sipinggan est véritablement frappante, comme les deux prises de vues reproduites ici le montrent (fig. 85 et 86). Il y a là un «style de Samosir» indéniable.

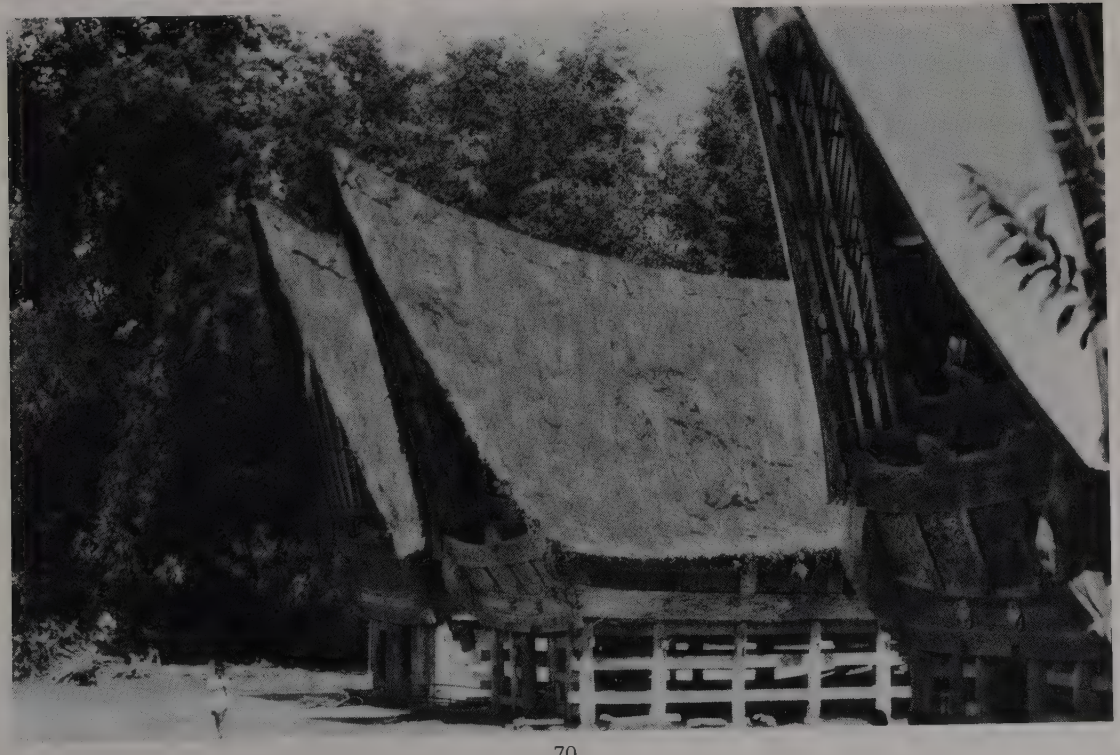
Quelques exceptions viennent cependant déranger cette série. En premier, on citera le *singa* ailé, ornant la partie droite (note 34) de l'ancienne maison de Parmonangan (fig. 88), dont le caractère extraordinaire ne réside pas tant dans les oreilles (?) disproportionnées dont on l'a affublé que dans la présence d'un minuscule personnage humain sous la bouche du monstre, ou plus exactement sous ses mains croisées sur son abdomen.

70. Village de Parparean (*marga* Napitupulu) près de Porsea. (Septembre 1978)

71. Haut de la façade de la maison du chef du village de Sipinggan (*marga* Siringoringo) au sud de Samosir. (Novembre 1980)

72. Façade à Parparean (*marga* Napitupulu) près de Porsea. On notera, de chaque côté de la tête du *singa* formant une clé entre les panneaux, deux grandes spirales inversées. (Septembre 1978)

69



70

71

72

73

C'est là un motif extrêmement fréquent dans la petite statuaire, aussi bien chez les Karo que chez les Toba et d'aucuns (notamment Ydema[69]), ont voulu y voir l'image du premier ancêtre, craché par le monstre tutélaire, hypothèse séduisante qui ne s'appuie hélas sur aucune preuve, sur aucun récit mythique explicite. Il est probable que les recherches des spécialistes devraient plutôt s'orienter dans la direction du motif hindu-javanais du *makara,* ce monstre dont le muffle ouvert s'arrondit en une sorte de trompe d'éléphant et que l'on voit sur les façades de temples près de Borobudur, couvrant de sa gueule un petit personnage (fig. 89 et fig. 89 bis). De tels *makara* ont été photographiés en 1920 parmi les ruines du sanctuaire hindu-bouddhiste de Si Topayan, datant du XIII[e] siècle, au sud du pays batak, dans la région du Padang Bolak (Padang Lawas). Malheureusement ces sculptures ont disparu aujourd'hui (note 35).

Voorhoeve[61] s'est aussi posé la question de savoir si les appendices latéraux du *singa* de la fig. 88 étaient des ailes ou des oreilles. On a vu (fig. 54 et 56) que les appendices se retrouvent souvent et notamment chez les petits *singa* bi-dimensionnels ornant le haut des façades de maisons nobles. Est-ce une exagération du motif de la «coiffe-feuillue», qui pourrait symboliser l'arbre cosmique?

Ce dernier motif est visible sur le décor en faible relief de monuments comme les colonnes de pierre de la région de Lontung (fig. 29) et, très rarement, il magnifie la découpe de grands *singa* de maison, faisant oublier le caractère quelque peu stéréotypé de ces sculptures que n'ont connues aucun autre peuple de l'Asie du sud-est, parmi les constructeurs de grandes maisons aux toits relevés.

Outre les deux grands *singa* latéraux et ceux (en faible relief) qui garnissent le haut des façades, l'animal mythique pouvait aussi se retrouver sur les piliers qui supportent la maison, dans les demeures les plus richement ornées. Un exemple est montré ici: celui de Harian Boho, village natal de Sitor Situmorang (fig. 90).

73. Unique maison subsistant sur la place jadis occupée par le village de Sosor na Bolon (*marga* Sidabutar). Cette bâtisse tourne le dos au lac, traditionnellement. Sur la photo reproduite, le *guru* Ferdinand Silalahi récite à l'intention de l'auteur la liste des huit propriétaires successifs, qu'il connaît par cœur. (Novembre 1980) (Photo A. Pardede)

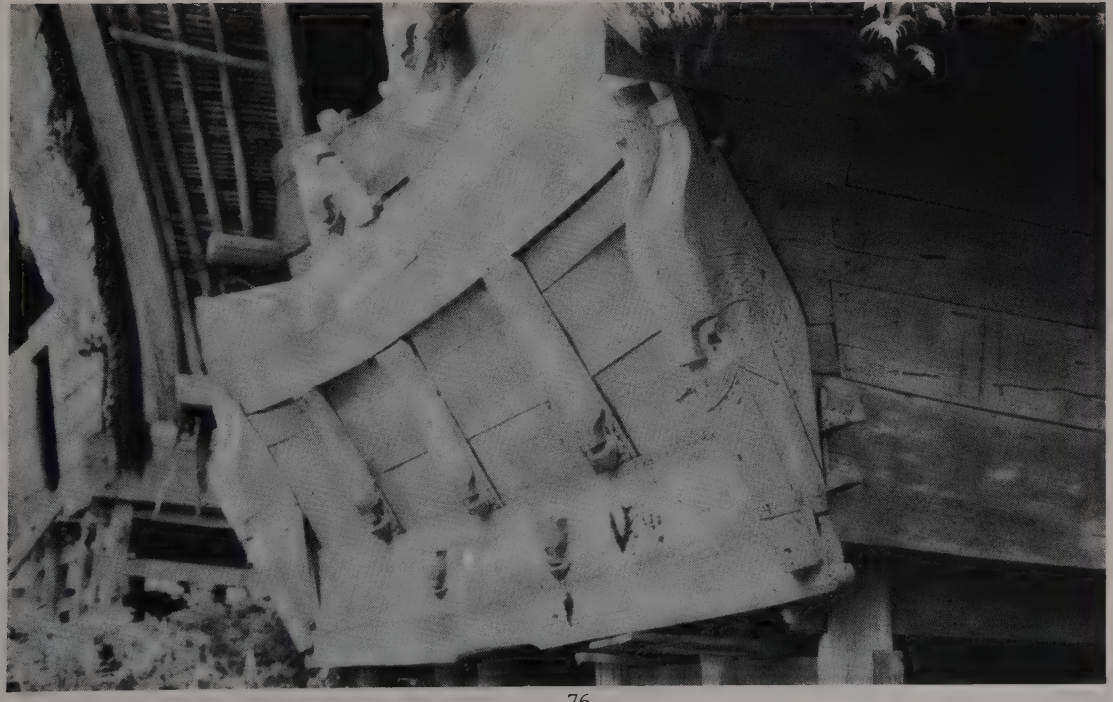
74. Une des trois maisons traditionnelles du village récent de Huta Gaol (édifié en 1935, *marga* Manurung) situé au-dessus du vieux village du même nom, et dont les maisons n'ont pas de *singa*. (Novembre 1980)

75. Un sculpteur au travail en Uluan, au début de ce siècle. (Photo d'après Winkler[66, face p. 108]).

76. Détail de la maison du chef du hameau de Huta Baru (*marga* Sinurat) près de Lumban Pea, construite vers 1945. Le village se trouve au bord de la route de Parapat à Porsea. (Novembre 1980)

74

75



76

77. *Singa* de gauche sur la façade de la maison de Darianus Sitorus, à Lumban Tabu (Uluan). Pour accéder à ce village, on passe par Lumban na Bolak (à quelques cinq cents mètres) qui est, lui, situé au bord de la route. (Février 1980)

78. *Singa* de gauche, sur la façade de la maison de Muda Sitorus à Lumban na Bolak, *marga* Sitorus (Uluan). (Février 1980)

79. *Singa* de façade. Cette sculpture, acquise chez un antiquaire new-yorkais, est peut-être de la même main que celle que l'on voit reproduite, toujours en place, dans la fig. 78. Toutes les deux datent probablement du dernier quart du XIX$^{e}$ siècle. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3171. Hauteur: 127 cm.)
(Photo P.-A. Ferrazzini)

80. Maison du chef du village de Lontung (*marga* Situmorang) sur la rive sud-est de Samosir. Le *singa* appartient au style répandu sur la côte continentale en face de Lontung, autour de Balige. En effet, les *singa* de Samosir sont généralement plus trapus, avec des jambes bien indiquées (voir fig. suivante). (Septembre 1978)

81. *Singa* de droite sur la façade de la maison du chef de Huta Raja (district de Lumban Suhi Suhi), au nord de Pangururan (Samosir, *marga* Simarmata). Noter sur la planche à gauche du *singa* le motif en forme de trèfle à quatre feuilles ou de rosette que l'on retrouve aux fig. 82 et 95, qui est d'origine indienne, et qui figure dans le répertoire des sculpteurs de Sulawesi, de Timor, de Leti, etc. (Février 1980)

82. *Singa* de droite de la maison des *raja*, appartenant au lignage de la *marga* Siringoringo qui domine le village de Sipinggan (sud de Samosir). Le «trèfle à quatre» est aussi présent. (Novembre 1980)

83. *Singa* de droite de la maison des chefs du village de Huta Bolon (*marga* Siringoringo) à environ un kilomètre de Sipinggan, en direction de Nainggolan (Sud-Samosir). Seule cette maison traditionnelle subsiste avec son *sopo* en face. (Novembre 1980)

84. *Singa* de droite de la maison du chef de village de Huta na Godang (Nainggolan, *marga* Parhusip, Samosir). (Novembre 1980)

85. *Singa* de gauche de l'ancienne maison (voir aussi fig. 51) des Situmorang à Parmonangan (côte est de Samosir) en 1938. (Photo P. Voorhoeve[61, fig. 6])

86. L'auteur devant le *singa* de gauche de la maison de Sipinggan (Sud-Samosir), (voir fig. 81 et 82). (Photo A. Pardede) (Novembre 1980)

87. *Singa* de gauche de Sipinggan. Détail de profil (voir fig. 86). Noter la bouche humaine et, peu discernable, la deuxième bouche de l'animal, d'où sort la langue. Comparer avec les *singa* d'Uluan (fig. 78 par exemple) où seule cette deuxième bouche est indiquée. (Novembre 1980)

88. *Singa* de droite de l'ancienne maison des Situmorang à Parmonangan. (Photo P. Voorhoeve[61, fig. 4])

77

78

79

80

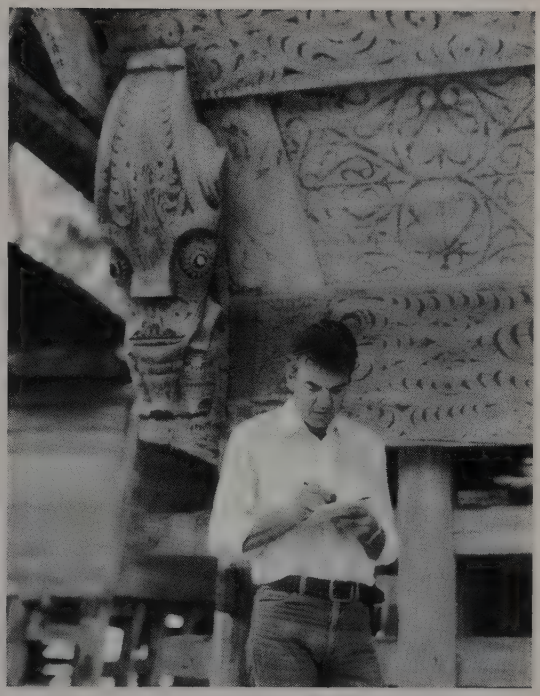
81

82

83

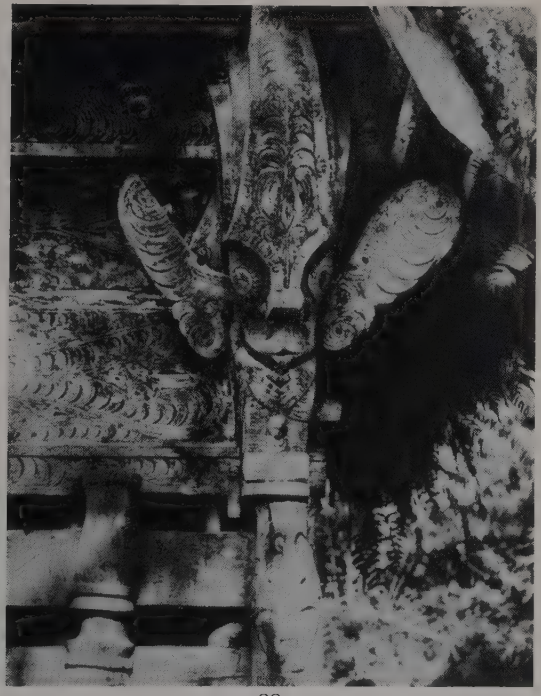
84

85



86

87



88

Une autre particularité est à souligner: la présence de têtes de *singa* schématisées à l'extrême (comme on en voit sur toutes les maisons traditionnelles non décorées), peintes et ornées de divers motifs. J'ai déjà mentionné la vieille maison de Sosor na Bolon: l'extrémité du *pandingdingan,* de la poutre (une protubérance qui évoque dans tous les cas le *singa,* avec son front bombé) montre des chevrons et des rayures longitudinales sur les côtés (fig. 91), un motif qui se retrouve à Harian Boho (fig. 90). Non loin de là, au sud de Tomok, le «pseudo-*singa*» de la maison du chef de Huta Bolon, d'un beau galbe, porte un dessin foliacé typiquement toba (fig. 92) qui ressemble au décor gravé et peint d'une maison récente à Huta na Godang près de Nainggolan (fig. 93).

On peut imaginer que d'autres formes de *singa ni ruma* existaient, ou existent encore, et ce serait un sujet d'études, de recherches, qui apporteraient probablement bien des surprises. A l'appui de cette supposition, je donnerai pour preuve deux panneaux latéraux de coffres toba *(hompung),* qui ressemblent ordinairement aux parois des maisons, ainsi que nous l'avons vu pour le coffre de Lontung (fig. 27). La première de ces sculptures nous laisse voir un *singa* vaguement chevalin, dont la forte langue enroulée s'échappe de la bouche ouverte (fig. 94). La deuxième, très semblable, présente aussi une décoration formée de petits triangles imitant une crinière ou le pelage d'un animal (fig. 95), mais le motif de la langue enroulée s'est transformé: la lèvre supérieure se prolonge pour former une trompe d'éléphant... Est-ce une coïncidence? Le *singa ni ruma* n'est-il pas nommé parfois *gaja dompak* (*gaja* = éléphant)? (note 36).

Le décor de ces montants de coffre (fig. 94, 95), (qui rappellent parfois irrésistiblement le mobilier du Rajasthan et portent des motifs copiés sur les patolas indiens) confirme l'équation cheval = *singa,* ce que nous savions déjà par la statuaire qui représente l'ancêtre ou le chef à califourchon, tantôt sur un *singa,* tantôt sur un véritable cheval (fig. 96, 150 à 153 et note 63).

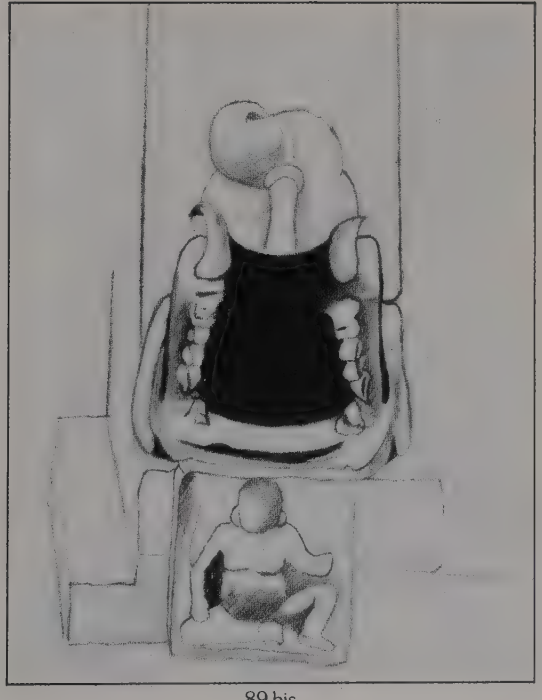
88bis. Détail de la photo précédente.

89. Tête de monstre marin *(makara)* en honneur dans la décoration des temples bouddhistes de toute l'Asie du sud-est. La gueule de l'animal mythique abrite un petit personnage. Ici, dans les mâchoires ouvertes, on trouve encore un petit lion, un *singa* (voir p. 80 et 84). (Royal Tropical Institute, Amsterdam)

89bis. Dessin au trait reconstituant la gueule béante du *makara* vu de face pour permettre une meilleure compréhension de la figure 89. Le petit lion *(singa)* qui se trouve dans la gueule a été volontairement oublié.

88 bis

89



89 bis

Pour en finir avec le sujet particulier des éléments de façade, il me reste à signaler un détail qui n'a guère été remarqué jusqu'ici: dans tout l'Uluan et la plaine de Toba Holbung, les *sopo* sont dotés de *singa* d'une forme particulière (note 37), plus trapue (fig. 97), auxquels il manque la corne centrale qui caractérise leurs congénères des maisons d'habitation (comparer avec la fig. 78). Beaucoup de *sopo*, dont la partie supérieure était un grenier à riz et la partie inférieure une place de réunion et un dortoir pour les célibataires, ont été munis aujourd'hui de parois en planches et transformés en logements permanents, comme c'est le cas pour celui de la fig. 97. On trouve encore plusieurs *sopo* non altérés (généralement sans *singa*) en Uluan, par exemple à Lumban Binanga I ou à Sakkar ni Huta près de Balige. Dans l'île de Samosir, je n'ai jamais vu de *sopo* décoré de *singa;* la fig. 98 est un bon exemple d'un *sopo* de l'île (celui de Huta Bolon près de Nainggolan), malheureusement proche de la ruine.

J'ai vanté plus haut la beauté des maisons traditionnelles que l'on trouve dans les villages de la plaine qui entoure Porsea. J'aimerais pouvoir citer toutes les merveilles dont mes yeux sont encore pleins. Et comme il m'est impossible ici de reproduire des albums de photographies entiers, je choisirai quelques prises de vue illustrant la richesse et la diversité du décor de la demeure toba.

Mes exemples seront tous choisis dans les hameaux des environs de Porsea. A trois kilomètres environ de cette dernière, pour qui vient de Parapat, une route bifurque à gauche vers les chutes de la rivière Asahan. Sur cette route, une petite forêt retient vite l'attention du visiteur: en son milieu, au bord de la chaussée, un grand et très ancien sarcophage de pierre (fig. 122) a été mis en évidence sur un socle de béton: nous sommes à Lumban Kuala, une agglomération formée de

90. La sœur de Sitor Situmorang, devant la maison de Harian Boho près de Sihotang (côte ouest du lac Toba). Le bâtiment a été fortement modifié, mais les anciens piliers ornés de têtes de *singa* sont tout à fait remarquables. (Photo A. Pardede, 1981)

91. Détail de la façade de la maison des chefs de Sosor na Bolon, près de Tomok (*marga* Sidabutar, Samosir). (Novembre 1980)

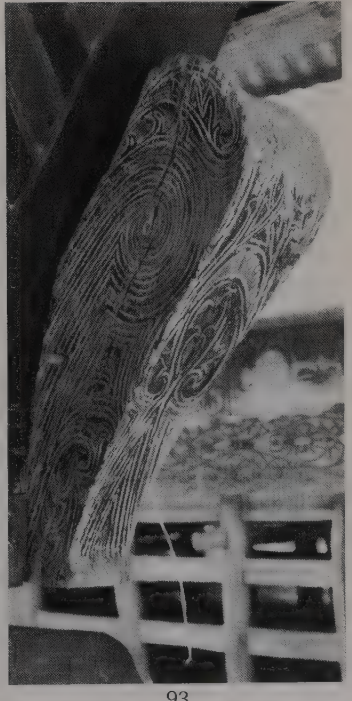
92. Maison du chef du village de Huta Bolon (*marga* Sidabutar), sur les hauteurs au sud de Tomok, sur la route de Parmonangan (Samosir). (Novembre 1980)

93. Maison du chef de Huta na Godang (*marga* Parhusip) près de Nainggolan (Sud-Samosir). (Novembre 1980).

90

91

92



93

94

95

96

97

98

plusieurs villages presque tous dominés par la *marga* Manurung (fig. 99, 100, 101 et 102) qui possèdent de superbes maisons décorées, à l'instar des villages groupés autour de Lumban na Bolak, à une douzaine de kilomètres de Porsea, fiefs de la *marga* Sitorus, parmi lesquels on doit distinguer Lumban Tabu (aujourd'hui placé, à ma demande, sous la protection du gouvernement indonésien), Lumban Si Mariasonak et Lumban Si Binbin.

Mais avant de les visiter, arrêtons-nous un instant devant les peintures qui décorent les parois latérales d'une maison de Lumban na Bolak sur la route de Parapat à Porsea, à 32 km de celle-là (fig. 103 à 108). Dans le style griffu qui est celui de la région, on y voit représenté des coqs, une barque où deux esprits convoient un homme, des poissons et des motifs symboliques que l'on pourrait peut-être expliquer par les *pustaha*, ces livres de recettes magiques utilisés par les sorciers-guérisseurs, les *datu*. Seule la scène qui retrace le sacrifice du buffle attaché au poteau *borotan* (fig. 108) est clairement comprise par le profane.

On comparera ces dessins, d'une vivacité remarquable, avec un exemple plus tardif, au demeurant glâné sur une maison ornée de sculptures superbes (fig. 109), et enfin avec un dessin franchement décadent (fig. 110). Sans doute s'agit-il d'une frise repeinte.

94. Montant latéral d'un *hompung* (coffre) toba. (Marché des antiquités, Parapat) (Novembre 1980)

95. Autre montant de *hompung*. (Marché des antiquités, Parapat) (Novembre 1980).

96. Cavalier funéraire en pierre, représentant le chef défunt sur un cheval à tête de *singa*, avec le motif de la «langue en trompe d'éléphant» (voir lég. de la fig. 150). Cette sculpture est d'un style très proche de celles qui ont été vues dans l'ouest du pays toba (voir fig. 151 et note 64). (Musée Barbier-Müller, Genève: 3137. Hauteur: 87 cm). (Photo P.-A. Ferrazzini)

97. Détail de la façade du *sopo* de Lumban Tabu (*marga* Sitorus) en Uluan. Noter la forme ramassée des *singa* aux cornes rabattues en arrière. Ce seraient des *singa* mâles (voir note 37). (Février 1980)

98. Le *sopo* qui est en face de la maison du chef de Huta Bolon, dans le sud de Samosir (*marga* Siringoringo). (Novembre 1980)

99. Détail de la maison du chef du village de Banjargganjang (agglomération de Lumban Kuala) près de Porsea (Uluan, *marga* Manurung). Le panneau est à l'extrême droite de la façade. (Septembre 1978)

100. Autre panneau, au centre de la façade de la même maison de Banjargganjang, aujourd'hui propriété de Piso Sijonggol Manurung. (Septembre 1978)

99

100

Au contraire de Lumban na Bolak, le village proche de Lumban Tabu comporte peu de telles scènes peintes (fig. 111), si ce n'est deux panneaux sur la demeure du dénommé Gulontam Sitorus (fig. 112 et 113). Les frises de celle-ci (fig. 114), charmante procession d'esprits à pied et à cheval, sont l'œuvre d'un très bon peintre, surpassant même en vie et en délicatesse la frise de Lumban na Bolak et s'apparentant par la qualité à celle qui orne la maison du chef de Lumban Si Mariasonak (fig. 115), un village situé à deux kilomètres au sud de Lumban Tabu (note 38).

Un gros livre serait nécessaire pour faire connaître ces villages, ces édifices dont la construction mobilisait l'énergie de tout un lignage, illustrant la vitalité de ce dernier, et sa richesse (note 39).

La plus grande attention doit être apportée, dans l'examen du décor d'une maison, à déterminer quelles sont les parties les plus anciennes (sinon originales) et celles qui ont été altérées par une réfection plus ou moins récente, qu'il s'agisse d'une réparation nécessaire ou d'une modification intempestive. A cet égard, la maison de Darianus Sitorus à Lumban Tabu, déjà citée et illustrée (fig. 109) est un très bon exemple. La frise peinte (procession des esprits et sacrifice du buffle), d'un dessin plus relâché sur la façade principale, est belle et ancienne sur les parois latérales (fig. 116) sans doute mieux protégées des intempéries; on retrouve là les petits chevaux dodus et nerveux qui embellissent la maison voisine de Gulontam Sitorus (fig. 114).

Des dizaines de villages parsèment ainsi la plaine de Porsea, certains — comme Lumban Si Binbin ou Lumban Kuala — recélant (de part et d'autre de cette bourgade) des monuments de pierre remarquables et complètement ignorés. D'un accès facile par les sentiers qui circulent entre les rizières, ils seront certainement victimes d'un pillage qui a commencé, à en juger par les *singa* entassés chez les

101. Détail de la façade de la maison de Pane Sitorus, chef du village de Lumban Binanga II (Uluan). Le décor peint a été refait vers 1945; on y trouve des tanks japonais, une église (visible ici) et des avions. (Septembre 1978)

102. Détail de la façade de la maison du chef du village de Lumban Bayoon Manurung (agglomération de Lumban Kuala près de Porsea). Peut-être le dessin inscrit dans le rectangle de droite, en forme de cœur, noyé sous les spirales feuillues, représente-t-il un visage humain, où l'on reconnaît les deux yeux ronds. (Septembre 1978)

101

102

boutiquiers de Parapat et les antiquaires de Medan. Et comme les maisons traditionnelles sont coûteuses à entretenir, il est à craindre que la fin de ce siècle ne voie leur disparition, si ces beaux bâtiments ne font pas l'objet d'un plan de sauvetage assez simple à réaliser, en raison de l'attachement des villageois à leurs demeures traditionnelles.

103 à 107. Décor des parois extérieures latérales de la maison de Muda Sitorus, à Lumban na Bolak, en Uluan. (Février 1980)
On remarquera que le coq *(manuk)* se retrouve presque dans toutes ces peintures. Cet oiseau joue un rôle important dans la magie. Le sorcier-devin dit l'avenir en tuant un coq qu'il place sous un panier (d'où le nom : *manuk di ampang* = coq sous la corbeille) avec divers objets. Suivant la manière dont ces derniers seront dérangés par les soubresauts de l'animal mourant, on pourra savoir si les augures sont favorables ou non. Dans d'autres cas (Winkler[67, pp. 192 ss]), on consulte les entrailles de l'oiseau.
Le coq est aussi parfois désigné comme l'oiseau qui déposa trois œufs dont sortirent les trois dieux principaux du panthéon batak : cet oiseau primordial était nommé Manuk-Manuk Hulambu Jati (Bartlett[5, p. 23]). Par ailleurs, les *jinujung* (sortes d'esprits gardiens) sont réputés être invisibles, mais « avoir la forme d'un oiseau » (Bartlett[5, p. 20]). Ces esprits appartiennent à des « nations » *(bangsa)* et l'une d'elle se nomme Si Manuk-Manuk (= qui ressemble à un coq).
Au *jinujung* veillant sur un homme, on offrait un coq rouge, et à celui d'une femme, une poule blanche... (voir fig. 103). Bartlett est le seul auteur à parler abondamment de ces *jinujung*. Comme les habitants de la région d'Asahan, observés par lui, sont des Toba émigrés il y a quelques générations (plusieurs de ses interlocuteurs appartenaient à des *marga* d'Uluan, comme les Sitorus), j'ai régulièrement questionné les anciens dans les villages : le mot de *jinujung* éveillait parfois une lueur d'intelligence, un vague souvenir, mais le plus souvent mes informateurs ne donnaient pas l'impression de connaître ce mot.
Sur le plan cosmologique, on n'oubliera pas que les oiseaux symbolisent le ciel et que le schéma oiseau + arbre cosmique, remontant à la plus haute antiquité asiatique, existe dans tout l'archipel indonésien. Le rameau que tient parfois le coq dans son bec est aussi une allusion à l'arbre, dont les branchages stylisés encadrent les panneaux peints.
Enfin, le personnage au centre de la barque de la fig. 106 est peut-être un mort que des esprits convoient vers l'au-delà.

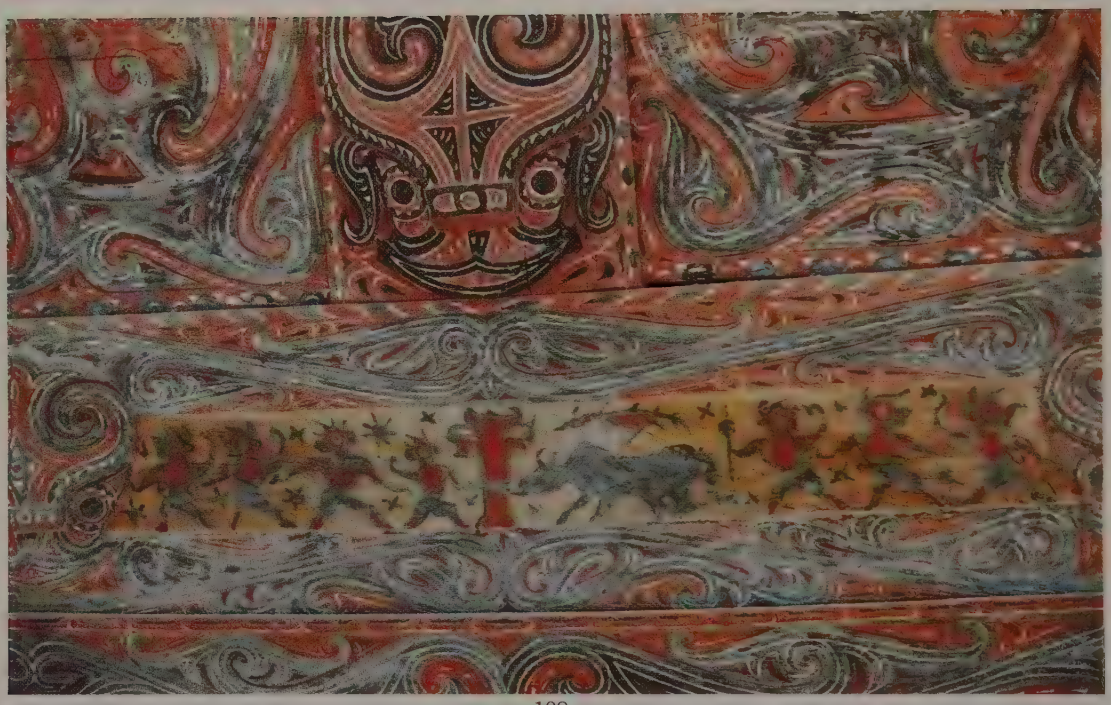
103

104

105

106

107



108

109

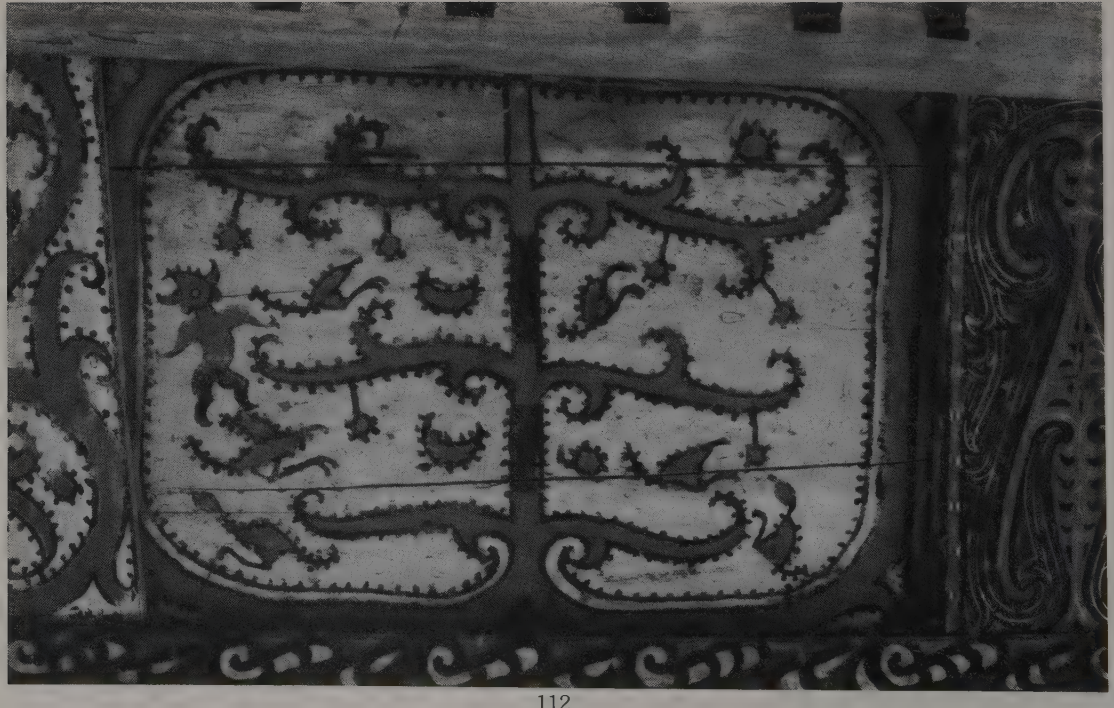
108. Partie centrale de la frise peinte de la façade de la même maison. (Février 1980)

109. Scène de sacrifice d'un buffle sur la façade de la maison de Darianus Sitorus à Lumban Tabu, Uluan. (Noter la tête de *singa* en haut-relief au-dessus de la frise peinte.) Les «cornes» qui s'épanouissent en un motif foliacé compliqué sont fréquentes dans les sculptures semblables, au centre des façades (voir fig. 54 à 56). Elles sont très rares dans les éléments de décor architectural tri-dimensionnels comme les grands *singa* latéraux de façade. (Février 1980)

110. Détail de la paroi latérale de la maison de Pane Sitorus, chef du village de Lumban Binanga II, dont la femme est *boru* Sinaga (voir fig. 101). (Septembre 1978)

110

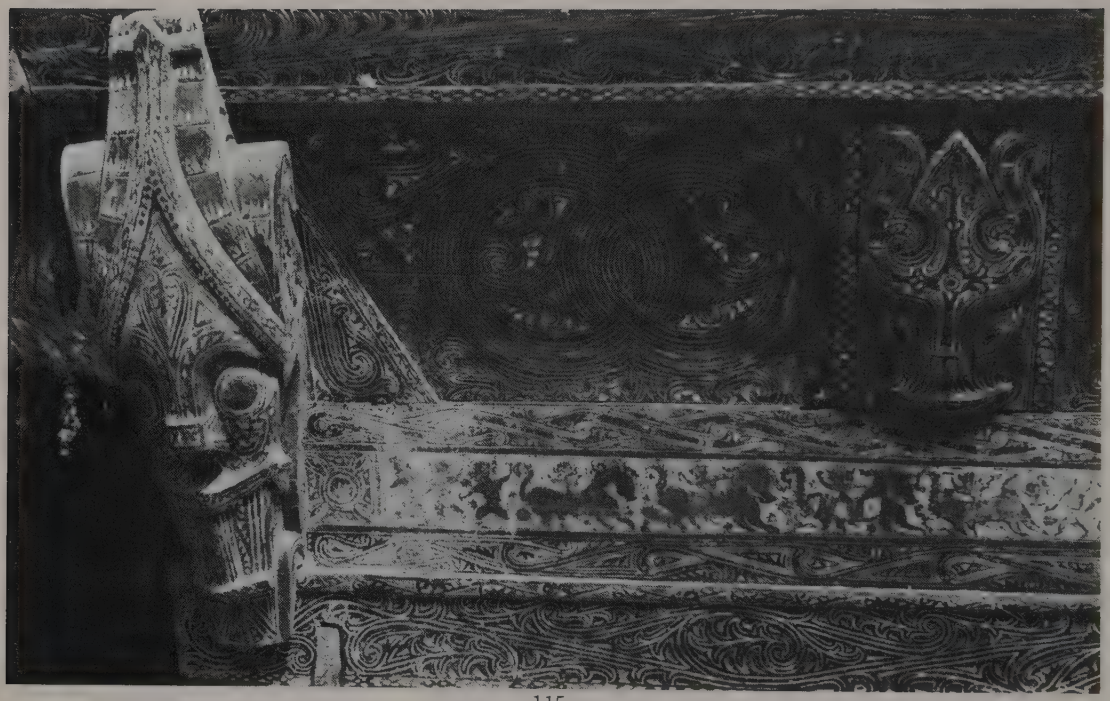
111



112

113

114



115

116

111. Maisons traditionnelles à Lumban Tabu (Uluan). Le chef est Julianus Sitorus, dont la femme est *boru* Sibarani. Sa maison est celle de gauche. (Février 1980)

112. Arbre cosmique *(harihara)* formant une partie du décor de la paroi latérale de gauche de la maison de Gulontam Sitorus à Lumban Tabu. (Février 1980)

113. Décor de la paroi latérale de droite (en regardant l'édifice) de la même maison. (Février 1980)

114. Frise peinte de la paroi latérale de gauche de la même maison. (Février 1980)

115. Partie gauche de la façade de la superbe maison de Marojahon Sitorus, chef du village de Lumban Si Mariasonak, dont la femme est *boru* Doloksaribu. Noter les yeux en amandes du beau *singa* formant la clé entre les panneaux de façade. (Février 1980).

116. *Singa* et paroi latérale de droite de la maison de Darianus Sitorus à Lumban Tabu, la plus belle du village. On voit distinctement que la frise de personnages de la paroi latérale est ancienne, alors que les personnages de la façade (à gauche sur la photo) sans être vraiment décadents sont gauchement dessinés. (Février 1980).

# TOMBEAUX, SARCOPHAGES ET AUTRES MONUMENTS

Pour les descendants d'un Batak Toba de qualité, le dépôt des ossements du défunt (crâne et os longs) dans un réceptacle *(parholian)* (note 40) approprié, est un acte indispensable, non seulement au confort de l'âme du disparu, mais aussi au renforcement du statut social des descendants en question[53, p. 258]. Cette pratique implique le décharnement préalable du corps, déposé dans un cercueil, à l'air libre ou dans la terre, suivant les régions. Aujourd'hui, comme hier, le transfert des os est une manifestation de piété qui se place au centre d'une fête au caractère fortement tribal, comme nous l'avons vu chez les Gultom du sud-est de Samosir (voir note 20).

Plus fastueuse est l'invitation lancée aux parents et alliés, plus monumental est le tombeau, et plus grande sera la renommée des organisateurs de la cérémonie. A cet égard, l'introduction de cette pierre pulvérisée qu'est le ciment (dans les années vingt) a permis la réalisation de tombes de plus en plus gigantesques. Au moment même où l'on sculptait les derniers caveaux de pierre, comme celui de Dolok Martahan (frontispice et fig. 117) (note 41), on construisait les premiers *simen* (caveaux en ciment) et parmi ceux-ci celui de Ompu Raja ni Togap Sitorus, près de Lumban na Bolak, déjà photographié par Bartlett[6, pl 28](fig. 118). Curieusement, le ciment permit aux Toba de donner libre cours à un sens du monumental qui est le prolongement direct d'une tradition mégalithique dont l'état des recherches archéologiques ne permet pas de situer le début. Cela nous vaut des tombes comme celles du district de Lumban Suhi Suhi (entre Pangururan et Parbaba) (fig. 119), ou celles de la plage de Si Tamiang (fig. 120), parmi des centaines d'autres. Par exception, ces sarcophages à ossements en ciment ne sont pas placés le dos au lac; ils sont parallèles à la rive (Lumban na Bolak) ou regardent les eaux noires (Si Tamiang), indifféremment.

Les tombeaux de pierre toba se composent en règle générale d'une cuve rectangulaire et d'un couvercle qui peut occuper toute la surface de la cuve, ou ne comprendre qu'une partie du «dos» du monument, le plus souvent façonné comme un toit, avec deux pans. Bien que la forme générale des tombes mégalithiques rappelle les maisons traditionnelles (les tombes modernes en ciment reproduisent fidèlement ces maisons) on ne trouve pas deux têtes de *singa* à l'avant de l'édifice, mais une seule. Dans les spécimens de style archaïque, le monstre a un visage plat avec des yeux globuleux (fig. 134 et 141 notamment). D'autres exemplaires, qui ne sont peut-être pas beaucoup plus récents (les tombeaux des fig. 129 et 131 seraient contemporains) sont munis d'un *singa* aux cornes aplaties très semblable à celui qui se voit sur la façade des *sopo* (voir note 37). Presque toujours, l'animal fabuleux domine et protège un personnage humain (voir p. 91) que remplace rarement une autre tête de *singa* (fig. 128 et 141).

Si certains anciens sarcophages de pierre ont été détruits au moment où les restes qu'ils contenaient étaient transférés dans d'extravagantes maisons de béton (on peut citer, à Balige, les sarcophages des ancêtres Pardede et Sihaan heureusement photographiés par Bartlett), en revanche, beaucoup d'autres sont toujours l'objet d'un profond respect (note 42). A Tomok, célèbre par son magnifique tombeau de pierre, souvent reproduit, les membres de la *marga* Sidabutar ont récemment fait une copie de ce dernier, également de pierre, peinte en rouge (fig. 121) et en 1979, ils ont tenu une *horja turun* (note 20), une fête au cours de laquelle ils procédèrent au dépôt dans ce réceptacle des crânes de huit ancêtres: cinq hommes et trois femmes (note 43). Fait intéressant: le sarcophage rouge ne tourne pas le dos au lac.

A Lumban Kuala, déjà cité, le «sarcophage» de Raja Pabalubis Manurung (douze générations?) (fig. 122) a été transporté au bord de la route et placé sur un socle de béton polychrome, et à Buntu Raja, au sud du lac, sur les hauteurs qui dominent ce dernier, un autre caveau de pierre ancien a été juché (dos au lac) aux côtés d'un *simen* en forme de maison, sur une plateforme hideuse, flanquée de statues de ciment (fig. 123).

117. Détail de la partie postérieure du caveau de pierre (voir frontispice) se trouvant au-dessus de Dolok Martahan (Est-Samosir, à ne pas confondre avec le Dolok Martahan qui se trouve à l'ouest du lac, en face de Simbolon, et qui est également habité par un lignage Situmorang). Le style de ce personnage accroupi n'est pas toba. Ce pourraît être l'œuvre d'un artiste pakpak. Comparer avec la sculpture reproduite plus loin (fig. 178). (Septembre 1978)

118. Tombeau en ciment de Ompu Raja ni Togap Sitorus, près de Lumban na Bolak (Uluan), déjà photographié par Bartlett[6, pl. 28]. (Septembre 1978)

117

118

On pourrait certes trouver de nombreux exemples de réutilisation d'anciens sarcophages, «améliorés» par de respectueux descendants des occupants d'origine. Il suffit de mentionner le cas des monuments photographiés par Tassilo Adam dans les années 20 (fig. 124), plusieurs fois reproduits depuis lors (note 44). Ces deux tombeaux ont été séparés. Le premier (celui de Raja Ompu Silo Simbolon) se trouve dans un champ au bord de la route qui conduit de Nainggolan à Pangururan, à environ un kilomètre et demi du port de Simbolon (note 45). Il tourne le dos au lac, suivant la tradition, et a été passé à la chaux avec des rehauts de peinture noire et rouge qui le défigurent passablement (fig. 125). Sur sa partie postérieure, on a peint les noms des descendants de Ompu Silo dont les restes reposent là (fig. 126).

Celui qui est donné comme le deuxième se trouve à quinze minutes à pied du premier, sur une colline parsemée de buttes funéraires, au lieu-dit Pansur Duggul (est-ce le Pansur de Tichelman? En tout cas, il n'y a pas de Lumban Suhi Suhi près de Simbolon). Selon les indigènes, ce serait réellement lui qui aurait été modifié, incorporé dans un étrange monument, et flanqué de deux plus petits tombeaux en ciment lui ressemblant (fig. 127), le tout disparaissant sous un bariolage multicolore. Personnellement, je ne suis pas du tout convaincu de l'identité du vieux sarcophage (vu par Tassilo Adam et Tichelman et qui possédait un couvercle très marqué) avec le sarcophage central du monument de Pansur Duggul. Le nez de celui-ci est plus long, la forme des mâchoires est différente, sans parler de la coiffe en volutes, que celui-là ne possède pas, mais que l'on aurait pu rajouter. Mes informateurs (Tambaran Simbolon, 72 ans, de Simbolon-Port et le chef de Pansur Duggul, Buntu Simbolon, environ 40 ans, qui porte le beau titre de *raja ulu* que j'entends pour la première fois) affirment toutefois qu'aucun autre *kuburan batu* n'existe dans la région (note 46).

Fort heureusement, tous les vieux sarcophages de pierre ne sont pas l'objet d'une aussi malheureuse sollicitude. Il arrive qu'ils soient légèrement retouchés, partiellement peints ou munis d'une inscription neuve comme le célèbre monument de Nainggolan (fig. 128), appartenant à la *marga* Parhusip (note 47).

119. Tombeaux modernes en ciment sur la route de Pangururan à Parbaba (nord-est de Samosir). (Février 1980)

120. Tombeaux modernes en ciment sur la plage, imitant fidèlement des maisons traditionnelles à une échelle réduite. Village de Si Tamiang dans le sud-est de Samosir (*marga* Gultom). (Septembre 1978)

119

120

121

122

121. Sarcophage de pierre (à droite), peint en rouge, édifié en 1979 à Tomok (voir note 20) et copié sur le célèbre monument reproduit plus loin (fig. 131). Les chaises de pierre datent de 1950, les deux statuettes au tout premier plan à gauche (deux *pangulubalang*, voir fig. 167) sont les seules sculptures anciennes du groupe. (Novembre 1980)

122. Sarcophage (couvercle sans cuve) ou «pseudo-sarcophage» de Raja Pabalubis Manurung, le long de la route conduisant aux chutes de l'Asahan, à Lumban Kuala (4 km env. de Porsea). (Septembre 1978)

123. Groupe de tombeaux en ciment comprenant au premier plan le sarcophage de pierre ancien de Mula Raja Si Gurgur, au-dessus de Buntu Raja sur la côte sud du lac Toba. (Novembre 1980)

123

Un autre mégalithe reproduit par Tichelman[53], que j'ai retrouvé avec peine, est lui aussi protégé par des fils de fer barbelés, une défense indispensable contre le bétail et surtout les jeux des enfants: c'est celui de Huta Raja, dans le district de Lumban Suhi Suhi, à quelques kilomètres au nord de Pangururan. Fait inhabituel: il se trouve toujours au milieu du village (fig. 129). Il appartient à la *marga* Simarmata, dont un vieillard dit que c'est le village d'origine *(huta parserahan)*, ce qui signifierait que la maison du chef, actuellement inhabitée, derrière le sarcophage sur notre figure, serait une *ruma porsantian*. Malheureusement, le chef et sa famille sont partis s'établir en ville, et personne ne désirait prendre la responsabilité de me faire visiter sa demeure.

Dans ce village un détail mérite d'être noté, en rapport avec l'observation de plusieurs auteurs, selon lesquels des sacrifices humains étaient indispensables, jadis, lors de la fondation d'une maison noble. Devant la maison du chef de Huta Raja, se trouve une pierre arrondie, posée sur quatre petites pierres comme un dolmen en miniature enterré à demi dans le sol, le tout encerclé de fils de fer barbelés. J'allais demander le pourquoi de ce monument, quand on remarqua mon intérêt. Spontanément on m'expliqua qu'une jeune fille, originaire d'une autre *marga*, a jadis été sacrifiée là, pour que son esprit, sa *begu*, veille sur la maison...

Le monument de Huta Raja appartient au groupe des sarcophages à cuve haute, qui semblent moins anciens que les sarcophages bas (fig. 130). Les contours adoucis de l'énorme tête de *singa* placée à l'avant de la tombe, comme les yeux protubérants, font penser au petit sarcophage du groupe célèbre de Tomok (fig. 130), incontestablement très archaïque, sans que l'on puisse avancer de date, et qui se trouve à quelques mètres du grand tombeau tant de fois photographié (fig. 131 et 132), lequel ne partage avec les deux monuments précédents que ses cornes aplaties, plaquées sur le crâne (notes 37 et 48).

L'impossibilité de procéder à un classement régional des styles reste pour l'instant totale (note 49), et elle s'illustre avec deux tombeaux procédant d'une même conception, celui de Lumban Si Binbin, près de Porsea (fig. 133); en Uluan, et celui de Si Alangoan, au-dessus de Si Tungkir, dans le nord de Samosir, district de

124. Tombeaux de Simbolon photographiés par Tassilo Adam dans le premier quart de ce siècle. Celui de gauche a été restauré et peint (voir fig. 125). (Royal Tropical Institute, Amsterdam)

125. Sarcophage de Raja Ompu Silo Simbolon, au nord de la route Nainggolan-Pangururan qui s'écarte un peu de la côte à la hauteur du port de Simbolon. C'est l'un des deux sarcophages jadis photographiés par Tassilo Adam. (Novembre 1980)

124

125

Parbaba (fig. 4, 134 et 135) (note 50). L'un et l'autre présentent une cuve trapézoïdale sur laquelle est posé un couvercle épais, sans que la tête du *singa* forme une saillie, étant simplement gravée en faible relief. Dans le premier des deux, cette tête fait partie de la cuve et les cornes (faiblement indiquées), gravées sur le couvercle. Dans le deuxième, on voit les gros yeux ronds sculptés sur le couvercle, le nez et la bouche qui devaient se trouver sur la cuve ayant disparu, à la suite d'une réfection ancienne en ciment.

Malgré les rares motifs qui ornent l'arrière du sarcophage de Si Alangoan (fig. 135), nous nous trouvons en présence de deux monuments semblables par la conception et la décoration, qui s'opposent au «pseudo-sarcophage» de Raja Parongi Manurung (fig. 136) (note 51), géographiquement proche du tombeau de Lumban Si Binbin. Si je parle de «pseudo-sarcophage», c'est que le monument en question n'a pas de couvercle qui permette d'y déposer des ossements. De deux choses l'une: ou bien c'est une simple pierre funéraire (et les restes de Parongi se trouvaient placés à proximité dans une urne ou un récipient inconnu), ou bien il s'agit (moins probablement) d'un épais couvercle de sarcophage, dont la cuve s'est enfoncée dans le sol, si elle n'a pas tout simplement disparu. Pour le tombeau de Raja Pabalubis, proche (fig. 122), c'est à mon avis cette deuxième hypothèse qui est vraisemblable.

Le monument de Parongi, d'une grande simplicité, est remarquable par son ancienneté autant que par l'économie des moyens employés par le sculpteur pour rendre l'image ébauchée de l'animal-protecteur, le *singa*. La courbure du cou et l'accolade dessinée par la mandibule témoignent d'un sens du rythme remarquable, plus souvent présent dans les sculptures karo que chez les Toba, où le raffinement se mue fréquemment en joliesse, au détriment de la vigueur.

Il est impossible de savoir si les sarcophages typiques des environs du lac Toba et de Samosir (présentant la forme d'un *singa* dont le tombeau lui-même serait le corps et dont le concept s'apparente à celui des mortiers de pierre et aussi du *pandingdingan*, la poutre maîtresse des maisons, voir fig. 68 bis) étaient répandus

126. Arrière du sarcophage de Raja Ompu Silo Simbolon. (Novembre 1980)

127. Monument funéraire moderne de Pansur Duggul, près de Simbolon, composé de trois sarcophages sur un vaste socle. Le sarcophage du centre est peut-être un monument plus ancien, remployé. A l'arrière-plan, les falaises de la côte continentale, face à Simbolon. (Novembre 1980)

R.OR. SILU . SIMBOLON
1.Br.SINAGA
NIOLINA 2.Br. NDINGGOLAN.
3.Br.MANIK.
ANAKNA:

126

ROTRADJA

127

dans tout le pays toba. On connaît le fameux tombeau de Aek Godang, photographié par Voorhoeve, qui se trouve entre Dolok Sanggul et Barus et qui est très semblable à celui de Tomok, quoique beaucoup plus orné. Mais il existe près de Tarutung (vallée de Silindung), où je ne suis allé qu'une fois, un ancien sarcophage, vieux d'environ 200 ans (fig. 141), dans le village de Lumban Pagaran. Son aspect est inhabituel: la tête du monstre se trouve à l'avant du couvercle et possède deux longues oreilles qui se transforment en bras et s'appuyent sur une tête de *singa* très simplifiée. Ce sarcophage s'apparente à celui de Lumban Si Binbin, en ce sens que le couvercle ne porte aucune décoration.

Je me contenterai de mentionner ici les urnes ressemblant à d'énormes pots de pierre au couvercle conique, dont la confection semble avoir été restreinte à Samosir et aux régions toba riveraines, bien qu'il s'agisse d'un type de monument funéraire répandu en de nombreuses régions de l'Asie du sud-est. Je n'ai pu retrouver les magnifiques urnes reproduites par Schnitger[46, pl. XIX] dont le couvercle est surmonté d'un personnage. Outre celles que j'ai citées plus haut (fig. 61 et 62), j'en ai vu notamment à Pansur (près du grand tombeau aux trois sarcophages), à Si Alangoan (à côté du sarcophage de pierre des fig. 134 et 135), dans l'îlot de Pulo Pasir à un jet de pierre de Tolping (note 52), à Tolping même (où on les a incorporées à des monuments en ciment chrétiens, comme le montre la fig. 137, lors de l'édification d'un ensemble de tombeaux destiné à recueillir les restes de notables de la *marga* Silalahi, *marga raja* de Tolping), mais je n'en ai rencontré aucune dans la plaine fertile des environs de Porsea-Balige (note 53). Enfin, il en existe une quadrangulaire à Si Alangoan (fig. 4).

Je n'ai pas visité la région de Sihotang, près du Pusuk Buhit, non loin de Harian Boho, la patrie de Sitor Situmorang. Anthony Pardede s'y est rendu à ma demande (note 54). Dans un des sept hameaux de cette vallée, il a trouvé une urne de forme simple (village de Lumban Tonga Tonga, Sihotang), très semblable à celle que l'on voit sur la fig. 137, non peinte, et dans un autre village, Lumban Pangaloan, il a vu le magnifique sarcophage (fig. 138) déjà publié par quelques auteurs avant la guerre, que mon fils Gabriel a photographié.

128. Sarcophage de Huta na Godang (*marga* Parhusip) près de Nainggolan, au sud de Samosir. (Novembre 1980)

129. Sarcophage de Raja Ompu Bontor, (*marga* Simarmata) à Huta Raja, dans le district de Lumban Suhi Suhi, près de Parbaba, au nord-ouest de Samosir. (Septembre 1978)

128

129

130

131

132

130. Ancien sarcophage à Tomok (*marga* Sidabutar), tout près du grand tombeau reproduit ci-après. Au contraire de ce dernier, le couvercle n'occupe pas toute la longueur, comme c'est aussi le cas à Simbolon (fig. 125). (Février 1980)

131. Célèbre sarcophage de la *marga* Sidabutar à Tomok. On raconte que le personnage sous la bouche du *singa* serait un mercenaire venu d'Aceh et que la femme à l'arrière du couvercle serait l'épouse du défunt. La tête de cette femme semble sculptée dans une pierre différente et rapportée. (Février 1980)

132. Sculpture se trouvant à l'arrière du couvercle du sarcophage précédent, à Tomok. Elle représente une femme tenant devant elle une coupe (sans doute un *paranggiran*, récipient pour le rite de l'eau purificatrice à base de citron, *unte pangir*). Cette effigie rappelle la femme-médium *(hasandaran)* qui s'asseyait sur le bloc qu'on allait sculpter et psalmodiait durant son transport, pour rendre l'entreprise plus facile. (Février 1980)

133. Ancien sarcophage de la *marga* Sitorus. Son propriétaire est le chef du village voisin de Lumban Si Binbin. Le monument est orienté est-ouest, tournant le dos au lac lointain (comme le «pseudo-sarcophage» de Raja Pabalubis, éloigné de quelques kilomètres) (voir fig. 122). Au contraire du tombeau de Si Alangoan (fig. 134, 135), les yeux du *singa* sont sculptés sur la cuve et non sur le couvercle du sarcophage. (Février 1980)

133

Une vision assez rare aujourd'hui, est celle des cercueils de bois sous l'auvent, derrière une maison ou contre son flanc (fig. 139) ou sous un *sopo*. Ayant présente à l'esprit l'observation de Winkler[66, p. 131] (note 55), j'étais évidemment curieux de savoir si ces cercueils (j'avais vu le premier à Lumban Pea, tout près de Parapat, en 1974) étaient occupés ou vides. Partout, toujours, on m'affirmait que les morts étaient immédiatement mis en terre, et que ces bières avaient simplement été confectionnées à l'avance, sur la demande d'une personne âgée et prévoyante.

C'est donc avec un intérêt particulier que j'ai photographié un cercueil posé sur un petit échafaudage spécial et soigneusement enveloppé de deux pièces d'étoffe, le long du flanc droit d'une maison de l'ancien village de Huta Gaol (*marga* Manurung), à 22 kilomètres de Parapat en direction de Porsea (fig. 139). Une première personne déclarait que cette bière était vide, mais plus tard quelqu'un d'autre affirma qu'il y avait là des ossements attendant leur transfert, ce qu'il m'était difficile de vérifier.

La cérémonie de Tomok (voir p. 114), faisant suite à la confection d'un grand sarcophage de pierre, montre assez que le transfert des ossements est toujours pratiqué pour les nobles. Winkler[66, p. 132 et 133] explique comment l'on ôte les restes du chef du *sopo* où son corps s'est désintégré durant un an et comment l'on doit déterrer les os des ancêtres de ce chef pour placer le tout, soit dans une tombe collective à l'entrée du village, soit dans un grand sarcophage à «tête d'éléphant», soit dans une petite maison *(sopo pasogit)* ressemblant à un grenier à riz en miniature.

Je ne crois pas qu'il existe encore de *sopo pasogit*, ni de *joro* (petite «maison d'esprit» construite au-dessus d'une tombe) en pays toba. Mais le vieux *guru* Karel Sibuea affirmait avoir vu édifier un *joro* il y a une vingtaine d'années encore. Malheureusement, disait-il, c'étaient des constructions légères, et on ne les réparait jamais.

134 et 135. Sarcophage de Si Alangoan, près de Si Tungkir (nord Samosir), où reposent les restes de chefs Sihaloho. La statuette humaine assise au milieu du couvercle est décapitée. Le motif du crâne de taureau sur l'arrière de la cuve est tout à fait singulier. (Février 1980)

136. Tombe de Raja Ompu Parongi Manurung, découverte par hasard le long d'un sentier, dans un sous bois, près du village de Banjargganjang, le plus au nord des quatre hameaux qui forment l'agglomération de Lumban Kuala, près de Porsea. Raja Parongi serait l'ancêtre à la onzième génération du chef actuel. (Septembre 1978).

134

135

136

Dans la région de Parbaba (nord Samosir) se trouveraient encore aujourd'hui de curieuses huttes, ressemblant absolument aux «maisons des esprits masculins» des Ngada de Florès, d'après le dessin de F.H. Silalahi, confirmant les dires d'autres informateurs: un toit conique en chaume, surmonté d'une petite pierre plate, supporté par un poteau en bois brut. Cet édifice, qui serait nommé *joro* ou *tungkup bale pasogit* aurait pour fonction de protéger les plantations des voleurs et des vandales. Il ne semble pas qu'il ait servi à des fins funéraires. J'ajoute que lors de mon passage dans la région de Parbaba, je n'ai rien vu de tel, mais j'ignorais alors l'existence de ces *joro* et je ne les ai pas recherchés.

On trouve fréquemment, en Uluan, des tertres funéraires, des tombes à l'entrée des villages (fig. 140). Elles sont toujours entourées d'une barrière légère en roseaux; parfois, c'est un bambou placé horizontalement sur lequel on fixe des franges de feuilles de palmes (note 56). Sur le tertre se trouvent invariablement des plantes sacrées, dont la principale fonction est de chasser les esprits malveillants. Outre la citronnelle (lemon grass), et des arbrisseaux que je ne connais pas, ce sont les cordylines rouges ou jaunes qui prédominent (note 57).

Maintes fois, j'ai entendu appeler ces tombes: *tambak,* bien que l'on m'ait affirmé que l'on y avait enseveli un cadavre, et non des ossements. Autrefois, l'appellation *tambak* était réservée à des buttes, souvent entourées d'un mur de pierre, dans lesquelles on plaçait les crânes et les os longs lors du «second enterrement». Winkler en parle[66, p. 133] et F.H. Silalahi le confirme. Une photo des archives de l'Institut royal des Tropiques à Amsterdam montre un tel tertre, sur lequel est posée une tête en pierre assez grossièrement sculptée, sans qu'aucune plante sacrée n'y soit plantée. J'ai montré ce document à plusieurs anciens dans les villages: plusieurs d'entre eux y ont reconnu sans hésiter un *tambak.*

Quand un village est abandonné, les cordylines cherchent la lumière dans le sous-bois qui croît rapidement, et signalent de loin la présence des vieilles tombes abandonnées, comme celle du lignage Sitorus qui occupait jadis le village de Lumban Bagasa, dont les toits émergent d'une jungle dense (fig. 142) et s'écrouleront quand des rabatteurs s'aviseront de s'emparer des sculptures des façades (fig. 143) et en scieront les planches (note 58).

137. Groupe de monuments funéraires de la *marga* Silalahi à Tolping dans le nord-est de Samosir (*marga raja* actuelle: Siallagan). On remarquera l'ancienne urne réutilisée, peinte en rouge et placée à l'arrière du tombeau se trouvant au deuxième plan. (Février 1980).

D'après les indications qui m'ont été données, l'enterrement d'une personne de qualité n'est jamais définitif, tant que les ossements ne sont pas placés dans un monument prestigieux, un de ces *simen* que j'ai montrés auparavant (note 59). Mais encore faut-il que le mort ait suffisamment de descendants, et que ceux-ci aient les moyens de payer la construction. Quant à la question de savoir s'ils accepteront de participer à cette cérémonie, il apparaît bien que tout Toba habitant le pays ne peut s'y soustraire, sous peine de se déconsidérer totalement. On m'a cité le cas de membres de la *marga* Sihaan, habitant hors de Sumatra, convertis à l'Islam, et qui ont contribué massivement au financement du hideux mausolée de Mongaraja Jura Monang Sihaan, à l'entrée de Balige.

137

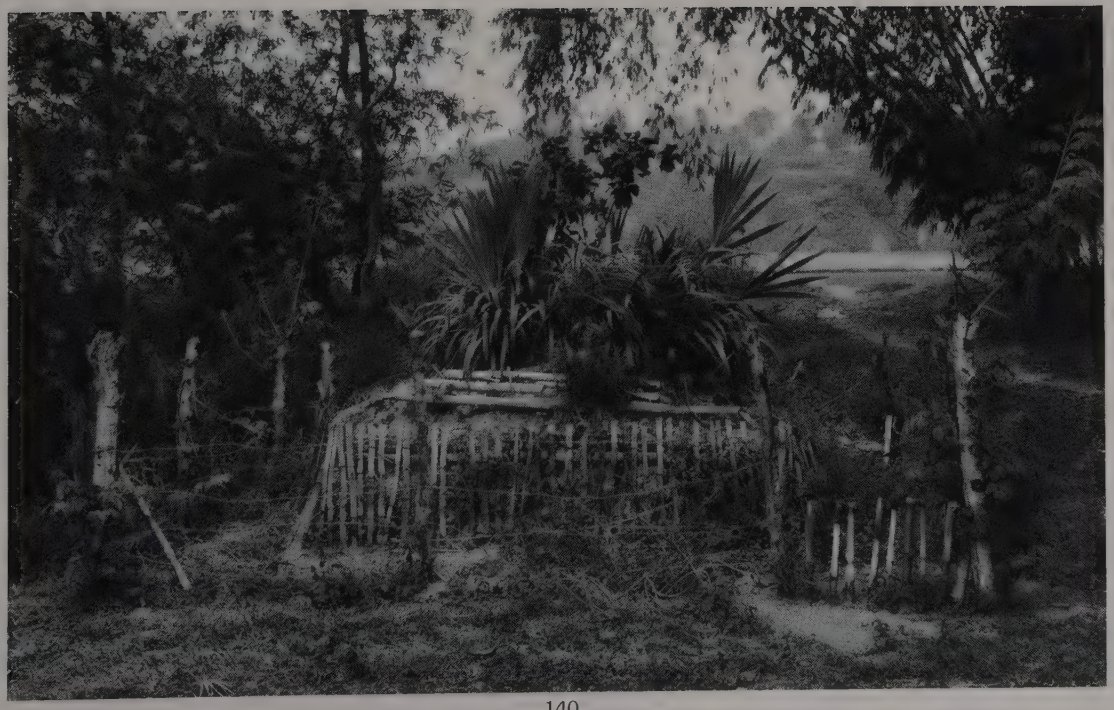
138

139

138. Sarcophage contenant les ossements de plusieurs chefs Simarmata de Lumban Pangaloan (groupe de villages de Sihotang, près du Pusuk Buhit, à 3 km de la rive du lac environ). Il a été édifié voici 10 générations (voir note 54). Sa conception est identique à celle des sarcophages de Simbolon (fig. 124). Le grand mortier de la fig. 42 se trouve à une quinzaine de mètres à droite. C'est là que la cérémonie de la danse du *bedjan* (voir *mejan*) observée par Voorhoeve en 1940, a été photographiée[62bis]. (Photo J. Gabriel Barbier-Müller, 1982)

139. Cercueil posé sur un bâti de rondins, le long du flanc gauche (en regardant l'édifice) d'une maison de Huta Gaol (*marga* Manurung). (Novembre 1980)

140. Tombe à l'entrée du village de Lumban Si Mariasonak (*marga* Sitorus), couverte de plantes sacrées et entourée de bambous (voir p. 128). (Février 1980)



140

Le transfert *(mangongkal holi-holi)* et le dépôt des ossements dépend aujourd'hui moins du prestige et de la réputation acquises de son vivant par le disparu, que de l'état de fortune de ses descendants. Les gens de condition modeste, évidemment, sont mis en terre de manière définitive.

On m'a confirmé que la confection du plus énorme des tombeaux n'a plus, aujourd'hui, d'influence sur la position occupée dans l'au-delà par l'esprit du mort; tous mes informateurs sont d'accord là-dessus. La notion de l'élévation au rang de *sombaon* (état de semi-divinité auquel pouvait parvenir un grand ancêtre) paraît être oubliée, encore que l'existence desdits *sombaon* soit bien connue et que l'on m'ait spontanément montré une sorte de grotte tapissée de fougères, près de Lagundi (côte sud-est de Samosir) (fig. 144) où réside un *sombaon* qui se transforme en serpent tous les jours à midi, et est rejoint par d'autres esprits, de telle sorte qu'à ce moment de la journée, le lieu est infesté de reptiles...

L'apparition du ciment explique la multiplication des tombes monumentales, jadis réservées à quelques puissants *raja*. Sans doute est-ce là ce qui caractérise aujourd'hui le paysage toba: la présence de monuments funéraires de toutes sortes, de toutes formes, un peu partout (fig. 145).

Mais ce chapitre serait incomplet, si je ne relatais ma visite à Si Tongkor, sur la rive sud du lac Toba. C'est une agglomération composée de plusieurs hameaux, regroupant chacun quelques maisons traditionnelles très simples, sans aucun décor (note 60).

Tous les villages de Si Tongkor ont été construits dans un paysage encombré de gros blocs de roche volcanique, fournissant un matériau commode à exploiter. L'étrangeté du paysage est renforcée par la cohabitation des morts et des vivants; entre les hameaux, sous la haute futaie, le regard bute sur des dizaines de tombes. Ces sépultures sont aménagées sur le même modèle: au chevet du mort, une dalle d'environ soixante centimètres de haut, et de dix centimètres d'épaisseur, de

141. Tombe de Datu Ompu Panonson Lumban Tobing, à Lumban Pagaran (Tarutung), l'ancêtre à la 7ème génération du propriétaire actuel. Ce sarcophage a été transporté trois fois d'un village à l'autre. Sa présence avait été jugée indésirable, des malheurs s'étant abattus sur les familles qui le possédaient. (Photo A. Pardede, 1982)

142. Les toits de Lumban Bagasa, village abandonné, émergent d'une jungle dense. (Novembre 1980)

143. Sculpture ornant une planche du village abandonné de Lumban Bagasa. Ce genre de vestige est recherché par les rabatteurs des antiquaires locaux. (Novembre 1980)

141

142

143

forme vaguement rectangulaire, est plantée. La butte est garnie des habituelles plantes sacrées, et tout autour, des pierres non taillées dessinent un rectangle de deux mètres de long sur un mètre de large (fig. 146 et 147). Certaines tombes sont «pauvres»: le mort se contente de la dalle plantée au chevet et d'une butte de terre. D'autres sont «riches»: la tombe cernée de gros blocs occupe le centre d'un enclos circulaire d'environ dix mètres de diamètre, bordé par un muret de pierres brutes.

Toute l'agglomération de Si Tongkor se distingue par ses murs formés de rochers à peine équarris (ce qui est aussi le cas des villages de la région de Sihotang, voir fig. 42 et note 54), contrastant avec le raffinement apporté dans l'ajustement des pierres propre à d'autres villages, comme Ambarita (fig. 148), où l'on a poussé la coquetterie jusqu'à sculpter dans un énorme bloc un escalier (fig. 149), dont on se plaît à imaginer qu'il desservait jadis la maison magnifiquement décorée d'un chef de haute naissance, et non une modeste demeure comme aujourd'hui.

J'ai cherché à savoir si certains ossements contenus dans les sépultures de Si Tongkor étaient susceptibles d'être transférés dans un caveau plus prestigieux, où s'il s'agissait d'un enterrement définitif? Je n'ai pas obtenu de réponse très sûre. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas d'importants tombeaux dans les environs. A ma première question, plusieurs personnes m'ont aussitôt parlé du *parholian* (on utilise ce mot, ce qui est rare) situé sur les hauteurs, près de Huta Buntu Raja (voir fig. 123) (note 61), loin de leur territoire ancestral. Ils considèrent visiblement ce monument comme extraordinaire et s'il y avait un tombeau de pierre plus près, je crois que l'on s'en vanterait. Mais évidemment, non loin du village, on trouve les *simen* habituels de forme modeste et en petit nombre.

144. Grotte tapissée de fougères, au bord du lac Toba, près de Lagundi (côte sud-est de Samosir), lieu de résidence d'un *sombaon*, esprit d'un ancêtre de haut rang (voir p. 134). (Novembre 1980)

145. Le flanc sud du Pusuk Buhit, montagne sacrée où Si Raja Batak, le premier ancêtre, fonda le village originel. On voit ici plusieurs tombes en ciment *(simen)*. (Février 1980)

146. Tombe près du village de Si Tongkor (*marga* Aritonang, côte sud du lac Toba). (Novembre 1980)

147. Les sépultures de Si Tongkor sont aménagées sur le même modèle: au chevet du mort, une pierre d'environ 60 cm de haut, vaguement rectangulaire, et tout autour, des moëllons non taillés. (Novembre 1980)

148. Murs de soutènement du village d'Ambarita (Samosir). Il existe une *marga* Ambarita, mais la *marga raja* est Siallagan. (Octobre 1978)

149. Escalier sculpté dans un énorme bloc, dans le village d'Ambarita. (Mars 1974)

144

145

146

147

148

149

# STATUAIRE DE PIERRE

La plupart des auteurs répètent la leçon de Winkler[66, p. 133]: «Les Batak ne connaissent pas d'effigies d'ancêtre, en dehors des *debata idup* (note 62). On conservait ces statuettes de petite taille dans la *ruma porsantian* du lignage ou de la *marga*, où des offrandes leur étaient faites». Warneck[63, p. 107] est plus nuancé, quand il dit: «Des statues humaines (effigies d'ancêtres), souvent juchées sur un cheval, sont placées sur les tertres funéraires».

On peut donc admettre que les Batak, à l'inverse des Niassiens par exemple, ne confectionnaient pas de statuettes en bois représentant des défunts; mais pour ce qui est de la statuaire de pierre, les choses sont moins claires[55]. Certains spécialistes ont supposé que la fonction protectrice de certaines effigies d'ancêtres avaient pu les faire confondre avec les statues incorporant un *pangulubalang*, un esprit agressif. Mais il apparaît comme indiscutable que les statues équestres du pays pakpak (fig. 150), comme celles de l'ouest du pays toba (fig. 151) et celles de la région du lac, qui ont certainement été copiées sur les premières (fig. 152 et 153), commémorent un chef décédé, parfois représenté avec son épouse (note 63).

Les plus remarquables de ces monuments sont ceux qui ont été découverts et photographiés avant la guerre déjà, dans la région de Salak (Daïri), en pays pakpak. Plusieurs se trouvent toujours en place en 1981 et les indigènes affirment qu'il en existait jadis dans 28 villages des environs de Salak, mais que presque tous ont été détruits. Un de ces cavaliers mutilés, sans tête, a été amené à Sidi Kalang, chef-lieu le plus proche, et placé sur un socle.

Ceux qui sont reproduits ici (fig. 150) se trouvent dans le hameau de Panang-

galan et appartiennent au nommé Nery Bancin, descendant du Raja Dehel Bancin qui est représenté avec sa femme sur l'un des monuments (voir note 68).

Les ossements des notables et chefs pakpak à qui une telle statue était consacrée étaient incinérés, parfois plusieurs années après leur mort, et leurs cendres étaient enfermées dans une urne de pierre à côté des cavaliers (information donnée à A. Pardede par le chef Gambur Manik).

Je mentionnais plus haut les cavaliers de pierre (cette fois-ci la monture est indiscutablement un éléphant) qui ont été repérés jadis près de Sibolga, porte du pays toba sur l'océan Indien. Le chef toba est ici seul sur sa monture et sa femme (?) se trouve non loin de lui. Entre les époux, on voit l'effigie d'un oiseau à la tête cassée, un calao (*onggang* en toba), symbole de noblesse, mais qui a peut-être ici une signification et une fonction ignorées (fig. 151) (note 64).

Nul ne sait quelle parenté existe entre ces vénérables sculptures et l'étrange monument que l'on peut voir sur la place du village de Huta na Godang, dans le district de Muara (fig. 152), où se dressent deux statues peinturlurées qui représentent le fondateur du village, ancêtre du lignage local de la *marga* Siregar, et sa femme. Ces sculptures en pierre tendre, rebarbouillées il y a peu de temps, sont, selon mes informateurs, celles qui figurent (non finies) sur une ancienne photographie des archives du musée d'Amsterdam (fig. 153) que j'avais sur moi et que je leur montrais. Les indigènes prétendent que ce fignolage est récent, mais les statues ont déjà été reproduites sous leur forme actuelle en 1938[56, fig. 10].

Je n'ai pas vu le cavalier situé entre Balige et Tarutung, lui aussi «moderne», que reproduit Bartlett[6, pl. 23]: c'est une œuvre qui s'apparente aux monuments de Muara par la gaucherie de l'exécution, mais qui est intéressante parce qu'unique dans la vallée de Silindung. Au contraire, le cavalier et sa compagne qui ont été photographiés à Lobu Tolong[45, pl. 85, fig. 16] ne sont que des copies des statues de Muara.

A ma connaissance, aucune statue équestre en pierre représentant un chef défunt n'a été conservée en Uluan et en Asahan, et on n'en a pas signalé dans le pays

150. Cavaliers de pierre, propriété du clan Bancin, aujourd'hui nommés *mejan*, dans le village de Panangalan, à 4,7 km de Salak (Daïri). Les villageois actuels considèrent la monture comme un éléphant. Ils ne peuvent en évaluer l'âge. (Photo A. Pardede, 1981)

150

151

152

151. Groupe de statues de pierre dans le village de Pageran Ri, près de Sibolga, avant 1939 (voir p. 142). (Photo d'après Schnitger[45, pl. 83, fig. 7])

152. Monument érigé sur la place du village de Huta na Godang (district de Muara) représentant le fondateur du village (ancêtre du lignage local de la *marga* Siregar) et sa femme. Ces sculptures d'apparence moderne ont au moins une cinquantaine d'années d'âge. (voir p. 142). (Novembre 1980)

153. Cette photo représentant les sculptures en pierre tendre de Muara non-terminées est tirée des archives du Royal Tropical Institute à Amsterdam. (Photo non datée)

153

karo où le thème de l'homme à cheval sur un *singa* (ou un autre quadrupède) est extraordinairement populaire, ornant une quantité de bâtons magiques, de couvercles de pots, etc. On peut penser que de tels monuments ont existé, puis disparu. Ils étaient, en effet, présents au Simalungun et le petit musée de Pematang Siantar conserve encore une très ancienne sculpture, dont la fonction est inconnue et qui représente un personnage sans tête sur un animal massif, étrange (fig. 154).

Dans l'île de Samosir, les statues équestres sont absentes. On y constate la seule présence de sarcophages géants et de statuettes magiques *(pangulubalang)*. Avant de décrire ces dernières, on accordera une mention particulière aux nombreux monuments qui font l'admiration des touristes visitant le village d'Ambarita (note 65). On voit là des personnages assis, formant un seul bloc avec leur siège de pierre (fig. 155), d'autres qui sont assis sur des sièges rapportés (fig. 157) et enfin d'autres qui sont debout sur une sorte de socle (fig. 156).

Toutes ces sculptures ont des formes molles, suspectes pour le regard du connaisseur, en dépit de leur surface constellée de lichens du meilleur effet. On les rapproche immédiatement de statues décadentes dont on connaît exactement l'âge, comme celles qui entourent le tombeau des Situmorang sur les hauteurs dominant Dolok Martahan, déjà mentionné, et qui datent de 1927 (fig. 158). Ce sont les mêmes contours arrondis, le même manque d'expression dans ces visages qu'un nez, une bouche, des yeux ne parviennent pas à animer. Et dans les deux cas, l'on retrouve le thème du personnage assis sur une chaise de pierre, de telles chaises étant aussi trouvées seules à Ambarita et à Tomok (fig. 159), alors que dans l'île de Sibandang (ou Simandang), elles sont en ciment (fig. 160), et ne peuvent tromper personne.

C'est F.H. Silalahi qui m'a donné la clé de l'énigme. Ces chaises à dossier rectangulaire, que l'on nomme *partokuan,* n'appartiennent pas à la tradition toba. Elles reproduisent des sièges européens. Celles de Tomok (fig. 159) ont été sculptées en 1950 à l'imitation de celles d'Ambarita, dont la confection est due à l'initiative du *kepala negeri* Hendrick Siallagan, avant la Deuxième Guerre mondiale.

154. Ancienne sculpture du Simalungun (lieu de découverte inconnu), conservée dans la cour du petit musée de Pematang Siantar. Elle a déjà été reproduite par Tichelman et Voorhoeve[56, fig. 10]. (Février 1980)

155. Près d'Ambarita, ancien tombeau accompagné de sculptures en pierre dues au talent de Hendrick Siallagan (1936-38), représentant des tables, des personnages assis sur des chaises, etc. (Septembre 1978)

154

155

Siallagan, un ami de Silalahi, décida d'embellir son village, après avoir constaté l'intérêt des étrangers pour le beau mausolée de pierre que l'on voit à l'arrière-plan de la fig. 155. Entre 1936 et 1938, il sculpta lui-même toutes les statues que les touristes admirent aujourd'hui (fig. 157) baptisant *pangulubalang* celle qu'il plaça près de l'entrée du village (fig. 156).

Le terme *pangulubalang* est, dans ce cas, vidé de son sens, puisqu'il désignait l'esprit d'une victime humaine, tuée après qu'elle ait juré d'obéir dans l'au-delà au magicien, au *datu* qui se servait de certaines parties de son corps pour confectionner le *pukpuk*, principal composant du *pagar si biangsa* (ou *si biaksa*), dont on insérait une parcelle dans les figurines de bois, de pierre, comme dans les fameux bâtons magiques sculptés (note 66).

Les vieilles gens sont unanimes à dire que les *pangulubalang* de pierre en pays toba étaient placés à l'entrée du village, et qu'ils avaient la fonction générale de prévenir les attaques des ennemis. Aujourd'hui, ils n'ont plus qu'une fonction protectrice assez vague (fig. 162). On disait d'eux qu'ils pouvaient produire une fumée intense, cachant ainsi le village, et on leur attribuait bien d'autres performances de ce genre (note 67). Obéissant à son maître, l'esprit *pangulubalang* était capable de toutes les méchancetés. Comme il était doté d'une personnalité connue de loin à la ronde (en général son nom indiquait sa spécialité, et rappelait le patronyme de la victime humaine qui avait permis sa création), on fabriquait des fétiches protecteurs pour se garder de tel ou tel *pangulubalang* (voir Bartlett[4, lég., pl. 16]). Logiquement, une cavité devait être pratiquée quelque part dans la statue, pour insérer la charge magique fabriquée avec la dépouille de la victime. Mais cette charge pouvait également être enterrée dans le sol, dans un récipient adéquat, près de l'effigie en question, de telle sorte que l'absence de cavité n'indique pas que l'on a affaire à une autre sorte d'image.

La plupart des statues de pierre offertes sur le marché des antiquités du nord de Sumatra sont des *pangulubalang* (fig. 161). Bien que ces sculptures, de facture médiocre, soient apparemment assez nombreuses, ce ne fut qu'à mon dernier

156. Grande statue à l'entrée du village d'Ambarita, faussement nommée *pangulubalang*. Elle a également été sculptée par H. Siallagan et n'a jamais été l'objet d'un sacrifice humain, évidemment. (Septembre 1978)

157. Autre sculpture réalisée par H. Siallagan. (voir p. 146). (Septembre 1978)

158. Statue tardive, faisant partie d'un groupe de quatre, disposées autour du tombeau de pierre édifié en 1927 sur les hauteurs de Dolok Martahan, dans l'est de Samosir. (Septembre 1978)

156

157

158

voyage, en novembre 1980, que j'eus personnellement la chance de rencontrer des *pangulubalang* encore en fonction (note 68). Certes, on peut s'étonner que des fétiches liés à un aussi sanglant souvenir aient été épargnés par les missionnaires, puis par les prêtres chrétiens batak, mais on doit bien admettre l'évidence: quatre des cinq hameaux groupés autour du port de Muara, au fond du golfe du même nom, sont protégés aujourd'hui encore par des *pangulubalang*.

Le premier de ces hameaux, dont la *marga raja* est Sianturi, se trouve près du rivage, face à l'île de Sibandang (note 69) et se nomme Sitiotio Untemungkur. Il est situé au sud d'une petite colline. Là, à l'orée des fourrés, les habitants à qui j'avais montré la photographie du cavalier non-terminé (fig. 153), ont dégagé deux statuettes de pierre, enfouies sous la végétation, afin que je puisse les photographier (fig. 163). Il est inutile de préciser qu'à aucun moment je n'avais prononcé moi-même le mot *pangulubalang*, puisque j'étais à la recherche d'un cavalier de grandes dimensions.

Non seulement ce mot est utilisé dans toute la région pour nommer les gardiens de villages, mais un homme assez jeune (une quarantaine d'années) a attiré mon attention sur le trou carré ménagé dans la poitrine des statuettes, disant qu'on plaçait une substance magique à cet endroit (note 70). L'homme et ses congénères ne savaient pas si les statues de Sitiotio Untemungkur possédaient un nom propre, ni combien de *sundut* on devait compter pour connaître leur âge. Par contre, ils m'apprirent que plusieurs hameaux avaient de tels gardiens, et que parmi ceux-ci, certains portaient des noms.

De toutes façons, nous devions nous rendre à Huta na Godang pour voir le grand cavalier peint et sa compagne (fig. 152). Or, les villages mentionnés sont dans la même forêt, plus haut, plus loin de la mer (note 71), et n'abritent que deux ou trois familles chacun, leurs maisons étant très pauvres (note 72).

Partis de la vaste place de Huta na Godang, nous suivîmes donc un sentier qui nous amena en quelques minutes à Balian ni Guru. Au nord des habitations,

159. Sièges de pierre *(partokuan)* à Tomok. Malgré leur air antique et les lichens qui couvrent la surface de la pierre volcanique dure, ils ont été sculptés en 1950 dans un but décoratif. (Novembre 1980)

160. Demi-cercle de sièges en ciment, en face du cimetière qui se trouve près du débarcadère donnant accès au village de Lumban Sibandang (*marga* Si Gurgur) sur l'île de Sibandang, en face de Muara. (Novembre 1980)

159

160

regardant vers l'est (comme les autres statuettes dont la description va suivre) se trouve le premier groupe de «fétiches-protecteurs», en pleine forêt. Ils sont renversés sur le sol, entre les racines de l'arbre qui les abrite.

Une femme se précipite, aidée par des enfants. Personne ne témoigne de respect exagéré pour ces gardiens dont tout le monde connaît la présence familière, et chacun les tripote à l'envi. Ils sont maintenant redressés, appuyés contre des cailloux non taillés (fig. 164). Le matériau semble être une sorte de grès: il faut savoir qu'on a voulu lui donner une forme humaine pour retrouver celle-ci; quant au morceau de pierre visible à droite de la photo, il n'a jamais été façonné. On m'explique que c'est un «compagnon des statues». En tous cas, on le remet à sa place avec beaucoup de précision... Là non plus, les *pangulubalang* n'ont de nom ni d'âge connus. De plus, ils ne présentent pas de cavité destinée au *pukpuk*, creusée dans leur poitrine.

Nous nous rendons ensuite au deuxième hameau, en empruntant ce qui ressemble à une petite route empierrée (celle qui conduit à Balige et figure sur quelques cartes) et nous bifurquons à droite à la hauteur d'un *simen* de bonne taille. Cette fois, c'est un véritable monument mégalithique qui m'attend dans le sous-bois (à l'est des habitations de Lumban Tingka-Tingka): un socle trapézoïdal formé de gros moëllons bruts supporte deux petites statuettes, elles-mêmes protégées par une dalle plate d'environ un mètre de large (fig. 165). L'ensemble porte le nom de *paingga ni huta* (protecteur du village). Un parent du propriétaire récite les noms de ses propriétaires successifs depuis son érection. Pour une fois, toutes les personnes présentes sont d'accord: ce sont cinq générations, cinq *sundut* que l'on compte ainsi, ce qui montre que des sculptures ayant un caractère stylistique très archaïque étaient confectionnées à l'époque où l'on produisait des monuments aussi sophistiqués que le sarcophage d'Aek Godang, ou celui de Tomok.

161. Ancienne statue en pierre qui m'était proposée lors de mon premier voyage à Sumatra, par un antiquaire de Médan. D'après ce dernier, elle aurait été trouvée en pays pakpak. Noter les crocs saillants, comme dans la sculpture de la fig. 162. Le petit cavalier à droite est une falsification (voir fig. 185). (Mars 1974)

162. Statue de pierre volcanique représentant un personnage accroupi, avec des crocs saillant hors de la bouche. Conservée dans le village de Kecupak II, près de Salak (Daïri), ce *pangulubalang* féroce appartient à un notable pakpak: Dagang Manik (82 ans). Selon celui-ci, elle a été confectionnée par son ancêtre, Guru Panggana Manik, dont environ 22 générations le sépareraient. La *marga* Manik est d'origine toba (voir note 68). (Photo A. Pardede, 1981)

162

Le troisième hameau se nomme Lumban Partokuan Batu. Jusqu'à présent, j'avais vu des fétiches par paires; ici, la statuette (toujours à l'est du village et regardant vers l'est) est solitaire, couverte de mousse et prise dans la grosse racine d'un arbre comme dans la tentacule d'une pieuvre (fig. 166). La famille Siregar-Lali (c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, les étrangers disant: Si Lali) de ce hameau déclare que le nom du *pangulubalang* est *parsadaan*, c'est-à-dire «appartenant à la communauté».

Les deux Sianturi de Sitiotio Untemungkur, qui m'ont accueilli quand j'ai débarqué de mon bateau et m'ont guidé sans hésitation pour cette visite des antiquités du golfe de Muara, affirment qu'il n'y a pas d'autres sculptures dans les villages que j'aperçois au flanc des collines conduisant doucement vers les hautes crêtes qui dominent le lac (note 73), pas plus que de maisons décorées.

Pour en revenir aux statuettes sommairement sculptées découvertes à Muara, on pourra utilement les comparer aux deux *pangulubalang* de Tomok (voir fig. 167, illustrant le chapitre suivant), que les membres de la *marga* Sidabutar habitant ce village ont disposé à côté des sièges de pierre confectionnés en 1950 et du tombeau rouge inauguré en 1979. Aux dires de F.H. Silalahi, les sculptures passablement informes de Tomok sont vieilles de neuf générations. Il ajoute que la charge magique reçue par un «fétiche» gardait son efficacité pendant sept générations et que la huitième devait procéder à un nouveau sacrifice humain, pour se procurer du *pukpuk*, et revitaliser ainsi le vaillant défenseur (note 74).

Il n'est pas audacieux de penser qu'autrefois le moindre hameau, le moindre lopin de terre où poussait quelque récolte de valeur, avait son gardien de pierre, *pangulubalang* ou simple *pagar*, sans qu'on puisse savoir quelles étaient les origines de cette coutume, tombée en complète désuétude, au contraire de la construction de tombeaux.

163. Couple de *pangulubalang* près du village de Sitiotio Untemungkur (*marga* Sianturi) dans le district de Muara. Sur la fig. 175, on voit mieux l'orifice carré pratiqué dans la poitrine de la statuette de gauche, où aurait été placée la matière magique. (Novembre 1980)

164. Deux *pangulubalang*, statuettes très érodées dont les traits humains ont presqu'entièrement disparu, qui protègent le hameau de Balian ni Guru (*marga* Siregar-Lali), dans le district de Muara. La troisième pierre, non sculptée, à droite, est désignée comme le «compagnon des statues». Ces dernières ne montrent aucune cavité où aurait pu être placée la charge magique. (Novembre 1980)

163

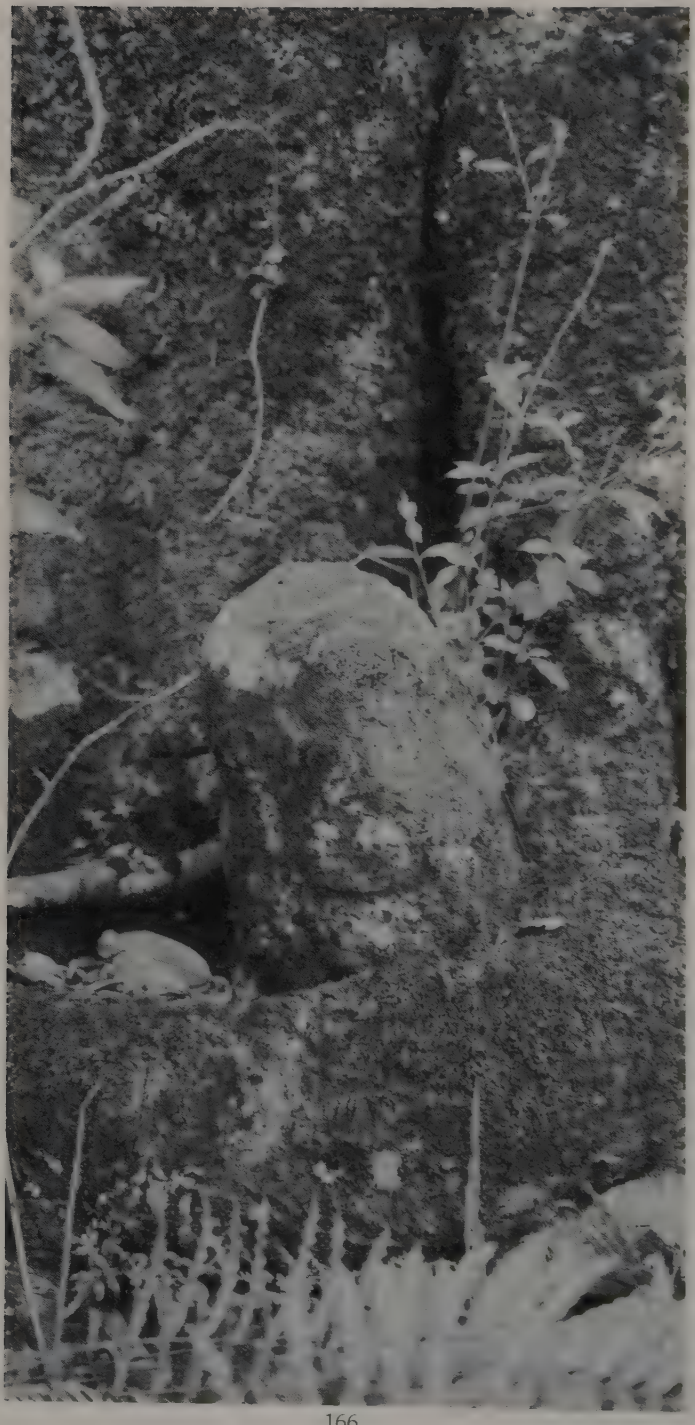
164

Il ne semble pas, malgré un respect évident pour les vestiges de leur passé, que les Toba de la région de Muara offrent encore des sacrifices à leurs fétiches de pierre, comme c'est le cas pour le *pangulubalang* des Pakpak de Kecupak, près de Salak (fig. 162, voir note 68). Quoiqu'il en soit, les uns et les autres ont à jamais cessé de sculpter la roche volcanique qui abonde autour du grand lac.

Vue sous cet angle et malgré la piètre qualité esthétique de sa production, on doit admettre que l'activité du chef Siallagan d'Ambarita, inondant son village de sièges et de statues, prolonge un chapitre de l'histoire de l'art mégalithique batak. Indépendamment de la satisfaction qu'elle apporte aux touristes, cette débauche de pierre a stimulé l'imagination des villageois, qui ont déjà inventé mille histoires pour justifier la présence de ces monuments, devenus rapidement ancestraux, sans crier gare!

165. *Paingga ni huta*, monument formé d'un amoncellement de gros blocs de pierre brute constituant une sorte de trapèze. Deux statuettes *pangulubalang* d'environ 35 cm de hauteur y sont déposées, abritées par une dalle que supportent deux blocs. Hameau de Lumban Tingka-Tingka (*marga* Siregar-Lali), district de Muara. Ce monument, vieux de cinq générations, serait donc contemporain du fameux tombeau de Tomok et l'archaïsme des statuettes résulterait de la non-spécialisation des sculpteurs, plutôt que d'une tradition stylistique (voir page 178). (Novembre 1980)

165



166

166. *Pangulubalang* près du village de Lumban Partokuan Batu (Muara) (voir p. 154). (Novembre 1980)

# UNE CURIEUSE COMÉDIE

Il est impossible de s'intéresser au peuple Batak et d'ignorer le livre fameux que Ph. L. Tobing, lui-même un Toba, a consacré à la «Structure de la croyance des Toba-Batak dans le Dieu Suprême»[57]. Waldemar Stöhr[51] s'est souvent référé à ce travail pour écrire son propre ouvrage: «Les religions archaïques d'Indonésie et des Philippines», tout en émettant des réserves et en qualifiant d'étrange le livre qu'il citait, «parce que Tobing, pour appuyer ses thèses, invoque d'un côté des théories parfaitement dépassées, et d'autre part, se libère totalement et sans scrupules, parfois presque avec dilettantisme, des méthodes traditionnelles de l'ethnologie religieuse». Mais Stöhr, dont on connaît assez l'honnêteté, adoptait avec confiance certaines conclusions de son collègue indonésien, puisque celui-ci s'était appuyé, croyait-il, «sur ses propres enquêtes dans des villages perdus de son pays».

Très intéressé par les spéculations intellectuelles de Tobing, j'avais choisi son livre comme compagnon de route lors de mon premier voyage à Sumatra, en 1974. J'étais stupéfié que dans les années cinquante, il ait pu trouver un «village reculé» (dont il ne dit pas le nom) où les *datu* adeptes de la religion ancestrale auraient accepté de le laisser photographier, lors d'une cérémonie, la danse du *tunggal panaluan,* le fameux bâton magique des sorciers-devins batak.

Avec le même intérêt, j'avais souvent regardé le dessin (face à la page 78) «made by Guru Silalahi in Tomok», représentant le *raga-raga,* l'autel suspendu que possède «every *marga,* not yet converted to Christianity», comme il le dit à la page 78.
Ce «*guru*» Silalahi était décidément un informateur de premier plan. N'était-ce

pas lui l'auteur du dessin N° 9 représentant le *bindu matoga*, le dessin octogonal tracé sur le sol pour la danse du bâton magique? Et lui encore qui livra à Tobing le texte d'une prière adressée à Pane na Bolon (p. 93-94) de même qu'un récit mythique du plus haut intérêt, expliquant comment «un certain homme nommé Tuan Sorimangaraja, fils de Tuan Sorba Dibanua reçut de Mula Jadi na Bolon, le grand dieu, l'ordre de construire un autel carré, le *raga-raga*, pour en faire le siège de Mula Jadi, qui deviendra Silaon na Bolon», etc. (p. 77-78).

Il était bien naturel que le nom du *guru* Silalahi, comme son prénom Pordinan, figurât sous le numéro XXII dans la liste des informateurs de Tobing, mais une chose me troublait un peu: le *guru* en question était désigné comme un habitant de Tomok, où le christianisme s'est installé très tôt, ce village étant situé en face de Parapat, lieu de villégiature recherché par les fonctionnaires coloniaux hollandais...

Jusqu'en 1980, toutefois, je n'avais pas de raison de douter de la survivance de la «cérémonie du bâton magique», dans ce village reculé où de si belles photographies (Tobing[57, fig. 10 à 17]) avaient été prises...

Quel flâneur pouvait penser, en quittant Tomok à pied par la petite route qui conduit au sud de l'île, que l'écriteau bien visible sur la gauche: F.H. SILALAHI, ACCOMMODATION & RESTAURANT, est celui annonçant le petit commerce du «*guru*» Silalahi de Tobing?

Plusieurs années s'écoulèrent sans que je l'apprisse. Il fallut un hasard et la curiosité toujours en éveil d'Anthony Pardede pour me faire rencontrer le *guru*. Ce dernier, qui porte allègrement ses 78 ans (en 1980) (fig. 167), ne fait pas mystère de sa conversion au protestantisme. Cet événement intervint en 1921: il avait 19 ans. Il ne prétend pas non plus avoir reçu l'enseignement d'un *datu* avant cette date.

Silalahi est un homme extrêmement intelligent, qui s'est passionné pour les croyances disparues de ses pères. Sans appartenir le moins du monde à la religion

167. Ferdinand Halasan Silalahi à Tomok en 1980, montrant à l'auteur deux statues anciennes de *pangulu-balang* transférées récemment près d'un tombeau nouvellement sculpté. (Novembre 1980)

168. Photographie publiée en 1956 par Ph.O.L. Tobing[57, fig. 10] dans son livre fameux sur le concept d'une divinité suprême chez les Toba. La cérémonie avait été organisée par Tobing lui-même, qui s'était déguisé en *datu* pour la circonstance (il est indiqué par une croix, et F.H. Silalahi par deux croix).

167

168

*malim* (qui a choisi le défunt Singa Mangaraja pour prophète, et conservé beaucoup d'éléments du *perbegu,* l'ancienne religion traditionnelle) il est très lié avec les membres de la *marga* Si Jabat qui sont des *pormalim* (ou *parmalim*), et vivent à un kilomètre environ de Tomok, dans le village de Lumban Si Jabat. Mais n'anticipons pas...

Silalahi ne se nomme pas «Pordinan». Il a été baptisé Ferdinand lors de sa conversion, et son prénom batak est Halasan. D'où les initiales F.H. de la pancarte.

Voici ce qu'il m'a raconté: en 1953, il a fait la connaissance de Tobing, qui voulait reconstituer la cérémonie du bâton magique. Avec l'aide de quelques intéressés (tous chrétiens), cette reconstitution eut lieu... à Parapat, où subsistaient alors quelques maisons traditionnelles. C'est là que furent prises les photographies déjà mentionnées. Avant ce jour, Silalahi n'avait jamais manié un *tunggal panaluan* (note 75).

On pourra se rappeler que Tobing (pp. 183-184) écrivait à propos de la fameuse cérémonie: «La description de cette danse, à laquelle nous avons assisté *personnellement,* démontre que ce festival est la représentation magico-religieuse du renouveau cosmique». Selon le témoignage formel de F.H. Silalahi, Tobing n'a pas «assisté» à cette danse, mais il l'a proprement organisée lui-même, poussant le goût de la comédie jusqu'à se travestir en *datu* et à se faire photographier aux côtés de F.H. Silalahi (c'est la fig. 10 de son livre, une prise de vue intitulée «the beginning of the ceremony», que je reproduis ici fig. 168).

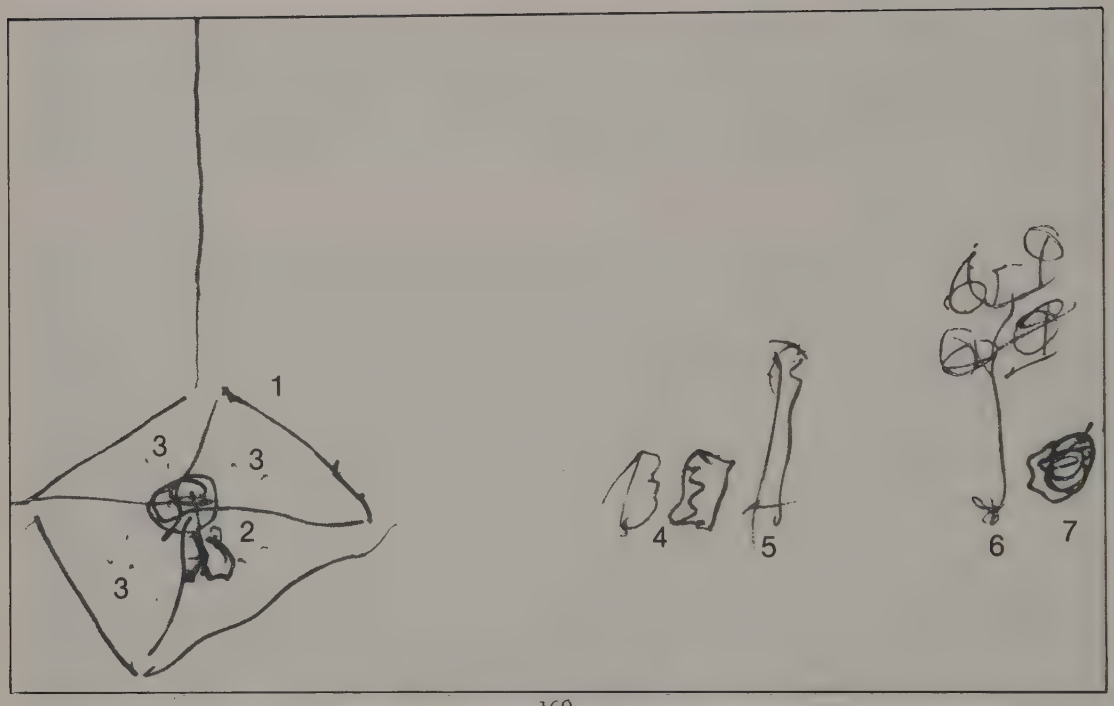
Le *guru* Silalahi est très fier d'avoir ainsi passé à la postérité. Il m'a montré l'ouvrage de Tobing, que lui a donné la veuve de ce dernier, et il m'a raconté bien des anecdotes concernant la reconstitution opérée par Tobing. Silalahi déclare entre autres que le dessin octogonal sur le sol a été tracé par son ami Sohatahon Sinaga, que l'on peut voir photographié par Tobing (sa fig. 15) (note 76).

Pour ma propre édification, j'ai demandé à Ferdinand Silalahi de dessiner un *raga-raga* pour moi, comme il l'avait fait pour Tobing, et je lui ai tendu mon stylo. Il ne s'est pas fait prier pour réaliser le croquis que l'on peut voir ici (fig. 169), à côté du dessin (fig. 170) que lui attribue Tobing. La comparaison se passe de commentaires...

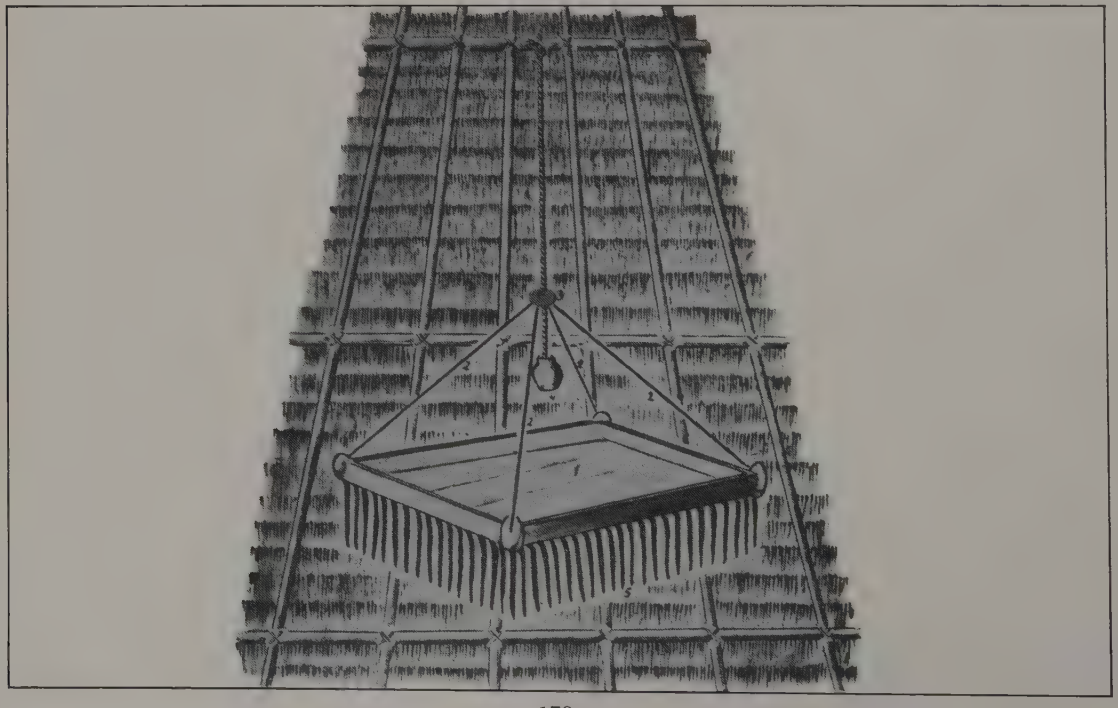
Mais il est plus constructif d'abandonner là Tobing et de reprendre le dessin fait

par Silalahi en 1980, pour voir que celui-ci fournit dans son croquis des données importantes. Il montre que le *raga-raga* (conservé dans la maison d'origine de la *marga*), était toujours accompagné d'une source *(homban)* près d'un arbre sacré *(harihara)*, d'un bâton magique *(tunggal panaluan)* et d'une paire de *pangulu-balang*.

Incontestablement, Silalahi connaît une quantité d'histoires, de bribes de récits mythiques, de faits isolés relatifs à l'ancienne religion de son peuple. Mais il est né à peu près au moment où l'indépendance des Batak sombrait avec la mort de Si Singa Mangaraja, où le pays subissait de profondes transformations... Le mythe soi-disant enregistré par Tobing «d'un certain homme nommé Tuan Sorimangaraja», qui aurait construit le premier *raga-raga*, est tout à fait typique de cette réminiscence brumeuse qui provoque la justification de faits inexistants et l'explication de symboles dont le sens est oublié depuis longtemps, au moyen d'histoires disparates. En effet, Tuan Sorimangaraja n'est pas «un certain homme» qui conçut du dépit de ne pouvoir être invité à la fête donnée par un *raja* (Tobing[57]) car sa femme Boru Sibasopaet était stérile. Dans les tables généalogiques toba (comme dans le livre d'Ypes qui donne en 1932 une autre version de ce mythe, assignant au héros le rang qui lui convient[70, p. 295]), Tuan Sorimangaraja est le fils de Raja Isumbaon, lui-même fils de Si Raja Batak et tige de la fraction Sumba (voir généalogie de A. Pardede, p. 25); Tuan Sorbadibanua est à son tour le fils de Tuan Sorimangaraja (non son père comme on le lit chez Tobing), et sa deuxième femme se nommait en effet Boru Sibasopaet. Tous deux sont les ancêtres bien connus d'une quantité de *marga*, parmi lesquelles... la *marga* Lumban Tobing! On ne comprend pas comment Tobing, qui ne pouvait pas ignorer la version déjà donnée par Ypes de ce mythe, a pu en publier une nouvelle version, contraire à cette tradition généalogique qui est le dernier bastion de la civilisation batak.




169



170

169. Dessin effectué en ma présence par F.H. Silalahi à Tomok, en 1980. A gauche, le *raga-raga* (on remarquera que le *guru* a omis les franges habituelles) où les petits points figurent les offrandes aux *silaon na bolon*, les grands ancêtres. Les objets dessinés sont: (1) *raga-raga* avec ses quatre cordelettes de suspension; (2) *guri-guri* (récipient magique fixé à la corde); (3) en pointillé: offrandes de grains, viande, etc.; (4) paire de *pangulubalang*; (5) *tunggal panaluan* (bâton magique du *datu*). Ce dernier en est en quelque sorte le dépositaire, car c'est la propriété commune du clan ou du lignage; (6) *harihara*, arbre sacré (ficus religiosa); (7) *homban*, source sacrée. (Novembre 1980)

170. Dessin soi-disant effectué par F.H. Silalahi (et probablement «revu» par le Dr. Iskandar, voir note 75), publié par Tobing[57, fig. 1, face p. 78]. Le *guru* confirme cependant aujourd'hui les indications notées par ce dernier.

# LES LAMBEAUX DE LA TRADITION

Bien souvent, passant devant une construction étrange, comme cette maisonnette de style karo, perdue en plein pays toba dans les champs près de Huta Bolon (fig. 171), j'ai appris qu'il s'agissait d'une maison de culte des *pormalim*, dont la secte (note 77) a été fondée vers le début du siècle par le *guru* Somalaing.

Ce dernier, qui fut le guide et l'ami du voyageur Modigliani, fut exilé après le décès de son maître, Si Singa Mangaraja, en 1907. On dit qu'il mourut loin du pays toba, loin de ses disciples qui, après une période d'effacement, redressent la tête (note 78).

La religion *malim* contient de nombreux éléments hérités de l'ancienne religion, du *perbegu*, mais le seul nom de *malim* indique l'influence musulmane, considérable dans l'entourage du dernier Singa Mangaraja, lequel chercha un appui politique chez les voisins islamisés des Toba. En fait, le grand chef disparu n'est pas l'objet d'un culte chez les *pormalim*, à ce que j'ai pu voir. Il joue incontestablement le rôle d'un prophète, sans qu'on l'implore ou qu'on lui adresse des prières.

Mon contact avec les *pormalim* a été facilité par F.H. Silalahi, qui les connaît depuis longtemps et a toujours entretenu d'amicales relations avec leurs chefs et leurs prêtres. De curieuses relations, en vérité: il observe les *pormalim* avec l'attention d'un entomologiste examinant une colonie de fourmis.

Dans cette région de Samosir, ceux-ci habitent trois villages. Ce sont: Lumban Si Jabat (le plus proche de Tomok), Lumban Himbaru et Huta Si Hudon, à une dizaine de kilomètres de la côte. La maison de réunion *(jabu porsantian)* de cette

communauté se trouve à Lumban Si Jabat (fig. 173), à quinze minutes à pied de la demeure de Silalahi! De construction traditionnelle, elle n'est cependant pas ornée avec un soin particulier (note 79). C'est en 1980 la propriété de Oppung ni Sitogi Si Jabat, dont la femme (âgée d'environ 70 ans) semble être chargée du culte quotidien. Elle connaît bien le panthéon *malim*, mais quand on lui pose une question précise, relative au rituel, elle répond qu'il faudrait demander au *ulupunguan*, le prêtre qui réside à Huta Si Hudon.

La *jabu porsantian* de Lumban Si Jabat présente un intérêt tout particulier: c'est la seule demeure toba où j'ai personnellement eu la grande chance de voir un autel suspendu, un *raga-raga*, journellement utilisé (fig. 172) (note 80). Sur la photographie reproduite ici, on distingue fort bien, au fond à gauche contre le mur, le bol *(cawan)* et le plat *(pinggan pasuh)* qui servent à déposer des graines, du riz, des petits morceaux de viande ou de poisson sur la partie supérieure de l'autel (cachée par un tissu), où les esprits viendront s'en régaler (note 81). A ma question de savoir qui sont ces esprits, la vieille femme (une fille Manurung) répond: les *sombaon*, les *dibata*. Mais Silalahi la coupe avec autorité: les sacrifices sont destinés aux grands ancêtres, aux *silaon na bolon*, un terme que la femme ignore, ainsi que j'ai pu le vérifier en revenant seul à Lumban Si Jabat.

L'intervention de Silalahi dans la conversation est constante. Comme je demandais quels dieux prient les *pormalim*, la femme dit: «Mula Jadi», avec ce commentaire: «il aime ça». Elle ajoute spontanément que quand il s'agit d'obtenir quelque chose de précis, on s'adresse plutôt à Debata Asi Asi. A nouveau, Silalahi rajoute une foule de détails, finissant par réciter un *tonggo-tonggo* à Mula Jadi que j'ai enregistré, qui serait la prière initiale récitée par le prêtre *pormalim* au début de chaque cérémonie.

Bref, Silalahi et les Si Jabat vivent en symbiose. Il est fort probable que ceux-ci ont fourni à celui-là une grande partie de ses connaissances de la mythologie et du rite anciens, ce qui n'a pas pu échapper à Tobing, s'il a vécu à Tomok, où chacun connaît l'existence des voisins *pormalim*, considérés comme une curiosité.

En vérité, il y avait là un sujet en or, pour un anthropologue d'origine batak:

171. Maison de réunion et de culte des *pormalim*, près de Huta Bolon, à mi-chemin entre Tomok et Parmonangan. Ce bâtiment n'est plus utilisé. Ce qui est singulier, c'est le style architectural insolite en pays toba, puisqu'il imite la forme des toits typiques du pays karo. (Novembre 1980)

171

l'étude de la religion *malim*. Il n'est certainement pas trop tard pour faire de telles recherches.

Avant de quitter le sujet des *sipelebegu*, des vénérateurs d'esprits, il me faut mentionner l'autel suspendu, nommé *pamelean*, qui se trouve dans la maison des anciens *raja* de Purba, dans la région du Simalungun. On sait que Purba était le nom d'un véritable petit royaume, chez les Batak de l'est. Quatorze *raja* s'y succédèrent. Le 14e et dernier était chrétien, mais il conservait dans sa maison l'autel ancestral dont il croyait à la valeur magique.

En 1946, lors de l'indépendance, le malheureux fut tué par son peuple, qui lui reprochait son amitié pour les Hollandais. Quant au *pamelean*, carré celui-là, il est toujours à sa place, dans le «palais» inhabité.

Un autre personnage que j'aurais aimé mieux connaître, avec lequel a disparu une partie de l'héritage culturel toba, est le *guru* Karel Sibuea (note 82). Si maigre et si fragile qu'il s'asseyait avec mille précautions, le *guru* avait le regard aussi perçant que son esprit était vif, mais — au contraire de F.H. Silalahi, plus vert que lui — il parlait peu. Retiré à Medan, converti à l'islam, il approchait en 1980 des quatre-vingts ans. Son père était un *datu* fameux de Sipahutar, près de Tarutung (Silindung), où son arrière-grand-père, né à Laguboti, s'était fixé sur le territoire de la *marga* de sa femme, une Simanjuntak. Sa mère et sa première femme appartenaient aussi à cette *marga*, mais sa dernière épouse était Hasibuan (de Mandailing).

Le père de Karel était le porte-parole de la *marga boru* la plus importante de Sipahutar. A ce même titre, Karel avait fonctionné (la dernière fois en 1978), comme *suhut*, comme leader des fêtes traditionnelles locales.

Au cours de nos conversations, le *guru* (qui fabriquait des potions magiques, des pâtes pour renforcer la virilité de ses clients et divers médicaments) m'a conté bien des anecdotes plus ou moins intéressantes.

Je n'en rapporterai qu'une : nous évoquions son père, ses diverses tâches, et nous parlâmes forcément du fameaux bâton magique, le *tunggal panaluan*. Aussitôt, Karel secoua la tête. Malgré tout son talent, et quelle que soit sa renommée, son père ne possédait pas de bâton. Seuls, me dit le *guru* Sibuea, les *datu* appartenant à la famille d'un *raja* avaient le droit d'en posséder un (note 83).

Je poussai plus loin mon interrogatoire : les bâtons magiques n'avaient-ils pas simplement disparu, parce qu'on ne pouvait plus fabriquer la matière magique à base organique humaine, qui leur conférait leur vitalité ? Karel Sibuea nia que ce fût là une raison péremptoire. Et quand nous nous fûmes quittés la dernière fois (je ne devais plus le revoir vivant), je le laissai avec Anthony Pardede, qui me répéta ce que le vieil homme n'avait pas voulu me livrer directement : selon lui, lorsque les sacrifices humains furent interdits, on continua à fabriquer le *pukpuk* avec le corps de jeunes enfants ou d'adolescents décédés accidentellement. Toutefois, le *guru* s'était empressé d'ajouter que cette méthode, classique pour son père, n'avait jamais été utilisée par lui-même (note 84).

Ce qui est également intéressant, c'est que Karel Sibuea était sujet à des transes (ses «clients» de Medan en ont été les témoins), au cours desquelles il entrait en communication avec les esprits de ses ancêtres. Son père, me disait-il, lui expliquait alors comment fabriquer une médecine (note 85) ou un *pagar*... (note 86).

172

173

172. Le *raga-raga*, autel suspendu dans la *jabu porsantian* (maison de réunion) des *pormalim* de Lumban Si Jabat (près de Tomok). Au fond on voit les deux bols destinés aux offrandes. (Novembre 1980)

173. Le village de Lumban Si Jabat. Seules les maisons de la rangée de droite sont occupées par les *pormalim*. La plus éloignée est la *jabu porsantian* qui contenait l'autel suspendu. (Novembre 1980)

# VRAIES ET FAUSSES ANTIQUITES BATAK

Les années 70 auront vu la consécration de l'art des peuples archaïques de l'archipel indonésien, jusque-là surtout connus des ethnologues, puisque certains styles, (comme celui dit «d'Atauro», une petite île au nord de Timor) étaient entièrement ignorés, aucun spécimen n'ayant été publié, ni se trouvant auparavant dans une collection publique ou privée.

Pourtant, les connaisseurs ne mésestimaient pas l'art des Niassiens, des Dayak, des Toradja. Simplement, l'étude des religions et de la structure sociale des indigènes avait polarisé l'intérêt des spécialistes. A vrai dire, ce furent surtout des savants passionnés par la Mélanésie, comme Speiser ou Schmitz (voir bibliographie) qui esquissèrent quelques tentatives de classification des styles, d'autres auteurs (Heine-Geldern en premier lieu) s'attachant à retrouver l'origine de certains motifs, qu'ils liaient à une hypothétique migration de peuples caucasiens au travers de l'Asie jusqu'en Indochine, d'où ces motifs auraient essaimé dans l'archipel.

Jusqu'à aujourd'hui, il semble que l'on ait eu du mal à admettre que deux îles peuplées de gens ethniquement peu différenciés, aient pu développer des cultures originales (et millénaires) autour de mythes et d'outils singulièrement ressemblants. Il en résulte qu'au lieu de dresser l'inventaire complet d'une civilisation fortement localisée, comme celle des Batak, l'on s'est surtout préoccupé de savoir de quelle manière certains produits visibles de cette civilisation (que sont les sculptures, les peintures, les tissus) pouvaient se comparer ou se rattacher à ceux de telle ou telle autre ethnie.

Même le considérable problème de l'influence hindu-javanaise (pas seulement sur le plan iconographique) n'a guère fait l'objet de recherches systématiques. Généralement, l'on s'est borné à constater l'introduction de divinités aux noms indiens dans le panthéon batak. Aucune fouille archéologique n'a eu lieu en pays toba, où il est assez étrange que l'on ne rencontre aucune hache de pierre. M'étant systématiquement renseigné dans les villages, jamais je n'ai entendu dire que l'on ait trouvé le moindre spécimen d'outillage lithique.

Chez les Toba, la présence dans la même région de monuments mégalithiques dont les uns montrent une nette influence hindu-javanaise, et les autres sont moins empreints de cette influence, invite à une conclusion facile: il aurait existé dans la région du lac Toba, berceau légendaire de tous les Batak, un style primaire, archaïque, qui se serait perpétué jusqu'à nos jours (fig. 175). Les Karo et les Pakpak ne l'auraient pas abandonné, mais certains Toba se seraient laissés influencer par la vision de sculptures hindu-javanaises (fig. 180) pour créer une sorte de «style royal» (fig. 181), réservé dans certaines régions à des objets et monuments prestigieux, ce qui ne doit pas faire oublier que le «vieux style» a pro-

174. Détail du grand tombeau de Tomok (est de Samosir). Le personnage représenté sous la bouche du *singa* porte une toque et son visage est influencé par l'art populaire javanais, bien connu par les masques *topeng*. La femme qui est sculptée sur le couvercle du tombeau montre au contraire un plus grand respect pour le «vieux style» (voir note 48 et fig. 131). (Février 1980)

175. Détail des *pangulubalang* de la fig. 163. Comme je l'ai déjà noté (voir légende de la fig. 165), certaines sculptures archaïques ne peuvent entrer dans une catégorie stylistique; leur simplicité formelle ne résulte très certainement que de l'inexpérience du sculpteur. (Novembre 1980)

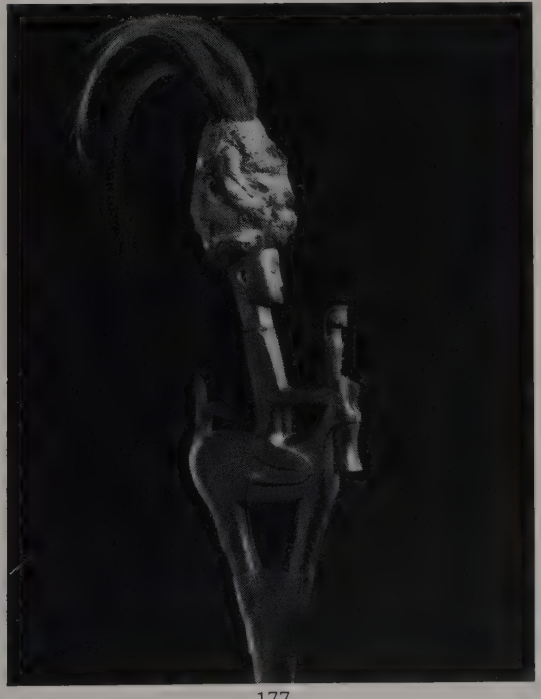
176. Statuette assise surmontant le couvercle en bois d'un grand pot-à-magie (porcelaine chinoise ancienne) provenant du Haut Barus. Bien que d'origine toba, le style est ici plus sévère, annonçant la simplicité vigoureuse des œuvres pakpak et karo. Cette sculpture du siècle dernier est certes éloignée des statuettes sculptées par des non-professionnels, comme les *pangulubalang* de Muara (fig. 175). Mais l'influence hindu-javanaise est ici inexistante. La bouche, dont les commissures ne sont pas relevées, ainsi que le nez écrasé, en témoignent. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3156. Hauteur: 53 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

177. Partie supérieure d'une canne magique d'origine karo, illustrant bien l'économie des moyens mis en œuvre par le sculpteur, peu soucieux de couvrir la surface de son œuvre au moyen des motifs géométriques (dent-de-scie, zigzag, spirale simple ou double, tresse, etc.) dont les artistes toba sont friands. Ici la monture est un véritable cheval. Le plus souvent, ce quadrupède reçoit une tête de *singa* qui reste lisse, mais dont les volumes très mouvementés suggèrent une sorte de monstre humain. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3102-F. Hauteur fig.: 33 cm, sans touffe de crin.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

174

175

176



177

duit lui aussi des objets très raffinés (fig. 179), ornés et exubérants, d'une conception lointaine de celle des Pakpak et surtout de celle des Karo qui vise plutôt à la schématisation des formes (fig. 177 et 178).

Ces quelques images montrent à l'évidence à quelles difficultés se heurtera tout projet de classification des styles régionaux toba. Peut-être même devra-t-on admettre que ce travail est impossible à réaliser, en raison de l'extrême mobilité de la population d'une part, et de la circulation des objets à partir de certains centres de production, non identifiables, d'autre part. Enfin, les sculptures nombreuses qui se trouvent dans nos musées ne comportent aucune indication de provenance. Un recensement des statues mégalithiques encore en place, joint à la publication de toutes les photos d'archives conservées ici et là, serait néanmoins d'une utilité première. Ce serait une manière d'aborder la question de l'existence d'un style «supra-tribal».

178. Extrémité sculptée en forme de personnage, d'un instrument en bois, comportant à l'autre bout une coupelle où l'on hachait des herbes magiques. Photographié chez un brocanteur par l'auteur, il s'agit d'un des rares objets indéniablement pakpak vu sur le marché des antiquités. On notera à la fois une certaine ressemblance avec la sculpture provenant d'une région toba voisine (fig. 176) et, d'une manière générale, avec le style pratiqué par les Karo. Pour comparaison avec des sculptures pakpak photographiées «in situ», il faut se référer à l'ouvrage de Volz[59]. (Marché des antiquités, Parapat) (Novembre 1980.)

179. Extrémité supérieure d'un bâton magique *(tunggal panaluan)* qui aurait été recueilli dans la région de Dolok Sanggul, donc là où les Toba côtoient les Pakpak. L'origine du style archaïque puissant qu'illustre cet objet reste à identifier exactement. Très certainement toba (voir le bâton du centre, chez Modigliani[32, fig. 22]), ce style utilise le «motif du casque», que l'on rencontre sur la plupart des statues de pierre du Simalungun. Dans les œuvres archaïques, l'oreille est traitée avec une délicate fantaisie et se développe parfois comme une touffe de spirales contrariées (ici, ce développement est resté modeste). Au contraire, dans les œuvres javanisantes, l'oreille a la forme d'un point d'interrogation (voir fig. 181). (Musée Barbier-Müller, Genève: 3102-H. Longueur: 123 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

180. Masque *topeng* du théâtre de Java. De nombreux Javanais se fixèrent parmi les Malais dans les plantations des côtes du nord de Sumatra dès le siècle dernier. Ils y introduisirent les masques et le théâtre d'ombres, les personnages du *wayang*, dont les silhouettes se retrouvent sur les beaux tissus à jonques du sud de Sumatra, mais qui ne se sont pas imposés dans l'imagerie batak. (Ancienne coll. Czeschka, Hambourg. Musée Barbier-Müller, Genève: 3300-B. Hauteur: 21,5 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

181. Détail d'un sommet de canne magique (?), dont on voit ici le personnage du haut. L'influence hindu-javanaise est ici évidente, par comparaison avec le masque *topeng* de Java présenté à côté (observer le nez pointu avec une arête médiane tranchante, les narines bien ourlées, etc.). Le renflement des commissures des lèvres pourrait imiter les moustaches du *topeng* javanais; on observera néanmoins que cette «moustache» existe, exagérée encore, sur le visage de figures archaïques (voir fig. 179). (Musée Barbier-Müller, Genève: 3155. Hauteur: 24 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

178

179

180

181

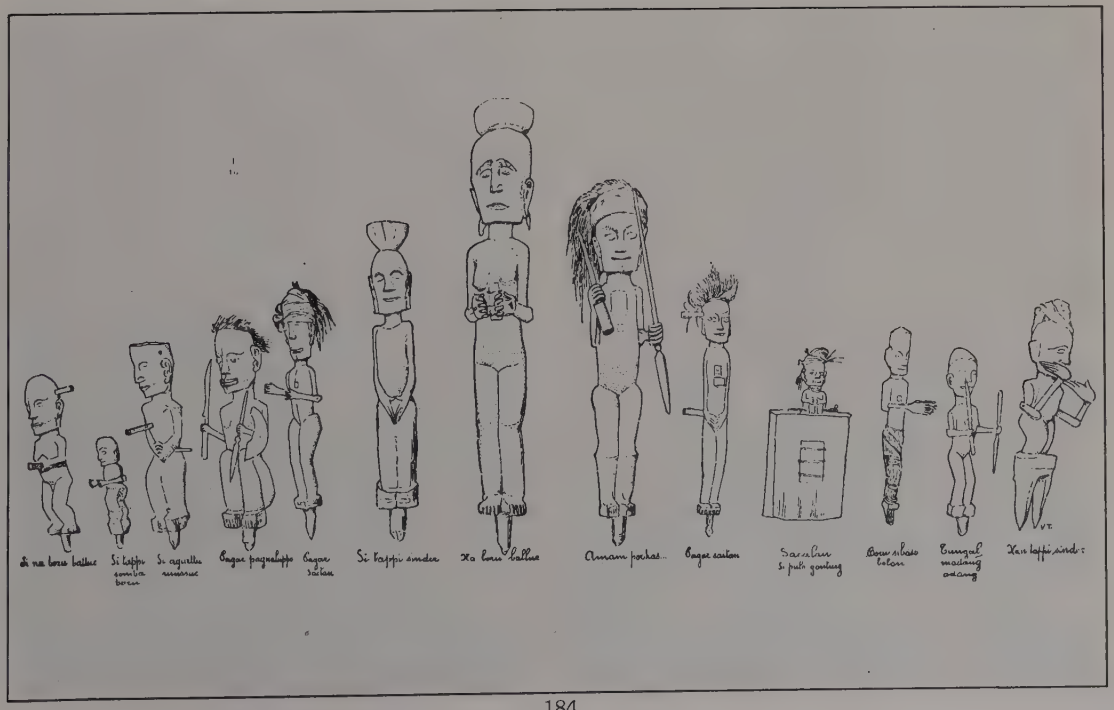
182

183

182. Collection de *pagar* et de sculptures diverses réunie par le botaniste H.H. Bartlett probablement en 1918 chez des Batak Pardembanan de l'Asahan, d'origine toba. Aucune d'entre elles ne possède le moindre intérêt sur le plan esthétique, bien qu'elles soient rigoureusement authentiques. (Photo d'après Bartlett[6, pl. 24])

183. Sculpture de bois tendre, photographiée à l'endroit où elle gisait sur le sol, dans le village de Panjomuran (*marga* Situmorang), près de Lontung. Des enfants en avaient fait leur jouet (voir p. 190). (Février 1980)

184. Statuettes magiques vues et dessinées par Modigliani en 1882. D'après l'itinéraire du voyageur italien, on peut supposer que ces sculptures sont originaires de la région située entre Tarutung et Balige. Toutes sont caractéristiques de ce style javanisant qui se manifeste surtout par une arête médiane verticale, divisant le visage en deux moitiés. Les mains et bras mobiles sont peut-être inspirés par les marionnettes javanaises. (Photo d'après Modigliani[32, fig. 23])



184

Si l'on considère notre ignorance, résultant de l'absence de recherches faites en temps utile, il est certes regrettable que le pays batak se soit vidé de tant de témoignages précieux du passé. Mais de tels regrets ne doivent pas nous amener à déplorer éternellement l'abandon de la religion et des mœurs païennes et à stigmatiser l'introduction de la motocyclette dans un paysage que je préférais certes avec ses rizières immobiles et ses seuls buffles d'eau.

Une période de transition a commencé. Dans beaucoup de villages, la vie s'écoule toujours suivant le «cycle du riz», que les femmes continuent à piler dans les mêmes mortiers de pierre (fig. 3) ignorant un monde qui a semé ses graines folles dans les bourgades toutes proches, où des cinémas de fortune passent d'incroyables films chinois et indonésiens. On peut se dire que ces femmes n'ont plus la crainte d'être les victimes d'un sacrifice humain, mais entre l'adoration de Jésus et celle de Mula Jadi, y a-t-il assez d'écart pour bouleverser leur vie? Le riz demande toujours les mêmes soins et les enfants n'ont pas moins faim. Ils ne sont pas préservés des maladies par le christianisme non plus, et les remèdes magiques du «medicine-man» resteront longtemps encore indispensables.

Dans les plus grandes agglomérations, les villageois tentent tant bien que mal de faire entrer les anciennes coutumes dans le moule de la civilisation occidentalo-islamique que les Hollandais, puis le gouvernement central de Java leur ont imposé, sans une très grande rigueur, comme en témoignent toutes les images de ce livre. Enfin, d'autres Toba ont carrément tourné le dos au lac ancestral et à ses tombeaux de pierre: ils sont chrétiens ou musulmans et appartiennent à l'Indonésie moderne. On les trouve dans les bourgades et les villes du nord de Sumatra, ou à Jakarta: tous, sans exception, ont profondément conscience de partager un

185. Statue en pierre dure et noire, faisant partie d'un lot de diverses falsifications présentées en mars 1974 par un antiquaire de Médan. Le cavalier (dont j'ai omis de prendre les dimensions) devait mesurer environ 60 cm de longueur. (Mars 1974)

186. Effigie de chef à cheval, plus grand et tout aussi faux que le précédent, vu à Médan au début de 1977. La pierre utilisée cette fois est la même que celle employée par les sculpteurs authentiques. (Janvier 1977)

187. Statuette en pierre tendre, habilement imitée de celles que publièrent Tichelman et Voorhoeve en 1938 dans leur livre imprimé à Sumatra. Cet ouvrage est populaire chez les marchands locaux, qui se sont souvent constitués d'impressionnantes bibliothèques spécialisées. (Médan, janvier 1977).

188. Statuette authentique *(pangulubalang)*, faisant partie du groupe publié par Tichelman et Voorhoeve. Cette sculpture a passé deux fois dans des ventes publiques à Paris, la première fois en 1977. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3125. Hauteur: 70,5 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

185

186

187

188

même héritage culturel. Enfin, nombreux sont les villages où revivent brusquement les traditions que l'on croyait oubliées. Un exemple suffira: en 1983, une grande fête réunira à Bakkara tous les clans alliés ou jadis inféodés au Singa Mangaraja pour célébrer le centenaire de la destruction des hameaux de cette vallée par l'armée coloniale. Sitor Situmorang, plusieurs fois cité dans ces notes, m'a dit avoir été invité en raison de ses liens de parenté avec la *marga* Sinambela: il doit même jouer un rôle actif dans la cérémonie, conformément à la coutume.

Que les citadins ne sachent plus réciter les *tonggo-tonggo* de leurs frères de Samosir n'a donc guère d'importance. Chaque homme privé de généalogie porte en lui le germe qui fait les ancêtres. Le fait qu'il soit momentanément vêtu d'un mauvais pantalon européen et qu'il préfère une chaise chromée au beau siège de bois patiné de son père est une pause anodine dans l'histoire qu'écrit l'homme avec l'aide des dieux qu'il se choisit. A tout prendre, je préfère même la chaise chromée du fonctionnaire batak aux copies Louis XV de nos petits bourgeois. Et je ne suis pas sûr qu'un retour à des sources à demi oubliées, ou dénaturées, soit un gage de résurrection culturelle pour un peuple qui fut aussi puissamment original.

Quoi qu'il en soit, la disparition de ce que nous considérons comme des «œuvres d'art» apparaît comme logique, voire nécessaire, puisqu'elle ne peut plus être le «symptôme de quelque chose d'autre», c'est-à-dire la transcription de symboles nécessaires au maintien de l'ordre, dicté par la divinité, ancêtre des Toba. L'anéantissement du mystère (car ces symboles étaient mystérieux pour le petit peuple) explique l'apparition de nombreuses antiquités chez les brocanteurs de Parapat et de Médan, où l'œil le plus exercé distingue parfois difficilement l'œuvre authentique de la falsification, si nombreux sont les objets laids et vrais.

Dans le pays toba, en dehors des mégalithes et de quelques meubles monumentaux, on ne voit presque jamais la moindre sculpture, le moindre bibelot ancien.

189. Masque-casque du type *topeng* en bois dur, d'origine karo. Sur le front se voient encore les pointes de fer qui servaient à fixer des feuillages sacrés lors des rites funéraires que conduisaient les magiciens masqués. (Musée Barbier-Müller, Genève: 3129. Hauteur: 45 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

190. Faux masque-casque, inspiré par le précédent, photographié en janvier 1977, chez le marchand de Médan qui était alors propriétaire du masque authentique de la fig. 189.

191. Autre copie du masque de la fig. 189, bien plus astucieusement réalisée, vue en 1978 à Parapat, chez un brocanteur. (Photo B. Mermod)

189

190

191

192. Modèle inédit de «corne magique» en ivoire, inventé par les faussaires. (Marché des antiquités, Paris, 1979.) (Photo Studio Contact)

193. Faux *naga morsarang* sur l'éventaire d'un antiquaire de Parapat. (Février 1980)

192

193

Visitant tant de villages, entre 1974 et 1980, il ne m'est arrivé qu'une seule fois de découvrir sur le sol, près d'une maison, une sorte de corne de bois à deux dimensions, ornée sur les deux faces, représentant un reptile à tête de *singa* (fig. 183), dont on m'a dit qu'il s'agissait d'un charme, d'un *pagar,* qu'employaient les pêcheurs pour éviter la tempête, c'est-à-dire, probablement, pour tromper les maléfices de Boru Saniang Naga, l'esprit aquatique qui réside au fond du lac.

Sur le plan esthétique, ce *pagar* n'avait rien d'enthousiasmant, ce qui est d'ailleurs le cas de la plupart des objets magiques. D'excellents exemples de cette médiocrité générale sont donnés par la collection de H.H. Bartlett réunie sans doute en 1918, composée de sculptures extraordinairement vulgaires (fig. 182), offrant les contours mous et les yeux globuleux propres aux falsifications. L'auteur avait pourtant recueilli ces objets dans des villages païens, dont il connaissait les sorciers et les chefs, et tout porte à croire que ce n'étaient pas des copies réalisées à son intention. On comparera la photo tirée du livre de Bartlett avec le dessin de Modigliani (fig. 184), publié en 1882 dans son ouvrage sur les «Batak indépendants». Ce voyageur courageux s'était rendu en zone non contrôlée par les Hollandais, guidé par le *guru* Somalaing, ami et bras droit du Singa Mangaraja. Seul, il nous a légué une liste des noms propres de chaque type de fétiches ayant pour fonction d'écarter les esprits malins. On voit sur ce document que le style ici attribué à l'influence hindu-javanaise était bien pratiqué aux environs de Balige; sans doute est-ce à cette influence que l'on doit l'invention des membres mobiles, dont sont dotées nombre de statuettes anthropomorphes, surtout chez les Toba.

Ce n'est que vers 1975 que l'intérêt pour les antiquités batak devait engendrer la fabrication intensive de falsifications plus ou moins habiles, dénuées de rapport avec les «pièces pour touristes» que l'on sculptait en série depuis des dizaines d'années, exception faite de la production de quelques faussaires talentueux, comme M. Modesty, un brocanteur karo de Brastagi, dont les œuvres (certaines sont déjà anciennes!) ont un style contourné très particulier (note 87).

Je me souviens, lors de ma première visite à Parapat en 1974, d'avoir encore vu chez les boutiquiers de la place du marché *(tiga raja)* un grand nombre d'objets authentiques en bronze et en bois, ainsi que de beaux tissus anciens (note 88).

194. Authentique corne magique, dont le couvercle est fait du crâne d'un oiseau recouvert de fibre tressée. (Marché des antiquités, Parapat) (Novembre 1980)

195. Contenu de la même corne magique. (Novembre 1980)

194

195

Les «fausses antiquités» offertes à cette époque ne pouvaient pas faire illusion un instant. Mais on commençait cependant à voir des pièces sans relation avec les objets faits en série. Ainsi, l'on me montra à Médan un petit cavalier de pierre (fig. 185), imitant les monuments funéraires de l'ouest du lac Toba, dont les dimensions sont importantes, comme on sait, et méritaient d'être réduites pour tenter un acheteur éventuel, fait courant chez les faussaires africains et océaniens aussi. Plus tard, en janvier 1977, un autre marchand me proposa, toujours à Médan, une version améliorée de ce mini cavalier (fig. 186), en même temps qu'une statuette (fig. 187) apparemment copiée sur celles que publièrent Tichelman et Voorhoeve en 1938[56, fig. 36] (fig. 188), dont l'une fut vendue trente ans plus tard à l'Hôtel Drouot à Paris. Mais la statuaire de pierre ne s'écoulait pas aussi bien que les petits objets et ces essais restèrent apparemment sans lendemain.

Pour les objets en bois facilement transportables, la situation devait rapidement changer. Des artistes s'étaient mis à copier d'anciennes sculptures, comme ce masque (fig. 189), entré en 1975 dans la collection personnelle d'un antiquaire de Médan (note 89), dont ce dernier proposait dès 1977 une copie assez grossière (fig. 190) et dont je découvris une contrefaçon bien meilleure en septembre 1978 à Parapat (fig. 191).

Ce fut vers 1977 également qu'apparurent des sculptures en ivoire et en os, dotées d'une patine remarquable, mais dont les formes sont aberrantes. La plus répandue de ces falsifications est une sorte de «corne magique» *(naga morsarang)* amincie (fig. 192) entièrement confectionnée en os brillant ou en corne à patine rouge, alors que les *morsarang* originaux étaient des cornes de buffles poussiéreuses, munies d'un bouchon de bois, le plus souvent en forme de *singa*. Il existe, bien sûr, de faux *morsarang* de type classique (fig. 193), mais je n'en ai jamais vus qui puissent faire illusion.

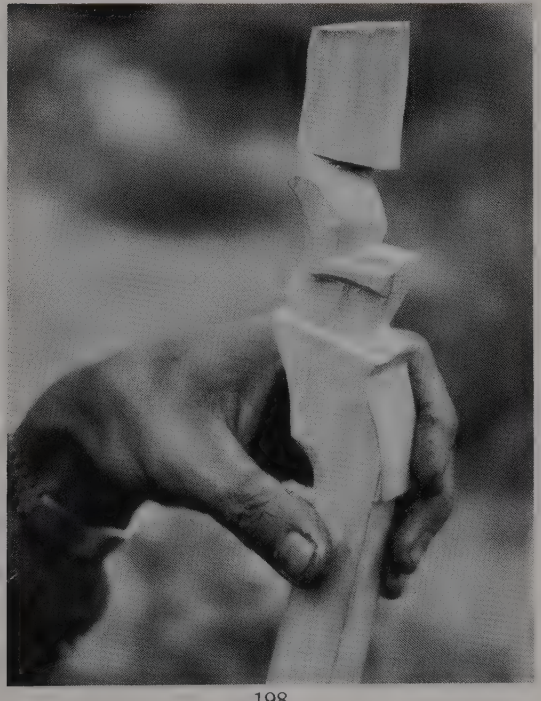
196. Cheval-*singa* et cavalier en os, formés de plusieurs parties assemblées. Falsification sortant peut-être de l'atelier qui confectionne les cornes du type représenté par la fig. 192. (Collection de l'auteur. Longueur: 15 cm. Hauteur: 13,5 cm.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

197. Deux faux calendriers *(porhalaan)*, l'un vieilli et l'autre non patiné, provenant du même atelier. Achetés à Parapat en 1978. (Collection de l'auteur. Longueur des deux calendriers: 11,5 cm.)
(Photo P.-A. Ferrazzini)

198. Manche de guitare *(hasapi)* en cours de travail par un sculpteur amateur. (Huta Bolon, est de Samosir) (Novembre 1980)

196

a 197 b



198

J'ouvre ici une parenthèse pour mentionner un objet authentique et étonnant, vu chez un brocanteur de Parapat en 1980. Il s'agissait d'une vieille «corne magique» intégralement recouverte d'une cordelette tressée, dont le bouchon était constitué par un véritable crâne d'oiseau calao, lui aussi dissimulé sous la cordelette (fig. 194). A l'intérieur de la corne se trouvaient encore les «outils» du *datu* (fig. 195): de minuscules couteaux, lances et armes en bois.

D'autres falsifications en os méritent une mention. Vers 1976, un antiquaire du centre de Londres (il a fermé boutique depuis lors), connu pour posséder de beaux objets océaniens et pour en vendre des faux, exhibait une série de statuettes ressemblant à celles qui ornent le couvercle des pots à matière magique, toutes en os, et toutes créées par le même atelier de faussaires. Ces artisans, ou cet artiste, ne manquaient pas de talent: on en jugera par ce petit récipient en forme de cheval, dont le cavalier est en même temps le bouchon (fig. 196), et dont les membres sont habilement chevillés.

Surtout, l'on ne doit pas croire qu'une certaine recherche de perfection dans la falsification est réservée aux fournisseurs de quelques importants marchands. Le même jour (septembre 1978), j'ai acheté à Parapat, chez des boutiquiers peu éloignés les uns des autres, deux calendriers «magiques» de facture identique. L'un (fig. 197b), qui coûtait environ 2 dollars, n'avait nullement la prétention d'être ancien. L'autre, dans lequel on reconnaissait immédiatement la main du même graveur (fig. 197a) avait été patiné avant d'être astucieusement muni d'une petite calotte en fibre tressée encroûtée de la manière la plus convaincante, pour aboutir après tant d'efforts à un bénéfice supplémentaire de huit dollars.

Quoique les falsifications les plus habiles soient sans doute fabriquées en dehors du pays batak, il m'est arrivé de tomber, au hasard d'une randonnée dans Samosir, sur trois hommes assis sur un talus, qui sculptaient des guitares destinées au commerce. Leur ouvrage n'étant pas au même stade d'avancement, je pus photographier les figurines humaines qui surmontent le manche, à l'état d'ébauche (fig. 198) et presque terminées (fig. 199). Est-il nécessaire de préciser que les ébauches avaient une sorte de beauté rude que le travail de finition faisait entièrement disparaître?

199. Autre manche de guitare, presque terminé, mais encore non patiné. (Huta Bolon) (Novembre 1980)

199

A chaque nouveau voyage dans le nord de Sumatra, il me semblait assister à l'épanouissement d'une vocation industrielle trop longtemps contenue. Les affreux masques du type *topeng* (fig. 200), les statuettes de tout genre (fig. 201) et particulièrement les bouchons sculptés, placés sur d'authentiques porcelaines chinoises (fig. 202), ainsi que les fausses cannes magiques (certaines fort bien faites, fig. 203), tout cela se multipliait, en même temps que les objets authentiques se raréfiaient.

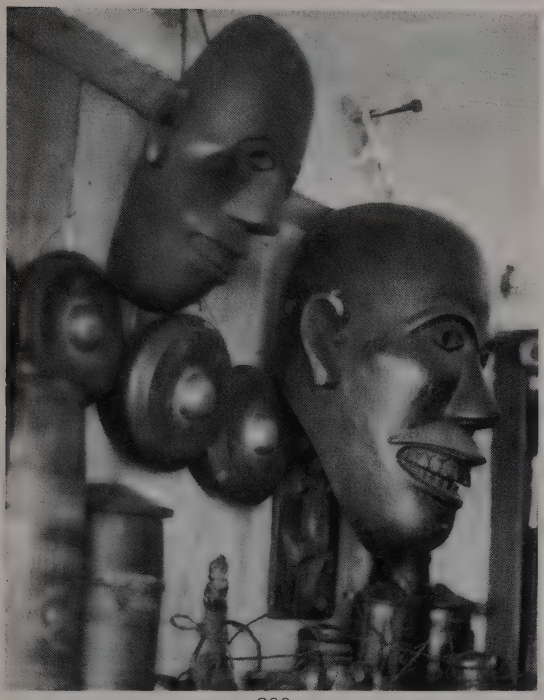
Avec un serrement de cœur, je voyais les grands ornements de façade des maisons toba, les *singa,* les panneaux sculptés et les grands coffres (fig. 204) exposés en masse dans la rue, devant les «souvenir-shops» de Parapat, ou chez les brocanteurs de Médan. J'arrivai un jour de février 1980 dans le superbe village de Lumban Tabu pour apprendre que le plus beau *sopo* du village venait d'être vendu pour 300'000.— roupies (c'est-à-dire 500 dollars)... Heureusement, une intervention rapide de l'assistant personnel du vice-président indonésien, Monsieur K.T. Adhyatman, provoqua le rachat du bâtiment condamné et le classement du village entier, devenu propriété du gouvernement...

Ainsi s'achèvent ces notes de voyage. A défaut d'apporter de sensationnelles révélations sur les Batak, leurs anciennes coutumes et leur art, elles permettront peut-être de mieux comprendre où se sont réfugiés les sentiments authentiques de ce peuple.

200. Masques *topeng* de fantaisie à Parapat. (Février 1980)

201. Paire de statuettes modernes, rappelant peut-être les anciens *debata idup.* (Parapat, février 1980)

202. Divers *guri-guri,* pots à magie, avec des bouchons en bois assez grossièrement imités des anciennes sculptures toba. (Parapat) (Février 1980)



200

201

202

203

204

205

206

203. Sommet de canne karo. Ce faux, extrêmement bien fait malgré certaines invraisemblances stylistiques, est doté d'une patine fort réussie. Mais il est sculpté dans un bois léger, suscitant une méfiance immédiate. Sur photographie on pourrait le croire authentique. Il faut vraiment l'avoir tenu en main pour se rendre compte qu'il s'agit d'une falsification. (Marché des antiquités, Genève, 1981.) (Photo P.-A. Ferrazzini)

204. Anciens coffres *(hompung)* entassés devant la boutique d'un antiquaire de Parapat. A gauche, on aperçoit des *singa* provenant d'une maison démolie. (Novembre 1980)

205. Grand récipient *(rumbi)* pour conserver le riz, abandonné sur la plage, près de Si Tamiang. (Novembre 1978)

206. Petit mortier en bois pour piler le piment *(panituan)* qui était jeté sous une maison à Sabungan ni Huta. Cette photo, comme la précédente, illustre l'abandon des ustensiles et meubles traditionnels et leur remplacement par des produits en plastique — ou en métal — de fabrication industrielle. (Février 1980)

NOTES

1. B. Hagen, dans un ancien rapport sur son expédition scientifique au lac Toba[15, p. 367] dit que les Batak «Timur» (c'est-à-dire les Batak de l'est, du Simalungun) partagent avec les Pakpak une réputation d'anthropophages. Au contraire, selon lui, les Toba ne pratiquent le cannibalisme que rarement, et les Karo pas du tout. Ce n'est évidemment pas l'avis de von Brenner[9, p. 208] qui raconte comment on mangeait un condamné sans le tuer préalablement, en lui enlevant de petits morceaux de chair. Il reste la question de la chasse aux têtes. Un chef karo au siècle dernier montrait sa collection de crânes, mais d'une manière générale, le crâne d'un ennemi était conservé pour humilier ce dernier, par exemple en l'enterrant sous un sentier où ses parents le foulaient de leurs pieds. Les Toba ne tiraient pas un prestige particulier de l'acquisition d'un crâne. On ne peut donc parler de «chasse aux têtes».
H. Cordier[12, p. 151], l'éditeur moderne des voyages d'Odoric de Pordenone, donne la liste de plusieurs auteurs anciens qui ont dénoncé le cannibalisme des Batak. Enfin, le manuscrit arabe (No 2559 de la Bibliothèque Nationale), daté de 1512, fournit la même information, puisqu'il mentionne les habitants de la côte occidentale de Sumatra qui sont des «brutes anthropophages qu'on appelle Batang»[12, p. 97].

2. La *marga raja* est celle à laquelle appartient le fondateur du village. Elle possède les terres, sur lesquelles s'installent parfois des hommes appartenant à d'autres *marga* qui épousent une fille du village et s'y fixent (on se rappellera que les Batak, aujourd'hui encore, pratiquent strictement l'exogamie). Leur descendance (les enfants appartenant à la *marga* du père) forment les *marga boru* (*boru* = fille) dont les plus anciennes installées ont un droit de préséance sur les nouvelles. Il arrive qu'un étranger épouse la fille d'un membre d'une *marga boru* et s'installe aussi dans le village. Ses descendants auront évidemment une position inférieure à celle qu'occupent les membres de la première *marga boru*. Cela est illustré par le village de Panjomuran (près de Lontung). Le chef est Situmorang et il a pris femme dans une famille Sinaga installée là comme *marga boru*. Voilà donc les Sinaga devenus à leur tour *hula hula* (*marga* qui donne la fille) des Situmorang, eux-mêmes devenus leur *boru* sans perdre leur qualité de *marga raja*. Par ailleurs, une nommée Ludia Sinaga épousa un Si Jabat, qui s'est installé à Panjomuran. Ce dernier a pour *hula-hula* les Sinaga, mais il ne tient sa terre de ceux-ci qu'avec l'assentiment du chef (Situmorang), m'a-t-on expliqué, et parce qu'il y a une longue amitié entre les Situmorang et les Si Jabat.

3. Le mot *ompu*, qui signifie «grand-père», a deux emplois. Le premier marque la révérence pour un chef âgé ou défunt. Le deuxième sert à constituer le nouveau nom de l'homme qui vient d'avoir un petit-fils et se nomme désormais, par exemple, Ompu Jamulatua, soit le «grand-père de Jamulatua».
On doit bien souligner que le titre de *raja* a des significations variables. S'il désigne toujours le chef coutumier, le «roi» d'un village, il constitue aussi une désignation honorifique, comme le disait Doli Situmorang, qui n'hésite pas à nommer ses enfants mâles en faisant précéder leur patronyme de ce titre, et déclare: «tous les Batak sont *raja!*» Cette affirmation correspond à une évidence: chaque Batak sait retracer son ascendance jusqu'à Si Raja Batak, d'origine divine. La généalogie d'Anthony Pardede (p. 25), établie à mon intention avec l'aide de parents âgés, le montre bien. Il est donc curieux que dans les villages de l'Uluan et du Holbung, le chef vivant ne soit jamais nommé *raja*, et qu'à Samosir, on le désigne plutôt par le titre *«tungga ni huta»*. Ainsi, Pane Sitorus, de Lumban Binanga II (Uluan), parle volontiers de son père, le Raja Salomon, mais fait un signe de dénégation quand on lui demande si on doit le nommer Raja Pane.
Enfin, suivant les régions, les ancêtres sont nommés *ompu raja*, ou au contraire *raja ompu*.
Autrefois, il existait des *raja* de rang divers, depuis le chef de village *(raja ni huta)* jusqu'au *raja doli* (Vergouwen[58, 125]), dirigeant plusieurs *marga* formant un *bius* (communauté célébrant la fête du même nom et regroupant plusieurs milliers de personnes), en passant par le *raja portahi* (Ypes[70, p. 297]),

assistant du *raja parjolo* qui dirige lors d'une *horja* la communauté sacrificielle généalogique, regroupant les membres d'une *marga*, ou par le *raja bondar*, chargé de veiller au bon fonctionnement des canaux d'irrigation... Cette subtile hiérarchie a disparu, bien sûr. Seules de vieilles gens se rappellent quelques titres, sans bien connaître la fonction qui s'attachait à ces titres.

4. Je ne serais pas étonné que la maison de Lontung soit plus jeune que l'explorateur autrichien. Comme le montre la généalogie de la p. 57, le fondateur de Lontung, R. Panggapang, se situe à six générations de William Situmorang, qui a environ 40 ans. Cela nous donne presque 200 ans. La maison dont il est question ici ne porte pas cet âge vénérable. Le style des *singa* est plutôt celui qui se pratiquait au début de ce siècle... mais les villageois n'en démordent pas: leur maison a été construite par le fondateur de Lontung.

5. Ce sont les branches du palmier saccharifère. En 1980, les Toba assurent que la couverture du toit d'une maison traditionnelle, au moyen d'*ijuk*, est deux fois plus onéreuse qu'une réfection en tôle ondulée.

6. Ultérieurement, en novembre 1980, j'ai vu plusieurs «fétiches» identiques chez les brocanteurs de Parapat, qui les vendaient pour la contrevaleur de quelques dollars (à ce moment, un dollar valait un peu plus de six cents roupies). Jusque là, cet objet ne m'était connu que par l'exemplaire de Lontung, toujours en place à mon dernier passage.

7. Tous ceux qui ont visité le pays toba savent que les maisons et les sarcophages de pierre (mais non ceux de ciment, quel que soit leur âge), tournent le dos au lac, de telle sorte que les *singa* ornant ces monuments regardent vers l'intérieur du pays, ou de l'île de Samosir. Les meubles ornés de *singa* ne semblent pas obéir à cette règle ; en effet, la disposition du lit-coffre de Lontung est différente, puisqu'il est perpendiculaire au lac, les *singa* regardant vers Pagar Batu et le sud de Samosir. On dirait que ce meuble a été simplement placé comme un lit classique, la tête contre le mur. En effet, la partie plane présente une légère pente, de l'avant à l'arrière du coffre.

8. *Batu* veut dire pierre. Le mot malais *pagar* signifie littéralement: écran, barrière. Il désigne un objet naturel ou confectionné — pierre, tronc d'arbre, statuette, etc. — qui possède le pouvoir d'écarter les esprits malfaisants ou de protéger contre la sorcellerie.

9. Les colonnes ont une hauteur décroissante, pour compenser la pente du terrain. Celle qui subsiste à l'avant du monument, et qui est décorée, mesure 2,13 mètres. La suivante (dans la même rangée) est haute de 2,05 mètres et la suivante de 1,75 mètre. La quatrième manque, la cinquième (cassée) n'a plus que 1,20 mètre de haut et la sixième (cassée elle aussi, mais le fragment gît près de là) est haute de 1,57 mètre actuellement. Les colonnes de cette ligne sont espacées d'environ 4 mètres les unes des autres, sauf la première qui est à près de 5 mètres de la deuxième. Six mètres séparent les deux rangées. Dans celle de droite, la première colonne a disparu, les deuxième et troisième sont intactes. La quatrième est couchée (intacte également), la cinquième est cassée (elle n'a plus qu'un mètre de hauteur), et la sixième est cassée également (hauteur actuelle: 1,30 mètre).

10. Von Brenner écrit: «Lorsque le 16 avril nous accostâmes près d'un hameau du nord de Lontung, mon regard fut surpris par la vision inattendue de colonnes de pierre, décorées de haut-reliefs fort bien exécutés»[9, p. 286]. (Il ne peut donc s'agir que de la colonnade de Panjomuran). Et il dit ailleurs: «Trois *solu* étaient à l'abri sous une toiture de protection posée sur des colonnes de pierre. Ce ne furent pas les *solu* qui attirèrent en premier lieu mon attention, mais plutôt les colonnes de pierre, car j'y découvris des sculptures».

11. Ce minuscule village ne compte que trois maisons d'habitation. Il se nomme Pagar Bolak. Il n'a été créé, dit-on, qu'au moment de la disparition du village de Pagar Batu, construit sur une sorte de terrasse naturelle à mi-chemin du sommet de la colline.

12. Doli n'est pas le propriétaire des colonnes, qui appartiennent à un autre Situmorang, lui aussi descendant de Ompu Tarhuak, et dont la maison isolée se voit à gauche de la vue reproduite ici (fig. 21). Je ne l'ai jamais aperçu, mais sa femme, Sitaria *boru* Sinaga, m'a demandé une petite dîme pour la photographie des monuments, à ma première visite.

13. Ce n'est pas la chose la moins remarquable à Lontung, que de trouver à deux heures de navigation de Parapat, de telles merveilles ignorées. Surtout si l'on compare ce silence au brouhaha insupportable que le tourisme a développé autour de Tomok, à une douzaine de kilomètres au nord de Lontung, sur la même côte.

14. Cet auteur, van der Hoop[19], s'est intéressé aux mégalithes du sud de Sumatra. La présence, dans cette région, de bas-reliefs où sont représentés des personnages portant un tambour de bronze de type dongsonien a fait supposer un contact direct ou indirect avec la civilisation du bronze indochinois dite de Dongson sans que l'on puisse pour autant affirmer que tous les mégalithes recensés entre Palembang et Pasemah remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

15. Bartlett[5, p. 63] rapporte que l'acte magique nommé *pahabang losung* (ce qui signifie «faire voler le mortier»), était un de ceux qui permettaient au *datu* de prouver sa valeur, comme sorcier. Plus tard, les *datu* expliquèrent leur impuissance à rééditer de tels exploits par la présence de trop nombreux esprits étrangers dans le pays, qui contrariaient leur propre talent.

16. J'ai réuni une collection considérable de photographies de mortiers de pierre, prises en pays toba, dont j'ai relevé la ressemblance avec des mégalithes trouvés au sud de Sumatra[19]. Les grands mortiers n'ont pas existé que dans cette île : aux Célèbes, à Florès, à Java, à Bali, on trouve des dalles en forme de table de dolmen, où sont creusées de une à cinq cupules, ou même davantage.
En pays karo (comme à Kalimantan), les mortiers communaux sont des longues et grosses poutres en bois où plusieurs femmes rythment le martèlement de leur pilon. Dans tout l'archipel, les «rites du riz» semblent avoir été très semblables. M. Suarsa, d'Ubud, me disait que les balinaises maniaient le pilon en commun, se servant de mortiers à plusieurs trous, et chantaient des mélopées qui marquaient le rythme du travail. Enfin, à Timor, on connaît des pilons cérémoniels à riz dont une partie est évidée pour former une sorte de cage renfermant un cylindre de bois jouant le rôle d'un grelot.
Il est certain que plusieurs de ces mortiers de pierre peuvent remonter à une très haute antiquité. Mais il est non moins vrai que les tendances conservatrices de la civilisation tribale ont pu faire reproduire le même mortier, identique, jusqu'au début de l'époque coloniale.

17. La question de la fonction d'origine des *losung* a fait couler beaucoup d'encre. Schneeberger[44, p. 78 & ss] en a donné un excellent résumé. Des auteurs ont douté de la possibilité de les utiliser comme mortier à riz (à cause du faible diamètre des trous) ; certains ont pensé que l'on y pilait de petites céréales, comme le millet ; d'autres encore ont voulu voir en eux des «pierres à offrandes». J'ai pu vérifier que les trous de certains *losung* avaient une coupe ogivale avec un fond pointu peu commode pour récupérer le grain écrasé, mais qui sont utilisés apparemment sans gêne comme mortier. Quant au diamètre de ces trous, il est variable, sans être inférieur à 15 cm.

18. En réalité, un seul *singa* possédait des appendices en forme d'aile.

19. Suivant la vieille coutume, l'homme change de nom à la naissance de son premier fils. Il devient «père

*(ama)* de Jamulatua». Et si son propre père vit toujours, on nommera ce dernier «grand-père *(ompu)* de Jamulatua». Le nom de ce dernier était (car il est décédé) : Guru Nambela Situmorang. Lors de ma visite à Parmonangan, je n'ai pu connaître le véritable nom de mon interlocuteur, ni celui de son père. Ne voulant pas insister, par respect pour la gentillesse de Ama Jamulatua, je chargeai Anthony Pardede d'obtenir ces renseignements. Le 2 janvier 1981, il m'écrivit de Parapat pour me donner les deux noms qui me permettaient désormais de compléter ma généalogie, me rappelant que «les Batak croient que mentionner le nom d'un homme qui a un petit-fils viole la coutume» (dans sa lettre, Anthony dit que cela est «taboo»). L'écrivain Sitor Situmorang m'a lui-même déclaré qu'il ignorait le véritable nom de son célèbre père, Raja Ompu Babiat («Grand-père Tigre», littéralement).

20. Les renseignements que l'on peut glaner chez les meilleurs auteurs concernant les fêtes tribales batak, sont difficiles à coordonner, et souvent contradictoires. Ces fêtes étaient marquées par deux événements essentiels : le jeu des orchestres de gongs et tambours *(gondang)* et le sacrifice d'un animal, précédant un repas symbolique pris en commun. Les communautés ainsi réunies pour la cérémonie étaient donc désignées par le terme *sagondang* (d'un même orchestre) ou *sapanganan* (d'un même banquet). La réunion regroupait toujours les membres d'une communauté généalogique, qu'il s'agisse d'une famille dite *ripe* (descendant d'un même arrière-grand-père), d'un *saompu* (lignage remontant à un ancêtre se situant parfois à la douzième ou quinzième génération), ou d'une *marga* (15 à 20 générations, mais on cite des lignages ayant accédé à l'indépendance, c'est-à-dire devenus *marga* après huit générations seulement). Les grandes fêtes, réunissant un important lignage *(saompu)*, ou une *marga*, se nommaient *horja*. Selon Vergouwen[58, p. 36], la communauté sacrificielle était nommée *sahorja* ou *sahorja horbo*. puisque l'on sacrifiait un buffle, alors que les familles et les plus petites unités généalogiques qui sacrifiaient un poulet, étaient appelées *sapanganan manuk*. Cette opinion, reprise par Stöhr, ne rencontre plus aucun écho en pays toba ; partout on dit : «Lors d'une simple réunion de famille, rien n'empêche de sacrifier des buffles, si on est assez riche».
Toujours selon Vergouwen[58, p. 36], la fête nommée *santi* (d'où le terme *porsantian* pour le lieu de réunion) ou *santi rea*, est un autre nom pour *horja rea* : la grande cérémonie qui réunit les nombreux descendants d'un ancêtre illustre dans la *ruma porsantian* fondée par ce dernier.
On ne négligera pas non plus l'indication donnée par Warneck[63, p. 85] qui écrit que «beaucoup de gens organisaient une *horja* uniquement pour montrer leurs richesses», ce qui rejoint l'opinion précitée des Toba actuels. Selon le même auteur, le fête marquant le transfert des ossements d'un ancêtre dans une tombe en ciment, nommée *horja*, permet «de donner au défunt une position plus élevée au royaume des morts». Cette âme distinguée, la *sumangot*, peut encore s'élever dans la hiérarchie de l'au-delà et devenir *sombaon*. Pour cela, explique Warneck, il faut une grande fête nommée *santi*. Les ossements sont transférés une nouvelle fois et déposés sur le sommet d'une montagne, ou près d'une source. Cet endroit devient la résidence du *sombaon*, pour l'esprit duquel — toujours suivant Warneck — un *joro* (maison miniature) sera construit sur une place de marché ; on y déposera les offrandes faites au grand ancêtre. C'est dans le *joro* qu'on aurait parfois déposé les masques utilisés lors de la cérémonie funéraire. Cette information est contredite par Hagen[15, p. 349] suivant lequel les masques *topeng*, peints avec du sang, étaient déposés comme des objets précieux dans la maison du *raja*.
Les Toba d'aujourd'hui, chez qui les rites de passage (fêtes funéraires, mariages) restent célébrés conformément à la tradition, n'ont plus qu'une vague idée de ce qu'était le *bius*, la grande fête périodique où se réunissaient les membres des *marga* occupant un certain territoire. Les veillards connaissent encore ce mot, sans plus.
Comme on le lira ici, les Toba nomment toujours *horja turun* les fêtes funéraires. Par exemple, celle qui est aussi appelée *pesta* et qui assemble les descendants d'ancêtres dont on place les ossements *(mangongkal holi)* dans un tombeau durable. Des renseignements très précis et concis sont donnés par Ypes[70, pp. 432 ss]. Une telle fête a eu lieu à Sipahutar, près de Tarutung, en 1978. Le *suhut* (organisateur, maître des cérémonies), était Karel Sibuea, un de mes meilleurs informateurs, décédé en janvier 1981. Cette manifestation accompagnait le rapatriement et l'enterrement des restes d'un habitant du village décédé à

Java. Une autre *horja turun* a eu lieu les 18, 19 et 20 juin 1979 à Tomok pour le dépôt des restes de plusieurs membres de la *marga* Sidabutar dans un sarcophage de pierre (voir fig. 121).
L'organisateur était Sopar Sidabutar (qui est mort en mai 1981). On sacrifia un buffle et dix cochons et l'on plaça dans le sarcophage rouge les ossements des personnes suivantes:

1. Raja Padoha Sidabutar
2. La femme de Raja Padoha
3. Raja Parsilangkosa Sidabutar
4. Raja Hiskia Sidabutar
5. La femme de Raja Hiskia
6. Frederick Sidabutar
7. Treanus Sidabutar
8. Nan Resianna (*boru* Damanik), la femme de Sopar.

L'organisateur de la fête, celui qui décide que l'on va déterrer les ossements d'un ancêtre est à Samosir l'aîné de ses descendants (informations de F.H. Silalahi et de Amani Mangihut Sinambela, de Tuktuk ni Asu). Selon ces deux informateurs, il se nomme *raja jolo* ou *bonani hasuhutan,* et donne les meilleures offrandes de viande *(jambar)* aux membres de sa ou ses clans *hula-hula:* le frère de sa mère, le frère de sa femme, etc. Quand il aura lancé les invitations *(martonggo raja),* ceux-ci seront les premiers nommés. En effet, les invités de second rang, membres de sa ou ses clans *boru* (mari des sœurs, des filles), recevront les bas-morceaux du buffle et des cochons.
Il est impossible de finir cette note sans dire que les Toba célèbrent toujours des fêtes variées, en dehors des cérémonies à caractère funéraire. Par exemple, celle que l'on nomme *mang upa upa,* organisée par l'homme dont la fille est stérile, au domicile de cette dernière. Le père lui apporte un poisson cuit *(dekke),* qu'ils mangent ensemble. Ensuite, il lui remet un *ulos,* un tissu traditionnel, en prononçant cette invocation: «Ale ompung Debata, sai leon ma anak dohot boru to boru nami on do hot hahipason di pardaging on na». C'est-à-dire: «O Dieu! (littéralement: Grand'père divin!) donne, je t'en prie, des enfants à notre fille: (fais venir dans son corps des fils et des filles), et donne lui la santé!».

21. Le poulet *(manuk)* est intimement lié aux pratiques de divination qui forment une part importante de l'activité d'un *datu.* Ce dernier place l'oiseau qu'il vient d'égorger sous une corbeille avec divers objets et, suivant la manière dont ceux-ci ont été dérangés par les soubresauts de l'animal moribond, le magicien pourra donner les conseils attendus (voir également lég. 103 à 107).

22. Voorhoeve[61, p. 288] a noté que le lignage issu de Raja Purbatua (Ama Jamulatua le nomme Raja Parbotuan, ce qui est oublier la signification de *purbatua* = bénédiction de l'est) sacrifiait sur le *raga-raga* familial aux grands ancêtres de la *marga* Situmorang, les *silaon na bolon (bolon* = grand). Ce lignage formait une communauté dont Vergouwen[58, p. 20] écrit qu'elle se nommait *sada raga-raga* (c'est-à-dire: qui possède en commun l'autel suspendu). La traduction anglaise de l'ouvrage de Vergouwen précise d'ailleurs bien que ce terme s'applique à des «*marga* branches», et cela dément l'affirmation fréquente que le *raga-raga* était réservé aux seuls lignages devenus des *marga.* Si le lignage de Raja Purbatua avait pu devenir à Parmonangan une *marga* indépendante, on eut sacrifié dans ce village seulement au fondateur de Parmonangan, devenu «grand ancêtre» à son tour. On prendra garde à ce fait important: Purbatua ayant quitté la côte ouest de Samosir, il est demeuré Situmorang au moment où ses lointains cousins (descendants comme lui de Lumban Nahor) sont devenus un clan indépendant: la *marga* Lumban Nahor. La question, pour moi, était donc de savoir si les Situmorang de Lontung auraient fait partie d'une «marga Purbatua», ou s'ils seraient restés Situmorang. Je n'ai pas reçu de réponse claire à ce sujet.

23. Les distances, sur le bateau, étaient pour moi très difficiles à estimer.

24. Sur la place du village, le lac est invisible. Mais quand on sort de l'enceinte d'arbres qui forme un enclos carré (et devait jadis enfermer une agglomération beaucoup plus importante, à en juger par ses dimensions), on aperçoit aussitôt la surface argentée de l'eau, incroyablement loin...

25. Ces personnages importants sont donc à la droite du *suhut*, qui tourne le dos à la maison où est fixé le haut-parleur. Le côté nord du carré n'est occupé que par des curieux, debout. Les visiteurs représentant les *hula-hula* ou les autres invités sont assis à l'est et à l'ouest. Notons qu'à Tomok, on nomme *suhut* tous les parents masculins de l'organisateur. J'ajouterai, à propos de la fête de Si Gurung-Gurung, que je n'ai pas vu de danses et que je n'ai pas pu savoir si l'on danserait. Pourtant, les Toba admettent volontiers que toute *horja* est marquée par des danses, dont Ypes[70, p. 302] disait qu'elles mettaient en évidence la position sociale des assistants, alors que le choix des morceaux de viande distribués permettait de déterminer leur position généalogique.

26. La *marga* Si Tindaon n'est pas citée par Vergouwen. Elle figure cependant dans les tables de W. Hutagalung[20], comme issue de la *marga* Purba, qui remonte à ce Raja Mangarerak (par son deuxième mariage), dont les plus célèbres descendants sont les Manurung et les Sitorus. Vergouwen dit que la *marga* Purba est fixée sur la côte est de Sumatra (*purba* signifie «est» en batak).

27. Une étude approfondie a été consacrée au motif du *singa* par J. Ydema[69]. Elle comporte une revue de textes mythiques, qui ont permis à cet auteur d'échafauder un certain nombre d'hypothèses. Malheureusement, à côté de faits certains, comme le caractère interchangeable du *singa*, du *naga* et du buffle chez les Batak, Ydema effectue des démonstrations qui s'appuient sur des analogies avec certains mythes, noms et motifs indiens ou chinois, dont rien ne prouve qu'ils aient jamais été intégrés dans la religion et le répertoire iconographique batak.
Ainsi, la comparaison du *singa* avec le *tao tie'h* chinois, est une spéculation pure... On n'aura garde d'oublier qu'avant même l'arrivée des Européens, alors que les habitants du lac Toba vivaient à l'heure tribale, le *singa* n'avait plus une signification nettement connue, même pour les magiciens qui auraient dû être les conservateurs de l'imagerie symbolique. Nous avons à cet égard le témoignage de Modigliani, qui écrivait en 1891[31, p. 654] : «Les Toba que j'interrogeai ne surent rien me dire de précis quant à l'origine de cette sculpture, et même le *guru* Somalaing ne sut me l'expliquer». Les Batak d'alors répondaient à Modigliani ce qu'ils répondent aujourd'hui : «c'est la coutume». Je ne doute pas que si J. Ydema (qui n'a jamais visité le pays batak) s'était rendu dans les villages dont il parle, sa vision eut considérablement changé.

28. Le *singa* est parfois représenté sous la forme d'un buffle, dont le corps couvert d'écailles, affirme son équivalence avec le serpent cosmique.

29. Dans une quantité de villages, le chef coutumier, le *raja* n'occupe plus une maison particulièrement belle. Certaines régions, toutes proches de villages contenant des demeures décorées, n'en recèlent plus aucune. Ainsi, par exemple sur la côte sud du lac, face à Samosir, du golfe de Bakkara jusqu'à Balige, il n'y a pas un seul village dont les maisons soient ornées de *singa*, ni ne portent de peintures ou de décoration quelconque (voir aussi note 73).
Après les autorités hollandaises, les autorités indonésiennes n'ont pas toujours confirmé les prérogatives des *raja*. A Simbolon, par exemple, le *kepala negeri* (chef de district) était une femme, en 1980.

30. Le village se trouve exactement au bord de la route principale qui conduit de Porsea à Laguboti, sur la gauche, après avoir franchi le pont enjambant la rivière Asahan. Il comporte plusieurs maisons superbement décorées de sculptures et peintures d'une grande pureté de style ; il a aussi conservé le grand arbre sacré (*baringin* = ficus religiosa), au bout de la place du village qui, ailleurs, a presque toujours disparu. La *marga raja* est Napitupulu, issue de la phratrie Sonak Malela, comme les Pardede, les Marpaung, etc. Dans le rapport de la Mission Rhénane[30, 1901, p. 75] on lit qu'au début de ce siècle, la communauté chrétienne de Parparean était très petite et croissait lentement.

31. De Nainggolan à Pangururan, sur la côte ouest de Samosir, je n'ai trouvé aucune maison ornée de *singa*. Il n'y a aucune raison pour que les demeures nobles aient été différentes de celles des autres districts de

l'île où se retrouvent les grands sarcophages de pierre. Ces ornements ont sans doute disparu, comme à Parmonangan. Presqu'en face de Pangururan (Sihotang), il y a plusieurs maisons richement décorées.

32. A Simanindo, on peut voir une frise de personnages peints sur une maison, mais il s'agit d'une décoration moderne, sans rapport avec les traditions anciennes. Le village est aujourd'hui célèbre pour le spectacle que ses habitants ont mis au point à l'intention des bataillons de touristes en provenance de Tomok et d'Ambarita, que l'on conduit ensuite au peu intéressant îlot de Tao pour déjeuner. Ce spectacle commence par une danse où la principale actrice, fréquemment représentée sur les prospectus et les affiches, arbore un grand collier karo, tel que les Toba n'en portent jamais. Ensuite, un buffle est attaché à un pseudo *borotan* (poteau sacrificiel) et la marionnette *sigalegale* entre en action... On dit chez les Toba que ces grimaces rapportent une fortune au chef d'Ambarita.

33. De nombreux auteurs ont pensé pouvoir affirmer que le motif du personnage accroupi, les genoux et les mains dans le menton, dérivant de la position dite «du penseur» (rare chez les Batak) est réservé aux représentations d'ancêtres. Un tel postulat repose sur l'existence de nombreuses effigies d'ancêtres dans cette position, non seulement en Indonésie, mais en Mélanésie et dans certaines tribus de l'Asie du sud-est continental. On a rapproché ce motif de la position donnée aux cadavres, qui rappelle celle du foetus, et qui est attestée en Indonésie (Schneeberger[44, p. 75]).

34. Il est très étrange que les deux *singa* de cette demeure aient été dissemblables. On ne sait évidemment pas si cette disparité était intentionnelle, ou si l'une des deux sculptures avait été endommagée et remplacée. Je rappelle que le propriétaire actuel de la maison reconstruite, soi-disant avec certains matériaux provenant de l'ancienne, attribue l'édification de cette dernière à son ancêtre Raja Ompu Si Domdom, dont huit générations le séparent, ce qui nous donnerait environ 200 ans d'âge, jusqu'à sa destruction par un orage, intervenue vers 1940.

35. Les *makara* disparus de Si Topayan sont reproduits par Rumbi Mulia[33, fig. 9]. Cet auteur fait un intéressant rapprochement entre le rituel tantrique avec ses sacrifices humains, et la vieille religion des Batak. Prudemment, Miss Mulia se borne à quelques simples observations. On aimerait en effet pouvoir se lancer sur cette piste, mais force est de constater que les caractéristiques formelles des statues bouddhistes du Padang Lawas, pas plus que les motifs décorant les monuments de cette région, ne se retrouvent dans l'iconographie batak, si ce n'est chez les Batak du Padang Lawas même, comme le montre une photo des sculptures ornant la tombe de Raja Mangalempang à Gariang, publiée par Schnitger[45, pl. 83, fig. 8]. Si certaines images comme celle du *makara*, ont bien été adoptées, c'est en subissant de profondes transformations, en ce qui concerne la forme et sans doute la signification symbolique.

36. La présence de têtes d'éléphants stylisées en lieu et place de *singa*, sur les façades, est attestée. Je n'en ai jamais vu, personnellement. On connaît d'autre part (fig. 152) des monuments funéraires où l'ancêtre est représenté à cheval sur un éléphant, non sur un quadrupède à tête de *singa*. De tels monuments existent aussi dans le sud de Sumatra et paraissent être antérieurs aux influences hindu-bouddhistes. L'éléphant serait un autre symbole de richesse, de puissance.

37. Les villageois ne peuvent donner aucune explication, touchant la forme différente des *singa*. Toutefois, un commerçant de Parapat, P. Sidabalok (originaire de Tomok), distribue à ses clients une brochure polycopiée où sont expliqués certains monuments et sculptures. L'on y retrouve des descriptions empruntées à divers auteurs classiques comme Winkler et Warneck. Dans cette compilation, l'on peut lire que le *gaja dompak (= singa)* mâle était placé sur le *sopo* et le *singa* femelle sur la maison d'habitation. J'ignore la source de cette information, mais on rapprochera ces *singa* masculins (fig. 97) de ceux de certains sarcophages (fig. 129, etc., voir p. 114).

38. Entre ces deux villages se trouve celui de Lumban Si Binbin, un autre fief Sitorus, près duquel existe un très vieux sarcophage de pierre. Les Sitorus dominent de nombreux villages en Uluan. Tout comme les membres de la *marga* Manurung (très largement représentée dans les environs de Porsea), les Sitorus descendent de Raja Mangarerak, qui vivait à Huta Sibisa. Cet ancêtre fameux illustre la difficulté qui guette le voyageur novice, désireux de débrouiller l'écheveau des généalogies batak. En effet, parfois l'aïeul donne son nom à une *marga*, et d'autres fois, ce sont les fils qui fondent des clans, sans que le nom de l'ancêtre subsiste autrement que comme celui d'un aïeul commun. Ainsi, dans le cas présent, n'y a-t-il pas de *marga* Mangarerak. On soulignera donc que les grandes phratries qui regroupent plusieurs *marga* et portent le nom du célèbre ancêtre (ou de celle de ses femmes qui a donné naissance à un nouveau groupe de *marga*) ne sont jamais appelées *marga* chez les Toba, au contraire des Karo qui nomment *merga* toutes les unités généalogiques issues des cinq grands groupes originels, depuis ceux-ci jusqu'aux plus petits lignages indépendants.

39. Je m'en veux d'avoir dû ignorer tant de superbes villages. Celui de Lumban Garaga, en Uluan, ou ceux de l'agglomération habitée par la *marga* Tampu Bolon, entre Porsea et Balige, sont du nombre. Aucun d'entre eux, cependant, ne présentait de particularités qui eussent rendu indispensable la publication des photos que j'y ai prises.
Plus loin, vers Tarutung, les maisons ornées sont rares. Je n'en ai vu aucune entre cette bourgade et Sibolga.

40. Le mot *parholian* (construit autour du mot *holi* = os) est compris partout en pays toba, mais ne semble plus guère utilisé (sauf à Huta Si Tongor) : on dit plutôt *kuburan batu* (tombe en pierre) ou *batu gaja* (pierre-éléphant, littéralement, ce terme s'appliquant aux grands sarcophages). Quant aux tombes de béton, on a vu qu'elles sont nommées *simen* (ciment).

41. J'ai dit que cette tombe a été érigée vers 1927. Conformément à l'antique coutume, elle tourne le dos au lac. Quatre statues de facture médiocre l'entourent. Le détail du personnage accroupi au sommet du «toit» (fig. 117) laisse voir des traits stylistiques inhabituels à Samosir (comparer avec la fig. 178).

42. Cette attitude est d'autant plus remarquable, que les sarcophages et urnes à ossements ont presque toutes été vidées par les missionnaires ou les explorateurs européens.

43. Il est certain que l'afflux de touristes venue de toutes parts pour admirer le premier sarcophage a influencé les habitants de Tomok, les incitant à copier ce tombeau, plutôt que d'ériger un *simen* de fantaisie.

44. Tichelman[53, p. 258, fig. 8] donne une photo différente de celle d'Adam. Bartlett[6, pl. 24] reproduit aussi les monuments d'après Adam, en indiquant seulement qu'ils se trouvent «sur la côte ouest de Samosir» (ils étaient près du rivage à cette époque). On ne sait si ces auteurs les ont vus. Pour Bartlett, cela semble improbable.
Dans son article, Tichelman reproduit le plus grand des deux sarcophages de Simbolon (fig. 3 de son article) avec la mention «Sarcophage de Pansur, photo Institut colonial Amsterdam» et plus loin (fig. 8) les deux sarcophages pris sous un angle différent de celui choisi par Adam, avec l'indication «sarcophages et urnes de Lumban Suhi Suhi Pansur dans le district de Simbolon, au sud de Panjomuran, *collection* Tichelman». Doit-on comprendre que cet auteur s'est procuré cette photographie, pour ses archives, ou qu'il l'a prise lui-même? Sur sa fig. 8 il est difficile de comprendre que le plus grand sarcophage est celui-là même qui fait l'objet, sous un autre angle, de sa fig. 3...
Son article ayant été publié en 1942, il m'intéresserait de savoir si les deux sarcophages étaient encore groupés juste avant la guerre, ce qui serait le cas si la fig. 8 de Tichelman était une prise de vue personnelle.

45. Tichelman, toujours dans son même article sur les sarcophages de pierre, assigne à ce tombeau une ancienneté de six générations.

46. Tambaran a droit à ma reconnaissance sincère. Après avoir accosté à Simbolon, et montré la photographie de Tassilo Adam à une douzaine de personnes, je n'avais obtenu que des réponses négatives. Tous, sans doute, connaissaient les tombes blanchies à la chaux et rehaussées de couleurs vives, mais aucun ne les rapprochait de l'image que brandissait cet étranger. Enfin, Tambaran arriva, attiré par le brouhaha. Il n'eut besoin que d'une seconde pour regarder et me dire qu'il savait ce qu'étaient devenus les sarcophages, où il me conduisit lui-même. C'est un de ces vieillards élégants, au sourire mince, comme j'ai eu la bonne fortune d'en rencontrer quelques-uns, qui m'ont fait aimer davantage leur pays.

47. Le *singa* de ce sarcophage, souvent reproduit, possède une coiffe découpée ressemblant à celle, en spirales, du *singa* de Simbolon (fig. 125). On a dit que les anciens chefs toba portaient une coiffure de ce type, un «bonnet à volutes» évoquant l'arbre cosmique, comme les nobles de Nias.
Le tombeau de Nainggolan, qui ressemble beaucoup à celui de Tomok (notamment par la facture de la statuette formant corps avec le couvercle) se trouve en vérité dans le hameau de Huta na Godang (le «grand village»), à un kilomètre du port de Nainggolan. Il porte l'inscription suivante:
OMPU TARATUNGGAL PARHUSIP NAI PAUSAGA BORU LUMBAN RAJA NAINGGOLAN //
DI PAIMBARU NI PINOMPARNI O. (pour *ompu*) SOMBANGON PARMUNIAN BORU PEA.
Ce texte donne lieu à des interprétations différentes de la part de mes amis de Samosir, et je ne m'y attarderai pas ici. J'indiquerai seulement que le surnom du chef Parhusip mentionné au début, Taratunggal, signifie superbement: «celui qui est très viril» (littéralement: entièrement mâle). Les indications données par les habitants de Huta na Godang sur l'âge du monument diffèrent trop pour être prises au sérieux. Ils affirment généralement que le village lui-même a été fondé voici vingt *sundut* (générations). Le tombeau devait logiquement être à peu près contemporain de celui de Tomok (première moitié du XIX$^{e}$ siècle).

48. Le grand sarcophage de Tomok, qui contenait les ossements de plusieurs chefs de la *marga* Sidabutar, date du milieu du siècle dernier, probablement. Il est certainement l'œuvre d'un sculpteur de génie, inventeur de motifs inconnus ailleurs, comme le dessin des yeux en triangle. La fig. 132 nous montre la femme assise à l'arrière du couvercle, tenant en ses mains ce qui paraît être un *paranggiran* (écuelle pour l'eau purificatrice citronnée, utilisée avant chaque libation). Cette sculpture est d'une extraordinaire délicatesse et conserve bien son caractère toba, au contraire du personnage plus stéréotypé, coiffé d'une toque, placé sous la bouche du *singa* (fig. 174), chez qui l'on doit reconnaître cette influence hindu-javanaise qui a marqué le style de la dernière période. Ce style, imité des masques *topeng*, est caractérisé par une arête nasale marquée, prolongée en une arête qui divise parfois tout le visage en deux moitiés, le nez lui-même devenant très pointu, et non plus écrasé comme dans le style propre aux Karo et aux Pakpak nordiques et centraux. On le retrouve dans le fameux sarcophage de Aek Godang.

49. Les «antiquaires» de Medan et de Parapat ne possèdent aucune information sur la provenance des objets qu'ils vendent et qu'ils doivent tenir de rabatteurs locaux. Il y a quelques années, la mode chez ces commerçants était de prétendre que chaque sculpture était originaire du pays pakpak (même s'il s'agissait d'une pièce de pur style karo). En 1980, tout provenait de l'arrière-pays de Barus (Upper Barus).

50. Le sarcophage de Lumban Si Binbin renferme les restes d'un défunt *raja* Sitorus. Celui de Si Alangoan contient les ossements des ancêtres du chef actuel, Tandaurun Sihaloho, dont la femme est *boru* Mata, c'est-à-dire originaire de la *marga* Simarmata... Mes interlocuteurs, partout, mentionnent le dépôt et le transfert de crânes. Ils ne parlent pas des os longs, qui accompagnent pourtant ces crânes. Mais quand on les interroge, ils sont formels: la tradition interdit l'introduction des os plats et des vertèbres dans les sarcophages.
Si Alangoan est situé au bord du plateau central, peu élevé et peu éloigné de la côte où se groupent les hameaux de Si Tungkir, Si Jabat, Si Dondolon et Sihaloho. Tous ces villages paraissent avoir été récemment fondés ou reconstruits.

Curieusement, le chef actuel de Si Tungkir appartient à la *marga* Sihaloho (c'est Apademi Sihaloho, un homme très affable) et le chef de Sihaloho appartient à la *marga* Si Tungkir! Quant aux chefs de Si Jabat et de Si Dondolon, ce sont tous deux des Si Jabat.

51. Le «sarcophage» se trouve dans un petit bois, au bord du sentier qui conduit de la route jusqu'aux villages formant l'agglomération de Lumban Kuala, déjà citée. Nous l'avons trouvé par hasard, mon fils Thierry et moi, car les indigènes nous avaient déclaré qu'il n'y avait pas de tombeau de pierre dans la région, en dehors de celui de Raja Pabalubis Manurung, mentionné plus haut (fig. 122). Suivant Piso Sijonggol Manurung, qui habite la plus belle maison de Banjargganjang (un des hameaux de Lumban Kuala), Raja Parongi aurait vécu il y a onze générations.

52. Il y a là une autre urne réemployée et placée sur un *simen*, non loin du rivage, au bord de la route qui conduit de Tomok à Pangururan. Par contre, les autres monuments anciennement signalés à Tolping semblent avoir disparu.
Ce village se compose de plusieurs hameaux. La *marga raja* est Siallagan, bien que les tombeaux de la plage (fig. 137) appartiennent aux Silalahi. Le chef actuel a pris femme dans la *marga* Sihaloho, qui est aussi établie dans le district comme *marga boru*. D'autres hommes Siallagan ont pris femme dans les *marga* suivantes: Sidabutar, Rumah Horbo, Simarmata, Nainggolan, Sidabungke et Sigiro. Comme sur presque toute la côte ouest et le nord de Samosir, le chef de village est désigné par l'appellation: *tungga ni huta*.

53. Ces urnes sont considérées par plusieurs auteurs comme étant d'une conception plus ancienne que les sarcophages allongés, qui rappelleraient la maison, ou la barque des morts. On a trouvé des urnes de forme assez semblable dans le centre des Célèbes, au Laos, aux Philippines, etc.

54. Diverses circonstances m'ont empêché de me rendre de Pangururan à Sihotang et à Harian Boho, lors de mes trois derniers voyages au lac Toba. Cette région a été visitée par Anthony Pardede, qui m'a envoyé un compte rendu très détaillé de son enquête, le 28 septembre 1981, juste à temps pour le publier ici.
La vallée de Sihotang groupe sept villages, dont le plus reculé se trouve à trois kilomètres du lac. Ils se nomment: Huta Simarsohit Toba, Huta Sampurna Pitu, Huta Sipardabuan, Huta Parmanahan, Huta Sitorban Dolok, Huta Lumban Raja et Huta Hariara Pohan, dont on distingue Lumban Pangaloan, aussi nommé Huta Simarmata, d'après la *marga raja* locale. Je n'ai pu les placer sur ma carte, faute de m'y être rendu personnellement.
L'informateur d'Anthony Pardede, dans ce dernier village, était Jamaruli Simarmata (62 ans). C'est le descendant direct de Ompu Raja Bulhap Simarmata, dont dix générations le séparent. Sous le règne de cet ancêtre fameux, furent érigé le tombeau (fig. 138) et le grand mortier de pierre en forme de barque (fig. 42) reproduits ici.
Le sarcophage contient les ossements de plusieurs chefs défunts, dont: Ompu Niatas Laut Simarmata, Ompu Jai Sori Simarmata et Ompu Parmual Simarmata.
Ce lignage Simarmata a des liens de parenté avec les Situmorang de Harian Boho: la grand-mère de Jamaruli était la sœur d'un ancêtre de Sitor Situmorang. Jamaruli utilise le terme *parajaon* comme synonyme de *hula-hula* pour désigner les Situmorang. Ailleurs, je le rappelle, des Toba se sont servis de l'expression «mon raja», en ma présence, quand ils voulaient parler de leur beau-père.
Dans la même région, Anthony Pardede a visité un village appelé Lumban Tonga-Tonga (soit: le village du milieu), toujours peuplé de membres du clan Simarmata. L'on peut y voir une urne en forme de pot, avec un couvercle conique, en pierre. Ce monument ne présente pas d'intérêt sur le plan esthétique. Il a été restauré régulièrement et recimenté pour la dernière fois le 6 juin 1981. Il contient les ossements des chefs Simarmata suivants: Ompu Sinungsuk, Ompu Hutanapuran, Ompu Banger, Ompu Doli, Ompu Ampanagara.

Le village de Lumban Tonga Tonga ne semble pas avoir été fondé par un chef appartenant à la *marga raja* actuelle, mais par un nommé Guru Sojuangon Sihotang. Cet événement se produisit voici quatorze générations, donc antérieurement à la fondation de Lumban Pangaloan.

55. Winkler[66, p. 131] dit : « Quand la semaine de deuil pour un chef important était écoulée, on n'enterrait pas le cadavre, mais on le déposait dans un cercueil qui l'attendait sur la place de réunion du grenier à riz, où on le laissait durant un an, jusqu'à ce qu'il soit décharné ». Certains autres rapportent qu'un bambou reliait le cercueil à un trou dans le sol, où se déversait le liquide provenant de la décomposition du corps.

56. « Ces franges éloignent les mauvais esprits », dit la femme (*boru* Manurung) de Washington Sitorus, le chef de Lumban na Bolak, village où se trouve un tertre funéraire.

57. Le nom indigène de la cordyline, *silinjuhang*, n'est plus guère connu en pays toba. Je ne l'ai entendu prononcer que par quelques vieilles personnes comme le *guru* Sibuea, à qui je demandais de nommer les plantes à usage funéraire. Et jamais à Samosir.

58. Ce massacre absurde est favorisé par les commerçants des petites villes du nord de Sumatra, qui achètent les *singa* et autres éléments de façades pour quelques dollars et tentent de les revendre en ajoutant un zéro, sans beaucoup de succès. En effet, une telle quantité de *singa* a inondé le marché des antiquités européen et américain, que les acheteurs potentiels sont saturés. Quant aux touristes non collectionneurs, ils n'ont aucun intérêt à acquérir un bibelot de soixante kilogrammes, pour l'emporter sous le bras...

59. Tout ceci semble identique à des observations faites par Bartlett[6, pl. 16] chez les Karo : « le premier enterrement, quand le corps est placé sous le *jerat* (équivalent du *joro* toba), peut ou peut ne pas être suivi par l'exhumation et le nettoyage du crâne et son dépôt dans le *geriten* » (autre sorte d'édifice situé dans le village, ressemblant à une maison, propre aux Karo et qui est en fonction de nos jours) « suivant le rang de la *merga* (= *marga*) à laquelle appartenait le défunt ».

60. Contrairement à ce que j'ai observé partout ailleurs, ces hameaux n'ont pas de nom particulier, bien qu'ils s'échelonnent du rivage jusqu'à cinq cents mètres à l'intérieur du pays, et qu'ils soient au nombre de cinq ou six. Tous sont dominés par la *marga* Aritonang.

61. La montée vers Huta Buntu Raja, par Huta Tingka Tingka (à ne pas confondre avec Lumban Tingka-Tingka près de Muara), dure une heure et demie et elle est épuisante. Mais tout au long de ce sentier à chèvres, on jouit d'une vue très belle sur la partie sud du lac, et sur Samosir (voir fig. 14 et 15).

62. Les *debata idup* (*idup* = vie) représentaient un couple d'ancêtres fabuleux que l'on ne connaissait pas par leur nom propre, et qui appartenaient à la catégorie des *silaon na bolon* (soit à peu près : les « Grands-d'il-y-a-longtemps »).

63. Bartlett[6, pl. 26] suppose que le symbolisme du cheval, associé à l'image d'un chef, a été transféré à des images purement magiques, dans le pays pakpak. Personnellement, je crois que le motif du cavalier n'acquiert pas une signification supplémentaire par la présence du cheval. C'est plutôt un animal choisi pour remplacer le *singa*-buffle en raison de son caractère prestigieux. On ne peut oublier que l'ancêtre chevauche plus souvent un *singa*, que l'imagerie batak assimile au buffle et au serpent supportant le monde. Des statues très probablement pré-hindouistes du sud de Sumatra montrent des personnages chevauchant des buffles, précisément. On sait aussi que chez les Karo, les grands chefs étaient choisis après avoir été invités à monter sur l'échine d'un buffle, qui ployait s'ils étaient dotés de la puissance, du souffle spirituel *(sahala)* nécessaire (Singarimbun[49, p. 8]).

64. Les sculptures de Pageran Ri, près de Sibolga, présentent une grande analogie stylistique avec le cavalier de pierre et sa compagne du Musée Barbier-Müller qui furent exposés à Genève (Art des Indonésiens archaïques) puis à Brooklyn en 1981 (pl. 20 et 21 du catalogue) et enfin à Dallas en 1982. Ces œuvres sont attribuées aux Pakpak dans le catalogue en question, en raison des indications données par l'antiquaire européen à qui elles furent achetées. Il est probable que ce type de monument était autrefois répandu dans tout l'ouest du pays toba, de Sibolga à Tarutung, et de Barus au sud du pays pakpak. Des styles locaux devaient exister, qu'il est probablement trop tard pour identifier.

65. Près du cercle de chaises en pierre aménagé au sud du village, j'ai aperçu en 1974 un sarcophage de pierre très ancien, dont j'ai pris une mauvaise photo. En 1977, il avait disparu.

66. Tichelman traduit *pangulubalang* par «champion-combattant». Nous avons vu figurer, dans la généalogie des Situmorang de Parmonangan, un personnage surnommé Si Musu Ulubalang (*musu* = ennemi). Modigliani dans une lettre écrite en 1891, dit que le mot *ulubalang* s'applique à un soldat de fortune, à un étranger qui loue ses talents de guerrier à des chefs locaux. Las de la guerre contre les Hollandais, le Singa Mangaraja avait eu recours à de tels mercenaires, originaires d'Aceh.
Quant au terme *si biangsa* ou *si biaksa*, il est peut-être dérivé du nom des *yaksa*, ces génies que l'on voyait représentés sur les monuments hindu-bouddhistes construits dans les premiers siècles de notre millénaire, au sud du pays batak (Padang Bolak ou Lawas).
Encore aujourd'hui, certains villages conservent précieusement une jarre, réputée contenir une telle matière magique. Sitor Situmorang m'a raconté que le *pagar si biangsa* de son village d'origine, près de Sihotang (au sud du Pusuk Buhit) avait été récemment volé par un *datu* qui l'emporta à Médan. En été 1981, des négociations étaient en cours pour en obtenir la restitution.

67. Dans un des trois hameaux qui sont sans distinction nommés Sabungan ni Huta (*marga* Situmorang), au-dessus de Tuktuk Pasir à mi-chemin entre Tomok et Lontung, une des maisons renferme un *pagar* nommé *hazo*. C'est une boîte de bois que l'on n'a pas voulu me montrer et qui contient une matière magique possédant la propriété de provoquer un mirage chez les ennemis du village. S'ils s'approchent trop près de la maison, les attaquants ne voient plus que la surface calme du lac ; le village a disparu pour eux... (Informateur: Sinton Situmorang de Huta Si Tindaon).

68. Cette survivance n'est certainement pas une exception, comme le prouvent les renseignements recueillis en mai 1981 par Anthony Pardede lors de sa visite à Salak (Daïri), où je l'avais prié de se rendre pour voir si les cavaliers de pierre de Pananggalan (fig. 150) étaient toujours en place. Le *pangulubalang* qu'il découvrit à Kecupak II (fig. 162) est toujours révéré par les habitants de ce village. Voici ce que m'écrivit Anthony (le 18 mai 1981) : «Le *pangulubalang* a été sculpté par Guru Panggana Manik... qui avait un frère aîné nommé Sungguh Meang Manik. Les deux rivalisaient de talents magiques et le deuxième se rendit en pays Simalungun pour y apprendre de nouvelles recettes. Chaque année», ajoute Anthony, «le clan Manik fait des offrandes au *pangulubalang*. On lui sacrifie un chien rouge dont le sang et les os fendus (?) sont mêlés à du riz jaune, et on lui donne du poulet cuit...».

69. Modigliani[31, 1898, p. 219] dit que le chef (Ompu Raja Hutsa) qui régnait sur cette île lors de son passage lui donnait le nom de son père : Pardapur. On la trouve sous ce nom sur certaines anciennes cartes, mais les cartes modernes l'appellent simplement *pulo*, ce qui veut dire île. Dans le sud du lac Toba, chacun la désigne aujourd'hui par Pulo Sibandang, ou Simandang. Le village principal, dont les maisons s'étirent le long d'une allée interminable, se trouve au nord, face à Samosir. Il se nomme Lumban Sibandang. La *marga raja* est Si Gurgur. Ses membres prennent femme chez les Pardede et les Sitorus.
W. Hutagalung[20, p. 81] écrit que Simatupang, fils de Raja Lontung et frère de Situmorang (voir généalogie p. 57) alla s'établir dans l'île de Sibandang. Cet auteur, toba lui-même, met entre parenthèses le nom de «Pardopur» (non Pardapur).

70. Je lui ai demandé le nom de cette substance, et je n'ai pas eu de réponse. A Parapat, le vieux Iskandar Napitupulu qui passe pour être un peu *guru* et qui est âgé de plus de 80 ans, montre le petit trou dans la poitrine des figurines en bois qu'il vend (vraies ou fausses) et dit: *«si biangsa»*, mot que prétendait ignorer le vieux Karel Sibuea. Enfin, un peu partout, c'est le mot de *pupuk* ou *pukpuk* que les gens connaissent et répètent en riant (de même qu'ils rient en évoquant la réputation d'anthropophages des Pakpak). Selon le Dr. Voorhoeve (communication personnelle de juin 1980), le mot *pupuk* se trouverait rarement dans les *pustaha*, les livres de magie; on y lirait plutôt le mot *sihat*.
Tout le monde prend très au sérieux la puissance magique du *pukpuk*. Karel Sibuea me raconta que dans un village près de Si Borong Borong, la maison du chef contenait un *guri-guri* (pot à magie) plein de *pukpuk*, et que douze soldats japonais tombèrent raides morts en essayant de forcer l'entrée de la demeure ainsi protégée.

71. Tous les lieux mentionnés ici se trouvent à faible distance du port de Muara, dans un périmètre de deux kilomètres de diamètre.

72. Les trois villages et leurs *pangulubalang* appartiennent à la *marga* Siregar-Lali, qui prennent femme de préférence chez les Sianturi voisins et à qui ils donnent leur propres filles, procédé contraire à la coutume, mais fréquent aujourd'hui.

73. A Muara, au contraire de l'île de Sibandang, presque toutes les demeures sont des *emper*, des petites maisons de type malais, mais ici et là, les maisons aux toits relevés ne comportent aucun décor. Quand on quitte le golfe de Muara, de Huta Si Tongkor jusqu'au golfe de Balige, la côte est déserte et la montagne plonge abruptement dans l'eau profonde des petits golfes qui se suivent.

74. On serait tenté d'expliquer de cette manière l'efficacité conservée par les *pangulubalang* de Muara, ne datant que de cinq générations. Je crois que ce serait faire trop de crédit à la mémoire de leurs propriétaires.

75. J'avais demandé à Anthony Pardede de revoir le «guru Silalahi» et de l'interroger seul à seul. Cette rencontre eut lieu après mon dernier séjour à Sumatra. Le 22 mai 1981, Anthony m'écrivit: «Je viens de rentrer de Parapat. J'ai rencontré M. Silalahi à Samosir, et après les introductions d'usage je lui ai posé vos questions, une à une... M. Silalahi dit n'avoir jamais «dansé» le *tunggal panaluan*, à l'exception d'une fois à Parapat, où il avait pris la pose uniquement pour se faire photographier par un auteur, M. Tobing...». Il précise plus loin: «En 1925, Silalahi a vu des Situmorang à Lontung «danser» le *tunggal panaluan*, en raison d'un sort contraire persistant...» (Voir note 83 concernant les bâtons magiques des sorciers batak).
Pour en finir avec «l'affaire Silalahi», l'objectivité veut que l'on rappelle les remerciements adressés par Tobing dans sa préface au Dr. Iskandar (fig. 11) pour ses «magnifiques dessins» (laissant ainsi entendre que les croquis de ses informateurs ont été «mis au net»).

76. Je ne sais pas si la mémoire du *«guru»* l'a trahi, ou s'il s'agit d'une autre fantaisie de Tobing, mais dans la liste des informants de ce dernier figure un Sohatahon Situmorang, et un Pondal Sinaga, aucun Sohatahon Sinaga.
Il est extrêmement curieux que sur 27 informateurs nommés par Tobing, dont 15 originaires de Samosir — où tout le monde est chrétien, sauf quelques *pormalim* — il n'y en ait qu'un dont le prénom soit biblique ou européen (un certain Julianus Siregar). Compte tenu de ce que j'appellerai «l'affaire Silalahi», je ne puis m'empêcher de me demander si les noms que portaient en 1953 les «informateurs» cités n'ont pas été travestis systématiquement par Tobing, pour laisser croire au paganisme latent de ses interlocuteurs convertis, comme ce fut le cas pour Silalahi.

77. Ils nomment eux-mêmes leur religion: *agama malim*, ou parfois *agama Si Singa Mangaraja*. En l'année

1892, on lit dans les rapports de la Mission Rhénane que depuis « quelques mois une sorte de nouvelle religion se développe dans les environs de Balige... qui présente de grandes analogies avec l'Islam ». Son fondateur est nommé par l'auteur du rapport : c'est Anggi ni Tuhanta, c'est-à-dire le « jeune frère de notre Seigneur », et ses disciples s'appellent *malim*. Le Singa Mangaraja, principal ennemi de l'Evangile, est désigné comme l'inspirateur du mouvement et le rapporteur relate son rapprochement avec les Musulmans. Nulle part, dans ce premier rapport, on ne parle du *guru* Somalaing (qui appartenait à la *marga* Pardede), dont certains auteurs disent qu'il a fondé vers 1910 l'autre secte « païenne » qui concurrence les *pormalim* et se nomme *parhudamdam*, ou religion de Si Raja Batak.

78. F.H. Silalahi affirme avoir bien connu Somalaing et bénéficié de son enseignement. Selon lui, le *guru* ne décéda qu'en 1960, à Purba (Simalungun), âgé de cent ans.

79. Selon Sitor Situmorang (auquel je suis très reconnaissant de sa gentillesse), les *pormalim* se réuniraient chaque année en août à Laguboti (ce que nul ne m'a raconté en pays batak). Sitor pense que le descendant des Singamangaraja pourrait jouer un rôle dans la cérémonie. Ce personnage est le fils orphelin de Raja Patuan Sori Sinambela ; ce dernier était le propre petit-fils de Singamangaraja XII et l'ami de Sitor Situmorang ; il s'était fixé en 1964 à Jakarta, à l'âge de dix-huit ans environ.
A ma demande, Anthony Pardede a rencontré et photographié (fig. 20bis) le jeune Tonggo qui est né le 24 décembre 1972. Il vit à Médan, est de confession chrétienne et fréquente l'école S.D. Antonius. Cet enfant ne semble guère préoccupé par l'existence des *pormalim*, que sa grand'mère (*boru* Manurung) déclare connaître de réputation seulement, sans les fréquenter. Anthony m'a d'ailleurs envoyé plusieurs photographies de Raja Tonggo et de sa demeure, laquelle contient de multiples souvenirs de l'ancêtre illustre.
Toujours selon Anthony, le chef suprême *(induk)* des *pormalim* est Amani Pangihutan Naipospos, qui vit à Médan, et dont le père aurait choisi un « bon nom » pour le petit Raja Tonggo Tua Sinambela (ce qui semble indiquer que les liens entre la famille du descendant des Singamangaraja et les *pormalim* ne sont pas aussi lâches que cette famille veut bien le dire). L'*induk* dirige la cérémonie d'août, dont il fixe la date exacte. Amani Pangihutan descend de Raja Mulia Naipospos (décédé en 1956 à l'âge de 105 ans) qui avait reçu de Si Singamangaraja XII le droit d'introniser les prêtres *pormalim (ulupunguan)*. Dans la même lettre, Anthony m'a donné de nombreuses informations sur la religion des *pormalim* qu'il nomme *par agama malim*. Selon lui, 650 familles *pormalim* existent encore dans le nord de Sumatra, réparties dans 24 villages et villes (notamment Lumban Si Jabat, dont il a été question ici).
Anthony a enquêté en divers lieux pour moi, entre autres à Lumban Naipospos, près de Laguboti. Son rapport a été déposé par mes soins aux musées d'ethnographie de Genève et de Leiden, à l'usage des spécialistes ; on y trouve des informations sur les édifices sacrés de la religion *malim*, les noms des villages où cette secte est établie, etc.

80. Ce *raga-raga* est circulaire, non carré comme les autels traditionnels. Les villageois disent que les franges des feuilles qui pendent ont pour but d'éloigner les mauvais *begu*. De tels écrans sont représentés sur de nombreuses photographies anciennes ou dessins montrant des autels et des emplacements sacrés batak. Les feuilles sèches ainsi disposées existent à Borneo et ont la même fonction : Schneeberger[44, fig. 54] a publié un tel *pagar hantu*, destiné à arrêter les esprits malins qui propageaient les épidémies.
F.H. Silalahi n'a pu me dire où, quand et s'il avait visité une *jabu porsantian* et vu un autel carré comme celui dessiné par lui pour Tobing (et pour moi !). Il est possible qu'il ait complété les informations acquises au cours de ses contacts avec les *pormalim*, lors de ses entretiens avec Ph.O.L. Tobing. Pourtant, il reste un autel carré à Pematang Purba en pays Simalungun, conservé comme souvenir. Enfin, Karel Sibuea, autre informateur très véridique, déclarait n'avoir jamais vu de ses yeux un *raga-raga* dans la région de Tarutung, dont il était originaire (cette déclaration m'a beaucoup surpris, vu le grand âge de l'intéressé).

81. A côté de ces porcelaines d'origine chinoise, des branches sèches de plantes spéciales pour les offrandes sont piquées. Elles portent de petites graines rondes.

82. Le nom de la *marga* Sibuea (prononcer Sibouya) est dérivé du mot: *buwaya*. C'est le «clan du crocodile». Le *guru* Karel Sibuea n'expliquait pas ce nom. Il ignorait la légende rapportée par Bartlett[4, p. 7] suivant laquelle les membres décédés de cette *marga* descendraient les rivières, pour devenir des sauriens. Ces derniers sont inconnus des hauts plateaux toba; ils n'existent qu'à l'embouchure des fleuves, mais le pays toba touchait à l'océan Indien, et un tel animal ne pouvait manquer de frapper l'imagination de gens qui révéraient le lézard, incarnation d'une divinité de la fertilité: Boras pati ni Tano.

83. Cette déclaration est à rapprocher de la constatation effectuée en pays karo par Singarimbun[49] qui écrit: «ce genre de bâtons est uniquement en possession des grands *guru*».
De nombreux articles ont été écrits sur le sujet du bâton magique que connaissaient toutes les fractions du peuple batak. On l'a apparenté au *vajra* du Bouddhisme tantrique, et l'on en a aussi fait une représentation de l'arbre cosmique si important dans les mythes batak. Aujourd'hui, les Toba ne savent plus rien de précis quant à l'origine de cet instrument. Mais plusieurs *marga* (et grands lignages) en conservent un parmi les *pusaka*, les objets sacrés appartenant à la communauté (avec les *debata idup*, d'anciens tissus, de vieux sabres, etc.). Il est probable que les premiers à en avoir parlé sont les missionnaires Burton et Ward[10, p. 501] qui se sont aventurés en direction de la vallée de Silindung en 1824. Ils disent: «Le *datu* instruit est en possession de deux bâtons, nommés *tondung hujur* et *tondung rangas*» (*hujur* est le nom toba de la lance).
Cinquante ans plus tard, Modigliani constatait que les bâtons avaient des noms propres. L'un se nommait *gana gana si madangadang* et un autre *si jambe jalan* (H.H. Giglioli[14, p. 124]). Nous savons par Bartlett que les *pangulubalang* portaient souvent le nom de la victime, dont la cervelle ou les viscères avaient servi à sacraliser le bâton.

84. Ayant interrogé F.H. Silalahi sur la possibilité de fabriquer du *pukpuk* avec le corps d'un accidenté, je me suis vu opposer une dénégation énergique. Pourtant, Joustra[22, chap. 3] écrit que les enfants morts très jeunes étaient brûlés ou enterrés tout de suite «de peur que les *guru* n'utilisent le corps pour préparer le *pukpuk*...». Ce qui était vrai dans la vallée de Silindung et chez les Karo, pourrait-il ne pas avoir été vrai à Samosir? Si Sibuea disait la vérité (comme A. Pardede et moi-même le croyons), on pourrait admettre que des bâtons magiques (ou d'autres *pangulubalang*) étaient encore fabriqués à une époque où les sacrifices humains n'avaient plus lieu... D'autres vieillards, comme le loueur de bateaux Napitupulu de Parapat ou comme Raja Pardoling Situmorang, confirment en effet les dires de Sibuea. Le 22 février 1981, A. Pardede, à qui j'avais demandé de poursuivre nos recherches en interrogeant de vieilles gens à ce sujet, m'écrivait: «L'homme que l'on sacrifiait était de préférence un étranger. Parfois, cet homme avait été tué par la foudre ou des suites d'un accident» (chute d'un arbre, par exemple)...

85. Karel Sibuea, et c'est naturel pour un Batak converti à l'Islam, habitant parmi les Malais à Médan, était devenu un *dukun*, un guérisseur. Il nommait *taoar (tawar)* ses remèdes. Ce mot sert à désigner toute préparation, tout objet qui éloigne le mauvais sort; ainsi, la parcelle de cuivre rouge insérée dans les anciennes bagues de cuivre — toujours portées — est un *taoar*. Bartlett[4, p. 2] dit que *tawar* est la contraction de *tambar*, mot largement utilisé pour désigner un remède, celui-ci pouvant consister dans un ingrédient aussi bien que dans un acte magique, une parole, etc.

86. On sait que les *datu* de l'époque pré-coloniale n'avaient pas les pouvoirs d'un chaman; ils ne se transportaient pas dans le monde des esprits, ni n'étaient visités par ceux-ci. Ce rôle incombait partiellement aux *sibaso* (des deux sexes), des professionnels de l'extase, dépourvus de la science magique du *datu*.

87. Le vieux Modesty tenait une boutique d'antiquités et souvenirs à Brastagi, bourgade devenue touristique du pays karo. Il y vendait à des prix astronomiques des antiquités véritables, à côté de sa propre production, et de babioles touristiques.

Dans son étude sur le *singa*, Ydema[69, p. 52, fig. 63a] a publié un sommet de canne magique représentant un cavalier aux membres grêles, contournés, qui pourrait bien être l'œuvre de Modesty. Cet artiste (ou son atelier) réussissait admirablement à reproduire les belles patines rougeâtres des anciens objets karo. Je crois qu'il est décédé. A mon dernier passage en pays karo en 1978, la boutique était tenue par quelqu'un que l'on m'a dit être son fils.

88. En 1972, un ami dénué de toutes connaissances particulières, visita le lac Toba et m'en rapporta un cadeau. Il s'agissait d'un beau *ulos ragidup*, un tissu hautement prisé par les Toba, qui avait été acheté pour une trentaine de dollars chez le premier marchand venu. Un tel tissu vaudrait aujourd'hui au moins 500 dollars à condition de le trouver. Il s'en fabrique des copies bien faites, qu'un touriste non prévenu paierait d'ailleurs fort cher, les commerçants se portant garants de leur ancienneté. On les reconnaît au fait que le carré décoré de motifs géométriques tissés, à chaque extrémité, est rapporté et cousu, non d'une pièce avec le reste du tissu.

89. Ce masque (ici fig. 189) est reproduit dans le catalogue de l'exposition «Art des Indonésiens archaïques», qui s'ouvrit le 25 juin 1981 à Genève, pl. 43.

L'orthographe adoptée ici pour la transcription des termes toba est celle qui est officiellement reconnue en Indonésie. La valeur des lettres est celle-ci :

c = tj (cawan = bol)
g = dur (raga-raga = autel suspendu)
gk = k (Tingka-Tingka)
h = fortement aspiré (hortup = herminette, hache)
j = dj (raja = chef, roi)
u = ou (gurgur = bouillonnement)
s = sifflant (Sibaso = médium)
r = roulé, comme dans les langues slaves

# Index

**des nom des villages, régions géographiques, mots vernaculaires et noms propres**

**Huta** (= village), **Lumban** (= village), *pulo* (= île), *bolon* (= grand, important) et *godang* (= grand), en rapport avec un nom de localité ou un nom propre, ne comptent pas pour le classement. On cherchera donc **Huta Baru** sous B, à l'exception de **Huta Bolon** et **Huta na Godang** qui sont classés sous H.
Ompu et Raja étant des titres, on cherchera donc **Raja Intubungna** sous I. Tous les autres personnages figurent sous le nom de leur *marga*. Par exemple : **Raja Ompu Parongi Manurung** à la lettre M.
Le Si précédant un nom ou un nom propre est une marque de déférence. Bien que faisant partie intégrante du nom, on n'en tiendra pas compte pour le classement, sauf quand l'usage local (en 1980) est d'écrire résolument certains noms en un seul mot (**Situmorang, Sinambela,** etc.). On cherchera donc **Lumban Si Mariasonak** sous M.


**A**

Aceh (sultanat musulman au nord de Sumatra. Les Karo étaient leurs vassaux) : pp. 14, 127, 212
*aek* (= cours d'eau)
**Aek Godang :** pp. 124, 152, 203, 209
**Aek Natolu :** p. 7
*agama malim* ou *agama Si Singa Mangaraja* ou encore *par agama malim* ; (= religion, voir *malim*, **Si Singa Mangaraja** et note 77) : pp. 213, 214
**Alangoan (Si) :** pp. 6, 14, 120, 122, 124, 127, 128, 209
*ama* (= père, voir note 64) : p. 204
**Ambarita :** pp. 6, 10, 24, 28, 136, 146, 148, 156, 207
Ambarita (*marga*) : p. 136
**Ampang :** pp. 6, 9
**Anggi ni Tuhanta** (personnage désigné comme fondateur de la religion appelée *agama malim*) : p. 214
Angkola (région batak du sud, islamisée) : p. 12
Aritonang (*marga*) : pp. 136, 211
Asahan (pays ; ses habitants sont d'origine toba) : pp. 12, 77, 78, 100, 142, 183
Asahan (rivière) : pp. 7, 92, 119, 206
Atauro (petite île au nord de Timor) : p. 177

**B**

*babiat* (= tigre) : p. 204
**Bagasa (Lumban) :** pp. 7, 130, 134
**Bahal Batu :** p. 80
**Bakkara :** pp. 6, 14, 184
Bakkara (golfe et vallée de) : pp. 6, 13, 206
*bale* (= grenier à riz dont la partie inférieure sert de lieu de réunion pour les hommes) ; (voir *sopo*)
**Balian ni Guru (Huta) :** pp. 6, 150, 154
**Balige :** pp. 7, 10, 16, 27, 47, 77, 86, 92, 114, 124, 131, 142, 152, 183, 190, 206, 208, 214
Balige (golfe de) : pp. 26, 213
**Bancin (Raja Dehel) :** p. 142
**Bancin (Nery) :** p. 142
*bangsa* (= «nation» à laquelle appartiennent certains esprits tutélaires) : p. 100
**Banjargganjang :** pp. 96, 128, 210
*baringin* (= arbre sacré) : pp. 13, 206

**Baru (Huta)**: pp. 7, 78, 84
Barus (région et ville sur l'océan Indien) : pp. 124, 178, 209, 212
**Batak (Si Raja)**; (ancêtre mythique) : pp. 13, 16, 56, 136, 165, 201, 214
**Batavia** (aujourd'hui Jakarta) : p. 32
*batu* (= pierre) : p. 202
*batu gaja* (= pierre éléphant ; grand sarcophage de pierre) : p. 208
**Batu Gurgur**: p. 6
**Bayoon Manurung (Lumban)**: p. 98
*begu* (= âme, esprit) : pp. 120, 214
*bejan* (ou anciennement *bedjan* ; voir *mejan*) : p. 133
*biangsa* ou *biaksa* (si) ; (= graisse humaine, matière active composant le *pukpuk* ; voir *pagar*) : pp. 212, 213
**Binanga I (Lumban)**: pp. 7, 92
**Binanga II (Lumban)**: pp. 7, 98, 107, 201
**Binbin (Lumban Si)**: pp. 7, 96, 98, 120, 122, 124, 127, 208, 209
*bindu matoga* (= dessin magico-rituel) : p. 162
*bius* (= fête tribale, voir note 20) : pp. 201, 204
*bolak* (= vaste)
**Bolak (Lumban na)**: pp. 7, 26, 78, 86, 96, 98, 100, 113, 114, 211
*bolon* (= grand) : p. 205
*bonani hasuhutan* (voir *raja jolo* et note 20)
**Boras Pati ni Tano** (divinité féminine de la fertilité et de la terre) : pp. 47, 215
Borobudur (temple de) : p. 84
**Borong Borong (Si)**: pp. 7, 213
*borotan* (= poteau sacrificiel) : pp. 78, 96, 207
*boru* (= fille ; pour dire qu'une femme est issue de la *marga* Sirait, on dit qu'elle est *boru* Sirait. Une *marga* est *boru* d'une autre *marga* quand un de ses membres a pris femme dans cette dernière ; voir note 2) : p. 201
**Boru Saniang Naga** (esprit aquatique) : p. 186
**Bosar (Lumban)**: p. 6
**Brastagi**: pp. 190, 215
**Buntu Raja (Huta)**: pp. 6, 26, 114, 119, 136, 211
**Butar Butar**: p. 6
**Butar (Si)**: p. 68
*buwaya* (= crocodile) : p. 215

## C

*cawan* (= bol, coupe) : p. 170

## D

Daïri (région occupée par les Pakpak, à l'ouest du lac Toba) : pp. 12, 141, 142, 152, 212
Damanik ou Manik (*marga*)
*datu* (= magicien-sorcier-guérisseur) : pp. 10, 44, 47, 49, 96, 148, 161, 162, 164. 172, 192, 203, 205, 212, 215
Dayak (nom collectif des indigènes de Bornéo) : p. 177
*debata* ou *dibata* (= divinité, dieu ; mot d'origine sanscrite) : p. 170
**Debata Asi Asi** (= dieu intercédant pour l'homme auprès de la divinité suprême) : p. 170
*debata idup* (= effigie(s) d'ancêtre(s) divinisés ; voir note 62) : pp. 141, 196, 211, 215
*dekke* (= poisson cuit, mangé au cours d'une cérémonie) ; (voir note 20) : p. 205
*dolok* (= montagne)

**Dolok Martahan :** pp. 28, 36, 41, 44, 50, 53, 113, 114, 146, 148
**Dolok Sanggul :** p. 124
Doloksaribu (*marga*) : p. 111
**Dondolon (Si) :** pp. 209, 210
*dukun* (= guérisseur, mot malais) : pp. 12, 215

**E**

*emper* (= maison de type malais) : pp. 29, 213

**F**

Florès (île à l'est de Bali dans l'archipel indonésien) : pp. 130, 203

**G**

*gaja* (= éléphant) : p. 90
*gaja dompak* (voir *singa ni ruma*) : pp. 90, 207
*ganaganaan* (synonyme toba de *patung* ; en malais = statuette, statue)
*gana gana si madangadang* (voir note 83) : p. 215
**Gaol (Huta) ;** (ancien village) : pp. 7, 78, 84, 128, 133
**Gapiton (Si) :** pp. 6, 7, 14
Gapiton (Si) ; (golfe de) : p. 10
**Garaga (Lumban) :** pp. 7, 208
**Gariang :** p. 207
*geriten* (= maison miniature pour les ossements chez les Karo ; voir note 59) : p. 211
*godang* (= grand)
*gondang* (= orchestre de gongs et tambours) : p. 204
**Gorat :** p. 6
Gultom (*marga) :* pp. 67, 68, 70, 113, 116
**Gurgur (Huta) :** p. 6
Gurgur (Si) ; (*marga*) : pp. 150, 212
**Gurgur (Raja Mula Si) :** p. 119
*guri-guri* (= pot à magie) : pp. 167, 196, 213
*guru* (= sorcier-prêtre dont l'enseignement a une valeur reconnue ; nom d'origine indienne) : pp. 12, 68, 72, 162, 167, 172, 173, 213, 215
**Gurung Gurung (Si) :** pp. 6, 68, 70, 72, 206

**H**

**Harian Boho :** pp. 6, 84, 90, 92, 124, 210
**Hariara Pohan (Huta) :** p. 210
*harihara* (= arbre sacré, mot d'origine sanscrite évoquant la paire divine Visnu-Shiva) : pp. 111, 165, 167
*hasandaran* (= femme médium) : p. 127
*hasapi* (= guitare) : p. 192
Hasibuan (*marga*) : p. 172
**Hattingian (Lumban) :** p. 7
**Himbaru (Lumban) :** p. 169

**Holbung (Lumban)**: p. 80
Holbung (région près de Balige) : p. 201
*holi* (= os ; ossements = *holi-holi*) : p. 208
*homban* (= source) : pp. 165, 167
*hompung* (= coffre) : pp. 30, 32, 34, 90, 96, 199
*horbo* (= buffle d'eau en toba ; synonyme du *kerbau* indonésien)
*horja* (= fête, assemblée rituelle d'une communauté, voir note 20) : pp. 202, 204, 206
*horja rea* (= grande fête tribale, voir note 20) : p. 204
*horja turun* (= cérémonie funéraire, voir note 20) : pp. 16, 114, 205
**Horsik**: pp. 6, 7
**Hudon (Huta Si)**: pp. 169, 170
*hujur* (= lance) : p. 215
*hula-hula* (= *marga* qui a donné une fille en épouse à un homme d'une autre *marga*, laquelle devient sa *boru* et lui doit respect et assistance) : pp. 201, 205, 206, 210
**Huta Bolon** (près de Nainggolan) : pp. 6, 62, 80, 86, 92, 96, 192, 194
**Huta Bolon** (près de Tomok) : pp. 6, 24, 54, 60, 62, 90, 92, 169, 170
**Huta na Godang** (près de Muara) : pp. 6, 142, 145, 150
**Huta na Godang** (près de Nainggolan) : pp. 80, 86, 90, 92, 124, 209
*huta parserahan* (ou *porserahan*) ; (= village d'origine d'un lignage ou d'une *marga*) : pp. 53, 120

## I

*idup* (= vie)
*ijuk* (= branche du palmier saccharifère, voir note 5) : pp. 30, 202
*induk* (= chef suprême des *pormalim*) : p. 214
**Intubungna (Raja)** ; (ancêtre des Singamangaraja)
**Isumbaon (Raja)**: p. 165

## J

**Jabat (Lumban Si)**: pp. 6, 164, 169, 170, 175, 209, 210, 214
Jabat (Si) ; (*marga*) : pp. 164, 201, 210
**Jabat ; (Oppung ni Sitogi Si)**: p. 170
*jabu* (= maison en dialectes toba (de Samosir) et karo ; synonyme de *ruma* en indonésien)
*jabu porsantian* ou *jabu parsantian* (= maison d'origine d'un clan ou d'un lignage) : pp. 54, 56, 58, 169, 170, 175, 214
*jambar* (= offrande rituelle, morceau de viande notamment) : pp. 70, 72, 205
*jambe jalan (si)*, (voir note 83) : p. 215
**Janji Marapot (Huta)**: pp. 6, 53
*jerat* (voir *joro*) : p. 211
*jinujung* (= esprit gardien) : p. 100
*joro* (= maison pour les esprits) : pp. 78, 128, 130, 204, 211
**Julu (Lumban)**: pp. 7, 10

## K

Kalimantan (nom de la partie indonésienne de Bornéo) : p. 203
Karo (peuple, pays) : pp. 28, 80, 122, 169, 170, 178, 180, 186, 190, 199, 201, 203, 206, 208, 209, 211, 215, 216

**Kecupak II** (village pakpak près de Salak) : pp. 152, 156, 212
*kepala negeri* (= chef de district) : pp. 146, 206
**Kuala (Lumban) :** pp. 7, 96, 98, 114, 119, 128, 210
*kuburan batu* (= tombe en pierre) : pp. 116, 208

**L**

**Laguboti :** pp. 7, 172, 206, 214
**Lagundi :** pp. 6, 134, 136
Leti (île de l'ouest de l'archipel indonésien) : p. 86
**Liangkas (Huta) :** pp. 6, 67, 68
**Lobu Tolong :** p. 142
**Lontung** (aussi dit : Lontung-na-Godang c.-à-d. le Grand) : pp. 6, 9, 14, 24, 28, 29, 30, 32, 34, 36, 42, 49, 51, 53, 56, 57, 67, 80, 84, 86, 90, 183, 201, 202, 203, 205, 212, 213
Lontung (une des deux fractions originelles du peuple toba. Toute *marga* appartenait à l'une d'entre elles ; voir également Sumba nom de l'autre fraction) : pp. 13, 60
**Lontung (Raja) :** p. 212
*losung* (= mortier, voir note 17) : pp. 44, 48, 203
*losung batu* (= mortier de pierre) : pp. 44, 47, 51
*losung kayu* (= mortier de bois) ; (voir p. 49)
*losung na boi habang* (= mortier magique pouvant voler dans les airs) : p. 49
*losung ni datu* (= petit mortier pour malaxer des substances magiques) : pp. 47, 49
*lumbu* (= bœuf à bosse) : p. 72

**M**

*makara* (= monstre de l'iconographie bouddhique) : pp. 84, 90, 207
*malim* (= religion) : pp. 164, 169, 170, 172, 214
Mandailing (région batak du sud, islamisée) : p. 172
**Mangalempang (Raja) :** p. 207
**Mangarerak (Raja) :** pp. 206, 208
*mangongkal holi-holi* (= transfert des ossements, deuxième enterrement) : pp. 134, 204
*mang upa upa* (= fête, voir note 20) : p. 205
Manik (*marga*) : pp. 152, 212
**Manik (Dagang) :** p. 152
**Manik (Gambur) :** p. 142
**Manik (Nan Resianna) :** p. 205
**Manik (Guru Panggana) :** pp. 152, 212
**Manik (Sungguh Meang) :** p. 212
*manuk* (= poulet, voir note 21 et lég. 103 à 107) : pp. 100, 205
**Manuk Manuk Hulambu Jati** (voir lég. 103 à 107) : p. 100
**Manuk-Manuk (Si) ;** (voir lég. 103 à 107) : p. 100
Manurung (*marga*) : pp. 84, 96, 128, 133, 208, 211, 214
**Manurung (Piso Sijonggol) :** pp. 96, 210
**Manurung (Raja Pabalubis) :** pp. 114, 119, 122, 127, 210
**Manurung (Raja Ompu Parongi) :** pp. 122, 128, 210
*marga* (= clan, voir note 20) : pp. 57, 70, 72, 120, 141, 161, 165, 172, 201, 202, 204, 205, 208, 211, 215
*marga boru* (voir *boru* et note 20) : pp. 172, 201, 210
*marga raja* (voir notes 2, 20) : pp. 28, 124, 136, 150, 201, 206, 210, 211

**Mariasonak (Lumban Si)**: pp. 7, 10, 96, 98, 111, 133
Marpaung (*marga*) : p. 106
*martonggo raja* (= invitation à une fête funéraire, voir note 20) : p. 205
*mata (boru)* ; (pour *boru* Simarmata : voir note 50) : p. 209
**Medan** (capitale de Nord-Sumatra)
*mejan* (= statue chez les Pakpak aujourd'hui ; autrefois : marionnette funéraire chez les Toba) : pp. 133, 142
*merga* (voir note 38) : pp. 208, 211
Minangkabau : pp. 28, 44
**Modesty** (antiquaire et faussaire karo) : p. 216
*morsarang* (voir *naga morsarang*)
**Muara** (village et district) : pp. 6, 14, 142, 145, 150, 154, 156, 159, 178, 213
Muara (golfe de) : p. 213
**Mula Jadi na Bolon** (divinité suprême, invoquée encore aujourd'hui par les *pormalim*) : pp. 162, 170, 184
*musu* (= ennemi) : p. 212
**Musu Ulubalang (Si)** ; (surnom de Raja Purbatua Situmorang) : p. 212

## N

*naga* (= serpent, voir *singa*) : pp. 77, 206
*naga morsarang* (= corne où le *datu* renferme des ingrédients magiques) : pp. 188, 192
Nahor (Lumban) ; (*marga*) : p. 205
**Nainggolan** : pp. 6, 10, 86, 92, 116, 120, 206, 209
Nainggolan (*marga*) : p. 210
**Naipospos (Lumban)** : p. 214
**Naipospos (Amani Pangihutan)** : p. 214
**Naipospos (Raja Mulia)** : p. 214
Napitupulu (*marga*) : pp. 80, 206
**Napitupulu Iskandar** (loueur de bateaux, antiquaire de Parapat) : pp. 27, 213, 215
**Napultak (Lumban)** : p. 7
Niassien (habitant de l'île de Nias, Niha en dialecte local) : pp. 141, 177, 209
Ngada (ethnie de l'île de Florès) : p. 130

## O

*onan* (= marché en toba) : p. 14
*ompu* (= grand-père, ancêtre, également terme de révérence pour un homme âgé, voir note 3) : pp. 201, 204
*onggang* (= calao, oiseau dont le bec est surmonté d'une protubérance osseuse) : p. 142

## P

**Padang Lawas** (ou Padang Bolak en batak) : pp. 84, 207, 212
*pagar* (= fétiche protecteur ; littéralement, en malais = écran) : pp. 30, 32, 154, 173, 183, 186, 202, 212
**Pagar Batu** (village disparu) : pp. 6, 29, 30, 32, 36, 41, 42, 44, 49, 50, 202, 203
**Pagar Bolak** : pp. 41, 42, 44, 49, 203
*pagar hantu* (= fétiche protecteur des Dayak de Bornéo) : p. 214
*pagar hazo* (= fétiche protégeant un village) : p. 212
*pagar si biangsa* ou *si biaksa* (= matière magique, voir note 8) : pp. 148, 212
**Pagaran (Lumban)** : pp. 124, 134
**Pageran Ri** : pp. 145, 212
*pahabang losung* (= acte magique de faire voler un mortier de pierre) : p. 203

*paingga ni huta* (= nom d'un *pangulubalang)* : pp. 152, 156
**Pakpahan (Huta)** : p. 6
Pakpak (une des cinq tribus batak ; beaucoup de Pakpak sont d'origine toba) : pp. 12, 96, 114, 141, 152, 156, 178, 180, 201, 209, 211, 212, 213
**Palembang** : p. 203
**Palipi** : pp. 6, 26
*pamelean* (= autel suspendu, synonyme de *raga-raga)* : p. 172
**Pananggalan** : pp. 141, 142, 212
*pandingdingan* (= poutre maîtresse latérale des maisons toba) : pp. 77, 90, 122
**Pane na Bolon** (= divinité) : p. 162
**Pangaloan (Lumban)** : pp. 47, 48, 124, 133, 210, 211
**Pangan Bolon (Si)** : p. 7
*pangulubalang* (= « champion combattant » ; statue magique sacralisée par un sacrifice humain), (voir note 66) : pp. 119, 141, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 159, 162, 165, 167, 178, 184, 212, 213, 215
**Pangururan** : pp. 6, 24, 77, 78, 86, 113, 114, 116, 120, 207, 210
*panituan* (= mortier en bois pour le piment) : p. 199
**Panjomuran** : pp. 6, 24, 28, 32, 36, 41, 53, 183, 201, 202, 208
**Pansur Duggul** : pp. 6, 26, 116, 124, 208
*parajaon* (= terme s'appliquant à la *hula-hula* ; voir note 54) : p. 210
*paranggiran* (= écuelle rituelle) : pp. 127, 209
**Parapat** : pp. 6, 7, 10, 24, 27, 62, 67, 78, 84, 92, 96, 100, 128, 162, 164, 180, 186, 190, 192, 194, 196, 199, 202, 203, 204, 207, 209, 213, 214, 215
**Parbaba** : pp. 6, 78, 113, 116, 122, 130
*parbaringin* ou *parsanggul* (= prêtre chargé de certains rituels dans les régions peuplées de *marga* issues de la fraction Sumba) : p. 13
Pardapur (ancien nom de l'île de Sibandang) : p. 212
Pardede (*marga*) : pp. 114, 206, 212, 214
**Pardede (Anthony)** : pp. 14, 16, 26, 42, 49, 124, 142, 162, 169, 172, 190, 201, 204, 206, 210, 212, 213, 214, 215
**Pardede (Jeanny-Pauline)** : p. 16
**Pardede (Guru Somalaing)** ; (fondateur supposé de la religion *malim*) : pp. 14, 169, 190, 206, 214
Pardembanan (Batak de l'Asahan) : p. 183
*parholian* (= réceptacle à ossements) : pp. 113, 136, 208
*parhudamdam* (= religion) : p. 214
Parhusip (*marga*) : pp. 86, 92, 116
**Parhusip (Ompu Taratunggal)** : p. 209
*parmalim* (voir *pormalim*)
**Parmanahan (Huta)** : p. 210
**Parmonangan** : pp. 6, 28, 44, 53, 54, 56, 58, 62, 64, 80, 86, 92, 170, 204, 205, 207, 212
**Parparean** : pp. 7, 77, 80, 206
*parsadaan* (= qui appartient à la communauté) : p. 154
*partokuan* (= chaise de pierre) : pp. 146, 150
**Partokuan Batu (Lumban)** : pp. 6, 154, 159
**Pasemah** : pp. 42, 44, 203
*pasir* (= sable)
Pasir (Pulo) ; (îlot sur le lac Toba) : pp. 6, 24, 124
*patola* (= tissu indien) : p. 90
**Pea (Lumban)** : pp. 7, 84, 128
**Pematang Purba** : p. 214
**Pematang Siantar** : p. 146

*pepene* (voir *losung ni datu*) : pp. 47, 49
*perbegu* (= ancienne religion traditionnelle) : pp. 164, 169
*pesta* (= fête funéraire, voir note 20) : p. 204
*pinggan pasuh* (= plat) : p. 170
**Pollung (Huta Si) :** pp. 6, 24, 67, 68, 70
*porhalaan* (= calendrier) : p. 192
*pormalim* (= appartenant à la religion *malim* ou *parmalim*) : pp. 164, 169, 170, 175, 213, 214
*porsantian* (= lieu de réunion, maison où a lieu la fête nommée *santi*) : pp. 54, 204
**Porsea :** pp. 7, 10, 26, 27, 47, 78, 80, 84, 92, 96, 98, 119, 120, 124, 128, 206, 208, 214
*pukpuk* ou *pupuk* (= matière magique, voir *sihat*, voir note 70) : pp. 148, 152, 154, 173, 213, 215
*pulo* (= île) : p. 212
*purba* (= est) : p. 206
Purba (royaume et village du Simalungun) : p. 214
Purba (*marga*) : p. 206
*purbatua* (= bénédiction de l'est) : p. 205
*pusaka* (= objets sacrés, voir note 83) : p. 215
*pustaha* (= livre de magie) : pp. 96, 213
Pusuk Buhit (montagne sacrée) : pp. 6, 26, 47, 124, 133, 136, 212

**R**

*raga-raga* (= autel suspendu) : pp. 64, 161, 162, 164, 165, 167, 170, 175, 205, 214
*raja* (= chef coutumier héréditaire ; voir notes 3 et 29) : pp. 30, 42, 67, 86, 134, 165, 172, 201, 204, 206
*raja bondar* (voir note 3) : p. 202
*raja doli* (voir note 3) : p. 201
**Raja (Huta) :** pp. 6, 77, 78, 80, 86, 120, 124
**Raja (Huta Lumban) :** p. 210
*raja jolo* ou *bonani hasuhutan* (= organisateur d'une fête ; voir note 20) : p. 205
*raja na bolon* (= supérieur des chefs d'un district ; littéralement « Raja-le-Grand ») : p. 36
*raja ni huta* (voir note 3) : p. 201
*raja parjolo* (voir note 3) : p. 202
*raja portahi* (voir note 3) : p. 201
Rajasthan (état de l'Inde) : p. 90
*raja ulu* (= chef) : p. 116
**Randang (Lumban) :** p. 6
**Ransang Bosi Nauli :** p. 6
*ripe* (= famille) : p. 204
**Rondang (Lumban) :** p. 54
*ruma* ou *jabu porsantian* (= maison ancestrale d'un lignage ou d'un clan ; voir *porsantian*) : pp. 56, 62, 120, 141, 204
Rumah Horbo (*marga*) : p. 210
*rumbi* (= vaste récipient en bois pour le riz) : p. 199
**Rungkungkung (Huta) :** pp. 7, 24

**S**

**Sabulan :** pp. 6, 36
Sabulan (golfe de) : p. 26
**Sabungan ni Huta :** pp. 6, 24, 199, 212
*sada raga-raga* (= communauté qui dépose une offrande sur l'autel suspendu) : p. 205
*sagondang* ou *sapanganan* (= communauté sacrificielle, voir note 20) : p. 204

*sahala* (= force spirituelle) : p. 211
*sahorja* ou *sahorja horbo* (= cérémonie, fête ; voir note 20) : p. 204
**Sakkal :** p. 6
**Sakkar (ni Huta) :** pp. 10, 92
**Salak :** pp. 141, 142, 152, 156, 212
Samosir (île de)
**Sampurna Pitu (Huta) :** p. 210
*sanggul* (= haute coiffure, chignon)
*santi* ou *santi rea*, ou *horja rea* (voir *horja* et note 20) : p. 204
*saompu* (= lignage remontant à un lointain ancêtre, voir note 20) : p. 204
*sapanganan manuk* (= communauté qui sacrifie un poulet ; voir note 20) : p. 204
Siallagan (*marga*) : pp. 130, 136, 210
**Siallagan (Raja Hendrick) :** pp. 146, 148, 156
Sianturi (*marga*) : pp. 150, 154, 213
Sibandang ou Simandang (île au sud du lac Toba) : pp. 6, 26, 146, 150, 212
**Sibandang (Lumban) :** pp. 6, 150, 212
Sibarani (*marga*) : p. 111
*sibaso* (= «medium» masculin ou féminin) : p. 215
Sibasopaet (*boru*) : p. 165
**Sibisa (Huta) :** pp. 7, 14, 208
**Sibolga :** pp. 142, 145, 208, 212
Sibuea (*marga*) : p. 215
**Sibuea (Guru Karel) :** pp. 128, 172, 173, 204, 211, 213, 215
**Sidabalok (P.D.) ;** (antiquaire de Parapat) : p. 207
Sidabungke (*marga*) : p. 210
Sidabutar (*marga*) : pp. 53, 60, 62, 84, 92, 114, 127, 154, 205, 209, 210
**Sidabutar (Frederick) :** p. 205
**Sidabutar (Raja Hiskia) :** p. 205
**Sidabutar (Raja Padoha) :** p. 205
**Sidabutar (Raja Parsilangkosa) :** p. 205
**Sidabutar (Sopar) :** p. 205
**Sidabutar (Treanus) :** p. 205
**Sidi Kalang :** p. 141
*sigalegale* (= nom d'une marionnette) : p. 207
Sigiro (*marga*) : p. 210
Sihaan (*marga*) : pp. 114, 131
**Sihaan (Mongaraja Jura Monang) :** p. 131
**Sihaloho :** p. 209
Sihaloho (*marga*) : pp. 128, 210
**Sihaloho (Apademi) :** p. 210
**Sihaloho (Tandaurun) :** p. 209
*sihat* (voir *pukpuk*, voir note 70) : p. 213
**Sihotang :** pp. 6, 49, 92, 124, 133, 136, 207, 210, 212
Sihotang (*marga*)
**Sihotang (Guru Sojuangon) :** p. 211
Silalahi (*marga*) : pp. 124, 130, 210
**Silalahi (Ferdinand Halasan «Pordinan») :** pp. 53, 78 84, 130, 146, 148, 154, 161, 162, 164, 165, 167, 170, 172, 205, 213, 214, 215
**Silaon na Bolon** (grand(s) ancêtre(s)) : pp. 162, 167, 170, 205, 211
Silindung (vallée où se trouve Tarutung) : pp. 124, 142, 172, 215

*silinjuhang* (= cordyline, plante sacrée) : p. 211
**Simalombo (Lumban)** : p. 6
Simalungun (pays et nom des Batak de l'est, ou Timur Batak) : pp. 24, 146, 180, 201, 212, 214
**Simanindo** : pp. 6, 28, 207
Simanjuntak (*marga*) : p. 172
**Simarmata (Huta)** ; (autre nom de Lumban Pangaloan) : p. 210
**Simarmata (Lumban)** : pp. 6, 53, 60, 62
Simarmata (*marga*) : pp. 47, 60, 62, 78, 86, 120, 133, 209, 210
**Simarmata (Ompu Ampanagara)** : p. 210
**Simarmata (Ompu Banger)** : p. 210
**Simarmata (Raja Ompu Bontor)** : p. 124
**Simarmata (Ompu Raja Bulhap)** : pp. 47, 210
**Simarmata (Ompu Doli)** : p. 210
**Simarmata (Ompu Hutanapuran)** : p. 210
**Simarmata (Ompu Jai Sori)** : p. 210
**Simarmata (Jamaruli)** : p. 210
**Simarmata (Ompu Niatas Laut)** : p. 210
**Simarmata (Ompu Parmual)** : p. 210
**Simarmata (Ompu Sinungsuk)** : p. 210
**Simarsohit Toba (Huta)** : p. 210
**Simatupang (Raja)** : p. 212
**Simbolon** : pp. 6, 25, 116, 120, 122, 127, 133, 206, 208, 209
Simbolon (golfe de) : p. 26
Simbolon (*marga*)
**Simbolon (Raja Ompu Silo)** : pp. 116, 120, 122
**Simbolon (Raja Ulu Buntu)** : p. 116
**Simbolon (Tambaran)** : pp. 116, 209
*simen* (= caveau en ciment) : pp. 113, 114, 131, 136, 152, 208, 210
*simha* (voir *singa*) : p. 12
Sinabutar (*marga*)
Sinaga (*marga*) : pp. 107, 201
**Sinaga (Ludia)** : p. 201
**Sinaga (Sitaria)** : p. 203
**Sinaga (Sohatahon)** : pp. 164, 213
Sinambela (*marga*) : p. 186
**Sinambela (Amani Mangihut)** : p. 205
**Sinambela (Raja Patuan Sori)** : p. 214
**Sinambela (Raja Tonggo Tua) ; (= Si Singamangaraja XV)** : pp. 26, 214
*singa* ou *singa naga* (= animal mythique) : pp. 12, 14, 26, 30, 32, 34, 36, 42, 47, 49, 51, 53, 54, 56, 60, 67, 77, 78, 80, 84, 86, 90, 92, 96, 100, 107, 111, 114, 120, 122, 124, 127, 146, 178, 186, 192, 194, 199, 202, 203, 206, 207, 209, 211, 215, 216
**Singa Mangaraja (Si)** ou **Singamangaraja** (dynastie de chefs temporels et religieux de la vallée de Bakkara, issus de la *marga* Sinambela) : pp. 13, 14, 26, 164, 165, 169, 184, 190, 212, 214
*singa ni ruma* (= monstre de bois décorant les maisons toba) : pp. 56, 78, 90
**Singarantung (Huta)** : p. 54
Sinurat (*marga*) : p. 84
**Sipahutar** : pp. 172, 204
**Sipardabuan (Huta)** : p. 210
*sipelebegu* (= vénérateur d'esprits, Batak non convertis à l'islam ou au christianisme) : p. 172
**Sipinggan** : pp. 6, 80, 86

Sipiro (*marga*)
**Sirait (Esro)**: p. 47
**Siregar**: pp. 7, 26
Siregar (*marga*) : pp. 142, 145
**Siregar (Julianus)**
Siregar-Lali ou Si Lali (*marga*) ; (issue de la *marga* Siregar) : pp. 154, 156, 213
**Siriaon** (village et district) : p. 70
Siringoringo (*marga*) : pp. 80, 86, 96
**Sitiotio Untemungkur**: pp. 6, 150, 154
**Sitorban Dolok (Huta)**: p. 210
**Sitorus (Lumban)**: p. 7
Sitorus (*marga*) : pp. 26, 86, 96, 100, 127, 130, 133, 134, 208, 209, 212
**Sitorus (Darianus)**: pp. 86, 98, 107, 111
**Sitorus (Gulontam)**: pp. 98, 111
**Sitorus (Julianus)**: p. 111
**Sitorus (Marojahon)**: p. 111
**Sitorus (Muda)**: pp. 86, 100
**Sitorus (Pane)**: pp. 98, 107, 201
**Sitorus (Raja Salomon)**: p. 201
**Sitorus (Ompu Raja ni Togap)**: pp. 113, 114
**Sitorus (Washington)**: p. 211
Situmorang (*marga*) : pp. 28, 32, 36, 41, 44, 49, 53, 54, 56, 57, 58, 60, 62, 64, 80, 86, 114, 146, 183, 201, 203, 205, 210, 212, 213
**Situmorang (Raja Ompu Babiat)**: p. 204
**Situmorang (Raja Ompu Si Domdom)**: p. 207
**Situmorang (Raja Ompu Gumuntam)**: p. 29
**Situmorang (Hermann)**: p. 29
**Situmorang (Guru Nambela)**: p. 204
**Situmorang (Raja Ompu Panggapang)**: pp. 29, 30, 32, 44, 48, 49, 53, 202
**Situmorang (Raja Panji)**: p. 29
**Situmorang (Raja Pardoling, dit Doli)**: pp. 41, 42, 44, 48, 49, 215
**Situmorang (Raja Purbatua)**: pp. 44, 56, 58, 205
**Situmorang (Sinton)**: pp. 53, 212
**Situmorang (Sitor)**: pp. 84, 92, 124, 186, 204, 210, 212, 214
**Situmorang (Raja Ompu Somba Debata)**: p. 29
**Situmorang (Raja Ompu Souaon)**: p. 44
**Situmorang (Tahi,** dit **Ama Jamulatua)**: pp. 54, 56, 58, 204
**Situmorang (Raja Ompu Tarhuak)**: pp. 32, 42, 44, 203
**Situmorang (Ompu Taronggal)**: p. 56
**Situmorang (Ompu Tuan Rim)**: p. 29
**Situmorang (Raja Tuan Surang)**: p. 29
**Situmorang (Raja Tuan Surta)**: p. 29
**Situmorang (William)**: pp. 29, 30, 32, 44, 51, 202
*solu* (= canot) : pp. 32, 202
**Somalaing (Guru)** ; (voir Pardede)
*sombaon* (= ancêtre semi-divinisé) : pp. 134, 136, 170, 204
Sonak Malela (phratrie regroupant plusieurs *marga* célèbres) : p. 206
**Songkean**: pp. 6, 7, 24
*sopo* (= grenier à riz et dortoir des garçons célibataires) : pp. 10, 26, 42, 92, 96, 128, 196, 207
*sopo pasogit* (= maisonnette funéraire) : p. 128

**Sorba Dibanua (Tuan)** ; (un des grands ancêtres toba) : pp. 162, 165
**Sorimangaraja (Tuan)** ; (autre grand ancêtre toba) : pp. 162, 165
**Sosor na Bolon** : pp. 6, 78, 84, 90, 92
**Sosor Hogan** : pp. 6, 14
**Suhi Suhi Pansur (Lumban)** : pp. 6, 78, 86, 113, 120, 124, 208
*suhut* ( = organisateur d'une fête) : pp. 68, 70, 72, 75, 172, 204, 206
*sumangot* ( = âme, voir note 20) : p. 204
Sumba (une des deux fractions du peuple toba ; voir Lontung) : pp. 13, 60, 165
*sundut* ( = génération) : pp. 29, 32, 150, 152, 209

**T**

**Tabu (Lumban)** : pp. 7, 78, 86, 96, 98, 107, 111, 196
*tambak* ( = tertre funéraire) : p. 130
*tambar* (voir *taoar*) : p. 215
**Tamiang (Si)** : pp. 6, 9, 67, 68, 113, 116, 199
**Tampu Bolon Lumban Natinggir** : pp. 7, 47
Tampu Bolon (*marga*) : p. 208
Tao (îlot au nord de Samosir) : pp. 6, 28, 207
*taoar* ou *tawar* ( = remède) : p. 215
*tao tie'h* ( = animal mythique chinois) : p. 206
**Tarutung** : pp. 78, 80, 124, 134, 142, 172, 183, 204, 208, 212, 214
*tiga* ( = marché, en dialecte Simalungun) : p. 190
**Tiga Raja** : pp. 6, 7
Timor (île de l'est de l'archipel indonésien) : pp. 86, 203
Timur Batak (Batak de l'est, synonyme de Simalungun) : p. 201
**Tindaon (Huta Si)** : pp. 6, 212
Tindaon (Si) ; (*marga*) : p. 206
**Tindaon (Raja Jotarim Si)** : p. 70
**Tingka-Tingka (Huta)** : pp. 6, 26, 211
**Tingka-Tingka (Lumban)** : pp. 6, 152, 156, 211
Toba Holbung (plaine toba, au sud de Balige) : pp. 77, 92
Tobing (Lumban) ; (*marga*) : p. 165
**Tobing (Datu Ompu Panonson Lumban)** : p. 134
**Tobing (Ph. O. Lumban)** : p. 214
**Tolping** : pp. 6, 10, 24, 124, 130, 210
**Tomok** : pp. 6, 9, 10, 27, 28, 32, 53, 62, 78, 90, 92, 114, 119, 120, 124, 127, 128, 146, 150, 154, 161, 162, 164, 167, 169, 170, 175, 203, 205, 206, 207, 208, 210, 212, 215
Tomok (sarcophage de) : pp. 32, 114, 119, 120, 152, 156, 209
*tondung hujur* et *tondung rangas* ( = bâtons magiques, voir note 83) : p. 215
**Tonga-Tonga (Lumban)** : pp. 124, 210, 211
*tonggo-tonggo* ( = litanie, prière) : pp. 170, 186
**Tongkor (Huta Si)** : pp. 6, 26, 134, 136, 208, 213
Topayan (Si) ; (sanctuaire) : pp. 84, 207
*topeng* ( = masque) : pp. 178, 180, 186, 194, 196, 204, 209
Toradja (ethnie de Sulawesi) : p. 177
*tuktuk* ( = cap, pointe de terre dans le lac)
**Tuktuk ni Asu** : pp. 6, 24, 205
**Tuktuk Baringin** : p. 6

**Tuktuk Pasir:** pp. 6, 24, 28, 53, 212
*tunggal panaluan* (= bâton magique) : pp. 161, 164, 165, 167, 172, 180, 213
*tungga ni huta* (= chef coutumier dans Samosir) : pp. 201, 210
**Tungkir (Si):** pp. 6, 120, 128, 210
Tungkir (Si) ; (*marga*) : p. 210
*tungkup bale pasogit* (= construction magique) : p. 130

**U**

*uhum* (= loi coutumière, en toba) ; (voir généalogie) : p. 16
*ulos* (= vêtement traditionnel) : pp. 70, 75, 205
*ulos ragidup* (= une des sortes de tissus traditionnels) : p. 216
Uluan (région) : pp. 13, 24, 26, 30, 77, 78, 80, 84, 86, 92, 96, 98, 100, 107, 111, 114, 120, 130, 134, 142, 201, 208,
*ulubalang* (= mercenaire, guerrier) : p. 212
*ulupunguan* (= prêtre *malim*) : pp. 170, 214
*unte pangir* (= citron, employé comme liquide purificateur) : p. 127
**Urat:** p. 6

**V**

*vajra* (voir note 83) : p. 215

**W**

*wayang* (= théâtre de marionnettes javanais) : p. 180

**Y**

*yaksa* (= génie dans la religion bouddhiste) : p. 212

BIBLIOGRAPHIE


1. *Adam* T., Battak Days and Ways. Asia, American Asiatic Association, vol. 30, New York, 1930.
2. *Barbier* J.P., Indonésie & Mélanésie. Genève, 1977.
3. *Barbier* J.P., Les Batak de Sumatra et leur art. In: Catalogue de l'exposition: Art des Indonésiens archaïques, Musée Rath. Genève, 1981.
4. *Bartlett* H.H., The Labors of the Datoe I. Papers of the Michigan Academy of Science, Arts & Letters, vol. XII, 1929.
5. *Bartlett* H.H., The Labors of the Datoe II. ibid, vol. XIV, 1930. Edition consultée pour I et II: reprint des Michigan Papers on South and Southeast Asia, No. 5, 1973.
6. *Bartlett* H.H., The Sacred Edifices of the Batak of Sumatra. An occasional contribution from the Museum of Anthropology of the University of Michigan, No. 4, 1934.
7. *Bartlett* H.H., A tiger charm with inscribed invocation from the Pardembanan Batak of Silo Maradja Asahan, Sumatra. Ethnos, N° 1 et 2, Stockholm, 1951.
8. *Bodrogi* T., L'Art de l'Indonésie. Paris, 1972.
9. *Brenner* J. von, Besuch bei den Kannibalen Sumatras. Würzburg, 1894.
10. *Burton & Ward*, Report of a Journey into the Batak country in the interior of Sumatra in the year 1824. Transactions of the Royal Asiatic Society, vol. I. Londres, 1827.
11. *Collet* O.J.A., Terres et peuples de Sumatra. Amsterdam, 1925.
12. *Cordier* H., Voyages d'Odoric de Pordenone. Ed. Leroux, Paris, 1891.
13. *Ferrand* G., L'Empire sumatranais de Crivijaya. Journal Asiatique, juillet-septembre, Paris, 1922.
14. *Giglioli* H.H., Notes on the ethnographical collections formed by Dr. E. Modigliani. Archives internationales d'Ethnographie, vol. V, Leiden, 1892.
15. *Hagen* B., Rapport über eine im Dezember 1883 unternommene wissenschaftliche Reise an den Toba-See. Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, Deel XXXI, 's-Gravenhage, 1886.
16. *Heine-Geldern* R. von, voir surtout: l'Art préboudhique de la Chine et de l'Asie du sud-est et son influence en Océanie. Revue des Arts asiatiques, vol. XI, Paris, 1937.
17. *Heine-Geldern* R. von, voir également: Some tribal Art Styles on Southeast Asia in the many Faces of primitive Art. New Jersey, 1966.
18. *Helbig* K., Sichtbare Religion im Batakland auf Sumatra. Zeitschrift für Ethnologie, Heft 46, Braunschweig, 1933.
19. *Hoop* A.N.J.T. van der, Megalithische Oudheden in Zuid-Sumatra. Thèse. Zutphen, 1932.
20. *Hutagalung* W., Poestaha taringot toe tarombo ni Bangso Batak. Laguboti, 1926.
21. *Jannel* C. et *Lontcho* F., Sumatra. Paris, 1980.
22. *Joustra* M., Batakspiegel. Leiden, 1910, édition consultée: 1926
23. *Junghuhn* F., Die Battaländer auf Sumatra. Berlin, 1847.
24 *Ködding* W., Die batakschen Götter und ihr Verhältnis zum Brahmanismus. Allgemeine Missions-Zeitschrift. Gütersloh, 1885.
25. *Ködding* W., Die Batakker auf Sumatra. Globus, cahier 53. Braunschweig, 1888.
26. *Krämer* A., Die Batak, I - V. Atlas der Völkerkunde. Stuttgart, 1927.
27. *Lekkerkerker* C., Land en Volk van Sumatra. Leiden, 1916.
28. *Loeb* E.M., Sumatra, its history and people. Oxford University Press, 1974 (reprint).
29. *Marsden* W., Histoire de Sumatra. Editions consultées: Paris, 1788 et Londres, 1811.
30. *Missionnaires*: Berichte der Rheinischen Missionsgesellschaft. Barmen, 1866, 1878 (plus particulièrement sur la guerre en pays toba: N° VII de juillet et XII de décembre 1878), 1879, 1892, 1901, 1902.
31. *Modigliani* E., Memorie e relazioni. Bollettino della Società Geografica Italiana, série III, vol. IV. Rome, 1891.
32. *Modigliani* E., Fra i Batacchi indipendenti. Rome, 1892.

33. *Mulia* R., The ancient Kingdom of Panai and the ruins of Padang Lawas. Bulletin of the Research Center of Archaeology of Indonesia, No XIV. Jakarta, 1980.
34. *Neumann* J.H., Bijdrage tot de Geschiedenis der Karo-Batakstammen. Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, Deel 83, 's-Gravenhage, 1927.
35. *Neumann* J.H., Karo-Bataksche Offerplaatsen. ibid, pp. 514-551.
36. *Nommensen*, Berichte der Rheinischen Missionsgesellschaft, Barmen, p. 170, 27 décembre 1878.
37. *Ophuijsen* Ch.A. Van, Der Bataksche Zauberstab. Archives internationales d'ethnographie, vol. XX, Leiden, 1912.
38. *Pleyte* C.M., Singa Mangaraja, de Heilige Koning der Bataks. Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, 's-Gravenhage, 1903.
39. *Reschke* H., Die Zauberstabmythen der Batak sind Paradies- und Sündenfallerzählungen. Zeitschrift für Ethnologie, Heft 4. Berlin, 1936.
40. *Reschke* H., Tunggal panaluan, der heilige Stab der Batak. Mitteilung an die Anthropologische Gesellschaft in Wien, LXVI, 1936.
41. *Rodgers-Siregar* S., Blessing shawls : The social meaning of Sipirok Batak ulos. Indonesian Textiles, Irène Emery Roundtable on Museum Textiles, pp. 96 ss., 1979.
42. *Schmidt* W., Die Mythologïe der austronesischen Völker. Vienne, 1909.
43. *Schmitz* C., Myth, Man and Image in the South Seas. Oceanic Art. New York, 1969.
44. *Schneeberger* W.F., Contributions to the Ethnology of Central Northeast Borneo. Studia Ethnologica Bernensia. Berne, 1978.
45. *Schnitger* F.M., Megalithen vom Batakland und Nias. IPEK, Jahrbuch für Prähistorische und Ethnografische Kunst, 1941-42, tome 16. Berlin, 1964.
46. *Schnitger* F.M., Forgotten Kingdoms in Sumatra. Leiden 1938, reprint 1964.
47. *Schnitger* F.M., Steinmonumente von Nord-Sumatra. Natuur en Mensch, octobre, Utrecht, 1939.
48. *Schreiber* A., Die südlichen Batta-Länder auf Sumatra. Mitteilungen aus Julius Perthes' geographischer Anstalt, vol. 22, Gotha, 1876.
49. *Singarimbun* M., Kinship, Descent & Alliance among the Karo Batak. University of California Press. Los Angeles, 1975.
50. *Speiser* F., Über Kunststile in Melanesien. Zeitschrift für Ethnologie, vol. 68. Berlin, 1936.
51. *Stöhr* W., Les religions archaïques d'Indonésie et des Philippines. Les Religions d'Indonésie. Paris, 1968.
52. *Stöhr* W., et autres. De Bataks op Weg. Catalogue de l'exposition du Musée de Delft, 1967.
53. *Tichelman* G.L., Bataksche Sarcofagen. Cultureel Indië. Leiden, 1942.
54. *Tichelman* G.L., Quelques données sur la crosse sacerdotale des Batak. Ethnos, vol. XVIII. Stockholm, 1953.
55. *Tichelman* G.L., La Sculpture primitive au Simalungun. Anthropos XLVI, 1951.
56. *Tichelman & Voorhoeve*, Steenplastiek in Simaloengoen. Medan, 1938.
57. *Tobing* Ph.O. Lumban, The Structure of the Toba-Batak Belief in the High God. Amsterdam, 1956, reprint 1963.
58. *Vergouwen* J.C., The social Organisation and customary Law of the Toba-Batak of Northern Sumatra. La Haye, 1964. (Traduction de l'édition hollandaise de 1933).
59. *Volz* W., Nord-Sumatra. Band I. Die Batakländer. Berlin, 1909.
60. *Voorhoeve* P., Overzicht van de Volksverhalen der Bataks. Thèse. Leiden, 1927.
61. *Voorhoeve* P., Het Stamhuis der Sitoemorangs van Lontoeng. Cultureel Indië, septembre, Leiden, 1939.
62. *Voorhoeve* P., Elio Modigliani's Batak Books. Archivio per l'Antropologia e la Etnologia, CIX-CX, Florence 1979-1980.
62bis. *Voorhoeve* P., De Dans met de Bedjan. Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië; Deel 99 (nr. 3), 's-Gravenhage, 1940.

63. *Warneck* J., Die Religion der Batak. Göttingen-Leipzig, 1909.
64. *Warneck* J., 50 Jahre Batakmission, 2ème édition. Berlin, 1912.
65. *Warneck* J., Das Opfer bei den Tobabatak in Sumatra. Archiv für Religionswissenschaft, XVIII. Leipzig, 1915.
66. *Winkler* J., Die Toba-Batak auf Sumatra, in gesunden und kranken Tagen. Stuttgart, 1925.
67. *Winkler* J., Pane na Bolon, ein Kriegsorakel der Toba-Batak auf Sumatra. Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, Deel 112, cahier 1, 's-Gravenhage, 1956.
68. *Wirz* P., Der Bataksche Zauberstab. Atlantis, janvier, Berlin, 1929.
69. *Ydema* J.M., Aantekening bij het Toba-Bataksе huismasker... Kultuurpatronen, Deel 8, Delft, 1966.
70. *Ypes* W.K.H., Bijdrage tot de kennis van de stamverwantschap, de inheemsche rechtsgemeenschappen en het grondenrecht der Toba- en Dairibataks. 's-Gravenhage, 1932.

**Table des matières**


N° de p.

Introduction ..... 9

Les mégalithes de Lontung et le problème des mortiers de pierre ..... 27

La maison ancestrale des Situmorang à Parmonangan ..... 53

Une fête funéraire en 1978 ..... 67

Le *singa* et la décoration des maisons traditionnelles toba ..... 77

Tombeaux, sarcophages et autres monuments ..... 113

Statuaire de pierre ..... 141

Une curieuse comédie ..... 161

Les lambeaux de la tradition ..... 169

Vraies et fausses antiquités batak ..... 177

Notes ..... 201

Index ..... 219

Bibliographie ..... 233

***ERRATA :***

Page 29 :
avant-dernière ligne : *cinq* générations, au lieu de neuf.

Page 207 :
note 32 à la fin : au chef de *Simanindo*, et non d'Ambarita.
note 36 : *fig. 151* au lieu de 152.

Page 222 :
à la lettre h : *hombung* au lieu de hompung (idem aux numéros de pages indiqués)

Page 230 :
à la lettre T, sous Tobing (Ph. O. Lumban) lire : pp. 161, 162, 164, 165, 167, 213, 214.

Assistante d'édition : Michèle Gamba
Maquette : Jean-Louis Sosna

Achevé d'imprimer le 20 décembre 1982 sur les presses de Snoeck-Ducaju & Zoon, Gent (Belgique)

ISBN 2-88104-001-2

(ISBN 2-88104-004-7 édition anglaise)